NOUVEAU VOYAGE d'un Pais plus grand que L'EUROPE

Avec les reflections des entrepriſes du Sieur de la Salle, ſur les Mines de St. Barbe, &c.

Enrichi de la Carte, de figures expreſſives, des mœurs & manieres de vivre des Sauvages du Nord, & du Sud, de la priſe de Quebec Ville Capitale de la Nouvelle France, par les Anglois, & des avantages qu'on peut retirer du chemin recourci de la Chine & du Japon, par le moien de tant de Vaſtes Contrées, & de Nouvelles Colonies.

Avec approbation & dedié à ſa Majeſté

GUILLAUME III.

Roy de la grande

BRETAGNE

PAR LE

R. P. LOUIS HENNEPIN,

Miſſionaire Recollet & Notaire Apoſtolique.

A UTRECHT,

Chez ANTOINE SCHOUTEN,

Marchand Libraire. 1698.

NOUVEAU
VOYAGE
d'un Paris plus grand que
L'EUROPE

Avec les reflections des entreprifes du Sieur de la Salle, fur les Mines de St. Barbe, &c.

Enrichi de la Carte, de figures expreſſives, des mœurs & maniéres de vivre des Sauvages du Nord, & du Sud, de la prife de Quebec Ville Capitale de la Nouvelle France, par les Anglois, & des avantages qu'on peut retirer du chemin reconvert de la Chine & du Japon, par le moien de tant de Vaiſſeaux Contrees, & de Nouvelles Colonies.

Avec approbation & dedié à la Majeſté

GUILLAUME III.
Roy de la grande
BRETAGNE
PAR LE
R. P. LOUIS HENNEPIN,
Miſſionaire Recollet & Docteur Apoſtolique.

A UTRECHT,
Chez ANTOINE SCHOUTEN,
Marchand Libraire. 1698.

A GUILLAUME III.

ROI

De la grande

BRETAGNE.

SIRE.

Etant venu par Vôtre aveu, par la permission de mon Roi, de son Alteſſe Electorale de Baviere, & de mes Superieurs dans ces heureuſes Provinces de Hollande, pour y travailler à la publication de nôtre grande Découverte, j'ole eſperer que Vôtre

Majeſté m'aiant fait l'honneur d'en recevoir le premier livre, Elle aura encore la bonté d'aggreer ce ſecond volume, que je prens la liberté de Lui preſenter.

J'y parle du Voiage d'un homme, que j'ai accompagné pendant pluſieurs Années dans l'Amerique, & dont la mort precipitée, par la fureur de ſes propres ſoldats, fît échoüer les grands deſſeins, qu'il avoit ſur les Mines de Sainte Barbe, dans le Nouveau Mexique. Les obſervations, que je fais ſur ce dernier Voiage, feront

ront connoitre à la Poſteri-
té ; qu'il ne faut jamais être
ingrat à ſes Amis, & qu'à
l'imitation de Vôtre Maje-
ſté, il ne faut jamais ſe van-
ger de ſes ennemis, qu'au-
tant que cela regarde le bien
public, qui doit toujours
l'emporter ſur l'intereſt
particulier : c'eſt la auſſi, ce
qui fait le Caractere de Vô-
tre tres-illuſtre Maiſon de
Naſſau, qui a été autrefois
ſur le Throne de l'Empire
Romain, dont Vous pour-
ſuivez les triomphes dans le
Champ d'honneur & de la
gloire, & que nous voions

aujourdhui revetue du Souverain pouvoir, ſur trois grands Roiaumes dans la Perſonne de Vôtre Majeſté.

Sire il paroit à tout l'Univers, que la nature, & la grace ont heureuſement concouru pour reunir, dans Vôtre Perſonne Roiale, l'idée des vertus Chrêtiennes, Politiques, & Militaires de Vos Anceſtres: cette grande élevation, & cette étenduë de Genie univerſel, qui ne fait rien paroitre que de tres-noble; ce cœur magnifique & liberal, ſi digne de la naiſſance de Vôtre Ma-

Majeſté : cette humeur toujours bien-faiſante, même à Vos propres ennemis ; cet abord facile & aiſé, cette grandeur d'ame dans tous les changemens de la fortune, où, Sire, Vous n'avez été ſoûtenu que par Vôtre grande magnanimité ; vaillant, juſte, equitable, droit, ennemi du deguiſement, toujours egal à Vous même dans la proſperité & dans l'adverſité ; un cœur plein de pieté, toujours Superieur en courage & reſolution. Qualitez dominantes qui ont fait l'ame de

la conduite de Vôtre Majesté, pour le bien public, depuis l'âge de vingt deux à vingt trois Ans, que Vous fistes, Grand Prince, Vos premiers coups d'essais dans les Armées, retirant du joug étranger ces Puissants Etats de Hollande, en donnant par tout des marques de Vôtre Valeur, & du discernement du plus habile Capitaine General de nôtre Seicle, paroissant dés lors, comme un Arbre chargé de fruits au printemps, qui promettoit abondance de fruits dans l'Automne. Ja-

Jamais Prince n'a mieux
ſçu adoucir l'humeur de
Nations differentes, mena-
er leurs intereſts, éclaircir
eurs deſſeins, diſſiper leurs
actions, fixer l'inſtabilité
es eſprits remuans, leur
nprimer tout enſemble l'
mour & la crainte, l'o-
eiſſance & le reſpect, en
orte que qui que ce ſoit, du-
nt la preſence & l'abſence
e Vôtre Majeſté, n'a oſé
aire de rupture avec ſes ſu-
ets, quelques ſollicitations
que leur en aient faites vos
redoutables ennemis.

Tous les avantages ſont

arrivez, Sire, sans qu'il y ait eu du sang respandu parmi les peuples de Vôtre Domination; mais tout cela par Vôtre seule adresse, Vôtre vigilance, Vos soins; & par les grandes benedictions que Dieu à données à la droiture de Vos Intentions; sa seule gloire aiant été le mobile dominant de Vôtre conduite judicieuse, & bâme de Vos actions, dans un desinteressement parfait de Vous mêmes. Dieu n'a pas permis, Sire, qu'une conduite si juste, si legale & si quite, fût obscurcie de nüa-

nüages, par les mauvais desseins des personnes tres-mal intentionées, mais seulement que pour établir plus solidement le merite de Vos Vertus éclatantes, pour relever Vôtre Gloire d'un nouveau lustre, & faire éclater les témoignages publics d'approbations, que tous les Hauts Alliez ont rendus à Vôtre Sageſſe; enfin pour reſerver à Vôtre Majeſté, la plus grande partie de la gloire de ſauver l'Europe de ſa ruine, dans les guerres preſentes, aprés avoir heureuſement contri-

buié à la disposition d'une paix perdurable, dont tout le monde aura l'obligation à Vôtre Majesté.

Vôtre Gloire, Sire, est dans un si grand éclat, que Vos ennemis ne pourront jamais l'obscurcir. On voit tous les Ans Vôtre Majesté à la tête de Ses Armées, & de celles des autres Potentats Vos Alliez, travailler à la liberté de l'Europe, que l'on voudroit opprimer. Vous conservez cette heureuse intelligence, qui fait la force de leur grande, de leur longue & de leur rare

Union, & qui sera un jour la cause de la conservation de tant de Païs, que l'on veut mettre sous le joug. Vôtre sagesse pareille à celle de Cæsar, Vôtre Valeur, qui surpasse celle d'Alexandre, & cette rare Prudence, Sire, par laquelle comme un autre Anibal, Vous conduisez ces grandes Armées, d'une maniere admirable, soutiennent ce concert avec gloire, & le feront reüssir heureusement pour la tranquillité de l'Europe accablée.

Sire, la Providence, qui

gouverne l'Univers, & qui entretient l'ordre & la beauté de ce grand Monde, malgré les changemens & revolutions, qui en alterent continuellement la face, a ſuſcité Vôtre Majeſté pour cela, qu'Elle L'a miſe à la tête de trois puiſſans Roiaumes, afin qu'en travaillant au bien de vos ſujets, Vôtre Majeſté peut au même temps procurer la felicité de l'Europe, & delivrer les peuples de cette ſanglante & funeſte guerre.

Je demande pardon à Vôtre Majeſté, Sire, ſi je me

me plains ici devant Elle de quelques particuliers de cette Ville, qui bien que de même Religion que moi, en apparence, travaillent à me rendre odieux, & à me décrier parmi les simples, sous le pretexte specieux, qu'un Religieux de Saint François, fait imprimer deux Volumes dans cette Ville, dediez à Vôtre Majesté, de l'histoire de la grande Découverte, que j'ai faite dans l'Amerique Septentrionale.

Je n'y travaille pourtant que par l'approbation de Vô-

Vôtre Majesté, & la permission des Hauts & Puissans Etats de cette Province, n'ont pas gens de respecter, comme ils doivent, l'authorité sacrée de Vôtre Majesté, & la protection, qu'Elle a eu la bonté de m'accorder, n'ont plus qu'à honneur, que nos Seigneurs des Etats m'ont fait. Ces personnes passionnément attachées à leurs interêts, reconnoîtront un jour leur erreur. Je n'ai point d'autre but en tout ce que je fais, que la gloire de Dieu, & que d'aller reconnoître,

sous les ordres de Vôtre Majesté, le passage de la Chine & du Japon tant recherché par les Anglois & Hollandois, par la Mer Glaciale, afin d'éviter deux fois la Ligne Equinoctiale, qui cause tant de peine & de retour. J'espere, Sire, que j'y pourrai travailler, & je suis moralement assuré, qu'avec la grace de Dieu, on en viendra à bout, avant la fin de ce Siécle, par le moien de nôtre Decouverte.

Par la même voie, Sire, le nom du vray Dieu sera connu, à une infinité de Nations,

tions, jusques à present inconnués de nos Européens; & comme le Fils de Dieu à predit, que son Saint Evangile seroit prêché dans tout l'Univers, la pieté des fideles, s'est toujours acrue & interessée dans l'accomplissement de cette Prophetie, à l'égard des Peuples & des Nations barbares.

Permettez donc, Sire, que je fasse connoître à tout l'Univers, que Dieu a reservé aux Soins de Vôtre Majesté, la gloire de faire porter le flambeau du même Evangile, dans tant de païs

de

de nôtre Découverte, qui
ſont encore dans les tene-
bres de l'ignorance, je m'-
eſtimerois heureux, par une
heureuſe rencontre, de
pouvoir moi même travail-
ler à l'inſtruction de tant de
nations aveuglées, en leur
donnant connoiſſance de la
verité.

Ces Peuples ſans nom-
bre, Sire, ſe feroient une
loi extreme de ſe ſoûmet-
tre à l'Empire de Vôtre Ma-
jeſté, dont ils tireroient tant
d'avantages; on les verroit
fideles & obeiſſans, penetrez
de reconnoiſſance & d'a-
mour,

mour, pour un Monarque si grand, si genereux, & si cher à ses sujets. Ils se verroient au même temps heureusement amenez à la lumiere de l'Evangile, & tant de Nations qui ont été jusques à present, privées de la parolle d'un Homme-Dieu, le reconnoitront à l'avenir pour leur Souverain Juge des vivants & des morts dans le Ciel, & Vôtre Majesté auroit la satisfaction de voir Son Nom Auguste reveré, dans tout ce nouveau Monde sur la Terre.

Je

Je prie le Ciel, Sire, qui accompagne par tout la Justice de Vos Grandes Actions, qu'il lui plaise d'accorder toujours d'heureux succes aux entreprises glorieuses de Vôtre Majesté, & de conserver Vôtre Personne Roiale dans la poursuite & la defense des interez qu'Elle prend a cœur, de mon Roi tres-Catholique, & de tous ses Augustes Alliez, pour le bonheur de ses sujets, & de toute l'Europe opprimée, par cette guerre fatalle.

Ce sont les Vœux, que je fais continuellement du plus

plus profond de mon cœur : ma plus grande passion étant d'adorer mon Dieu, & de continuer ardemment à rendre mes humbles services à Vôtre Majesté ; j'executeray toujours fidelement les Ordres, qu'Elle aura la bonté de me faire donner, & en reconnoissance je laisse cette marque publique du plus profond & inviolable respect avec lequel je suis.

SIRE,

De Vôtre Majesté

Le tres-humble, tres obeissant, & tres fidele Serviteur

OLIVIER HENNEBIN,

Missionaire Recollect, & Notaire Apostolique.

PREFACE.

IL seroit inutile de vouloir engager le Lecteur par une preface etudiée en faveur de ce volume, que je donne ici au public comme la verité est l'Ame & la propre essence de la Description des nouvelles Découvertes, ce troisieme Tome que je laisse des miennes à la posterité, n'a pas besoin d'être soûtenu & authorisé par un autre endroit : la nouveauté & diversité ont leur attrait, quoique dans une Barbarie qui n'est pas encor polcrie : le plan de prés de deux cents Nations differentes en langues, dont j'ai fait mention dans ma Description de la Louisiane ; dans un second & ce troisieme Volume, que nous avons découverts & parcourus avec le Sieur Robert Cavelier de la Salle ;

en

en ce Siécle) presentera aux curieux quelque sorte d'agrément.

Mais devant que de satisfaire à tout ce qu'on a pû objecter des livres que j'ai donné au public, j'ai cru bien de donner avis au Lecteur des approbations suivantes des Religieux de mon ordre, dont je retiens les originaux.

Je soussigné certifie avoir leu & examiné un livre intitulé la Description de la Louisiane nouvellement Découverte au Sud-Oüest de la Nouvelle France avec les mœurs des Sauvages du même Païs; composé par le R. P. Louis Hennepin Prédicateur Recollet, & Missionnaire Apostolique, & n'y avoir rien remarqué de contraire à la foi & aux bonnes mœurs, mais qu'il est rempli de plusieurs reflections & mar-

marques tres utiles, tant pour travailler à la Conversion des Sauvages, qu'au bien même de l'Etat & du Roiaume. Fait en nôtre Couvent des Recollects de Paris, ce 13. Decembre 1682.

F. Cesarée Harveau, Lecteur en Theologie, Pere de Province, & Custode des Recollects de la Province de St. Denis en France.

J'ai leu un livre intitulé la Description de la Louisiane *nouvellement Découverte au Sud-Oüest de la Nouvelle France, avec les mœurs des Sauvages de ce païs la, dans lequel, non seulement, je n'ai rien trouvé qui ne soit conforme à la foi de l'Eglise Catholique, Apostolique*

& Romaine, aux Loix du Roiaume & aux bonnes mœurs, mais de plus, qui donne des grandes lumieres pour établir la foi de Jesus Christ dans ce Nouveau Monde, & pour étendre l'Empire de nôtre Invincible Monarque dans un grand païs, abondant en touttes sortes de biens. Fait en nôtre Couvent des Recollects de St. Germain en Laye ce 14. Decembre 1682. & signé.

F. Innocent Micault, Definiteur des Recollects de la Province de St. Denis en France, & Commissaire General en la Province des Recollects de St. Anthoine en Artois.

1. *Je suis persuadé qu'il y a bien des gens de nôtre Religion Romaine jaloux de mon bonheur, ou prevenus de*

de passion, qui travaillent a me rendre odieux, & à me décrier parmi les simples, sous un pretexte specieux, qu'un Religieux de Saint François souhaite, qu'un Roi protestant lui facilite la promulgation de l'Evangile, dans tant de vastes Contrées de nos Decouvertes; Il m'est facile de convaincre ces pures momeries; ces Critiques sçavent, que toutes les choses ont deux faces, & qu'on les tourne comme l'on veut, mais peuvent ils en conscience blâmer les Puissances les plus Sacrées de l'Europe, qui agissent & vivent de concert pour le bien de leurs Etats, avec Guilaume III. Roi de la grande Bretagne; & quand bien même sa Majesté Britannique étendroit ses Monarchies, parmi tant de Nations Barbares, n'est il pas plus juste qu'une infinité de Peuples, aient la

qualité de Chrêtien, que celle d'être sans foi, sans Loix & sans Dieu? ces Critiques devroient être bien aises, que par la connoissance, que je donne de nos grandes Decouvertes; la Nation Angloise, & des Provinces Unies viennent à retirer de l'Atheisme tant de Barbares ensevelis dans les tenebres de l'ignorance, & ceux, qui me censurent, ici, ne jouissent ils pas de la liberté de nôtre Religion, sous les bons plaisirs de Guilaume III. Roi d'Angleterre? de l'aveu duquel j'espere de contribuer à l'extension du Roiaume de Jesus Christ; je passerois d'ailleurs, pour ingrat, si je ne reconnoissois ce grand Monarque des Anglois, qui jadis ont fait tant d'honnestetez, & des offres si avantageux à nos Missionaires Recollects dans l'Amerique, comme le Lecteur pourra reflechir sur la fin de ce mien volume; en un mot:

mon Roi tres-Catholique, ſon Alteſſe Electoralle de Baviere, le conſentement par écrit des Superieurs de mon ordre, l'integrité de ma foi & l'obſervance Reguliere de mes Vœux, que ſa Majeſté Britannique me laiſſe, ſont les meilleurs garands de la droiture de mes intentions, & qui me mettront à l'abry de mes perſecuteurs & injuſtes Cenſeurs.

2. *Il y en a qui ne peuvent bien comprendre, comme j'ai pu faire tant de chemin, en ſi peu de temps, le long du Fleuve Meſchaſipi, mais ils ne ſçavent pas, qu'on peut, avec des Canots d'écorce, faire des 20. 25. à 30. lieües tous les jours, à force d'avirons, & même davantage, quand on ſe ſent preſſez; & quand bien même nous n'euſſions fait, à trois que nous étions, que dix lieües chaque journée, en trente jours, nous pouvions aiſément faire trois*

cents lieües. *Et pendant les temps, que nous avons employez depuis la Riviere des* Illinois, *jusques à l'embouchure de* Meschasipi *dans le Sein de Mexique, si nous avions voulu faire plus grande diligence en Canot, nous eussions pu faire le chemin deux fois.*

3. *Il y a des gens particuliers peu Chrêtiens, qui ont conspiré ma ruïne pour quelques interez sordides pretendus, par ce que je leur donnois de l'ombrage, & pour m'empecher de faire imprimer mes Decouvertes, ils ont dit, ou faire dire à mes Libraires d'*Utrecht, *que tout ce que je leur donnois à imprimer, n'étoit qu'une repetition de la Description de nôtre* Louisiane, *& qu'ils en avoient veu une traduction Flamande; ces gens Passionnez sont dignes de compassion, & dignes de blâmes; mais il*

est

est aisé de faire connoître leurs impostures; comment est ce, que de mon premier Livre de la Louisiane, *qui consiste en 19. ou 20. Feuilles d'impression, j'aurois pu faire deux autres Volumes, chacun de 20, a 25. Feuilles, comme il paroit visiblement? Le premier ayant été dedié au Roi de France, & mes deux autres derniers à Guillaume III. Roi de la grande Bretagne? Franchement il faut avoir un front d'airin, pour en faire ainsi accroire aux gens. Il est vray que j'ai fait mention de ma* Louisiane *dans mes deux derniers Volumes, ne pouvant pas m'en dispenser, les Puissances qui m'ont emploié, l'ont ainsi souhaité, & celà doit suffir; mais ces Calomniateurs par la suppression de mon ouvrage, ne butoient qu'à me debusquer d'*Utrecht; *mais ces Im-*

posteurs ne me montreront jamais dans ma Louisiane, *la Découverte, que j'ai faite depuis l'embouchure de la Riviere des* Illinois *sur le* Meschasipi, *jusqu'au Sein de Mexique, ni le Voiage de Monsieur de la Salle, que j'ai inseré, avec mes reflections dans mes deux derniers Volumes, avec d'autres additions de mes memoires considerables, que je n'avois point encor mises en lumieres, quand bien même j'aurois fait paroître en partie ma* Louisiane *dans mes deux derniers Tomes; c'est mon ouvrage; j'en peux, & j'en dois faire mention, pour faire connoître mes Découvertes entieres; ce n'est pas le premier Autheur, qui auroit fait plusieurs editions d'un premier livre, & qui y auroit fait en suite adjouter des memoires, qu'il auroit obmises exprés, comme je l'ai*

fait

fait effectivement dans mes deux derniers Volumes, que je dedie à un Roi, à qui on ne fait point accroire, comme ces esprits d'araignées font aux simples, qui sont duppes de ces Critiques, & lesquels n'ayant jamais fait d'actions en leur vie que fort communes, sont fachez quand d'autres font quelque chose d'extraordinaire contre leur sentiment rempli souvent de bassesses.

4. *Il y a un sçavant Critique particulier, qui a ici reflechi sur le temps d'environ onze Ans de ma Découverte, mais il ne voit pas que je compte toutes les allées & venües, que j'ai faites, & les sejours particuliers, que j'ai été obligé de faire, avant que donner une connoissance parfaite au public de nos grands Voiages, si bien qu'en comptant l'Année* 1674. *de mon depart immediatement aprés la*

Bataille de Senef, où je me suis trouvé souvent exposé aux perils de la vie, jusques à l'Année de la seconde edition de ma Description de la Louisiane, qui fut en 1688. par cette supputation, j'aurois été occupé dans mes travaux de Voiages, & à faire imprimer mes Decouvertes, pendant quinze Ans, qui feroient quatre Ans davantage, que les onze Ans, que j'ai fait connoître au public; & comme l'on dit: la critique du nommé Scaliger n'est pas toujours seure, & il y a fort peu d'Auteurs, qui n'aient toujours quelques bourrus Critiques; j'ai bien trouvé des esprits & des humeurs plus Critiques dans cette Ville d'Utrecht, qui ont tachez, & qui continuent de m'abîmer s'ils pouvoient, ces derniers me sont plus pernitieux que cet homme de lettre, qui est distin-

gué

gué par ſes merites particuliers, & qui par honneſteté n'en a rien dit, en particuliere conference, que j'ai eu avec lui.

5. Il ſe trouvent encore d'autres Critiques fort bourrus, qui diſent que parmi les Sauvages, où j'ai été, que ces Barbares nomment, en leur langue, le Soleil par le nom de Louis, & que j'ai dit cela expres pour Flatter le Roi de France; comme ſi Louis 14. n'avoit point d'autres panegiriſtes, & attendoit aprés moi, pour cet éloge; il n'y a point de plus beau panégirique des grands hommes, que leurs actions: ce que j'ai dit, je le reitere, car étant parmi les Iſſati & Noduеſſans, dont j'ai été fait Eſclave dans l'Amerique, l'un des Chefs deſquels, nommé Aquipaguetin, qui m'avoit adopté pour ſon fils, pendant le ſejour, que j'ai fait avec

lui & parmi ces Barbares, pour apprendre leur langue; jamais je ne les ai entendu parler du Soleil, que par l'expression du mot de Louis; il est vray que ces Sauvages nomment aussi la Lune Louis, mais ils font cette distinction, qu'ils appellent la Lune Louis basatche, *qui veut dire en leur idiome, le Soleil qui paroit pendant la nuit, si ces Critiques ne me croient pas, je pourai dire d'eux avec l'Apostre:* quod ignorant, blasphemant, qu'ils blasphement ce, dont ils sont ignorans.

6. *D'autres non moins Critiques, n'aiant plus rien à dire de mon premier Volume que j'ai dedié a Guilaume III. Roi de la grande Bretagne, aprés tout disent ils: le* Pere Hennepin *ne dit rien d'extraordinaire dans son livre, ces pecores du bon Dieu se rendent ridi-*

dicules & dignes de mépris, peut on rien dire de plus extraordinaire, que de faire mention comme je fais, de 4. & 5. Lacs, qui sont de 3. de 4. de 5. & l'un de 700. lieües de circuit, que nous pouvons appeller des Mers douces, & où jamais Navire, n'a paru, que celui de 60. Tonneaux, que nous y avons construit, & avec lequel nous avons navigez de Lac en Lacs, plus de cinq cents lieües de chemin, avec admiration de tous les Sauvages de ce grand Continent, qui ne pouvoient comprendre ce Fort ambulant, d'une Nation à l'autre, & quand ils entendoient le bruit du Canon que nous y avions conduit, ces Barbares crioient que le tonnaire les alloient abîmer? peut on rien de plus extraordinaire, que le grand Sault de Niagara? que j'ai decrit, & qui est la plus grande &

la plus prodigieuse Cascade ou cheute d'eau de l'Univers. Veu que cette Cascade vient à tomber d'une hauteur de 6. a 7. cents pieds, & provient de ces grands Lacs qui forment le grand Fleuve de St. Laurent? Peut on rien de plus extraordinaire que de décrire un païs, que nous avons decouvert, qui est plus grand que l'Europe, & rempli de plus de deux cents Nations de langues differentes & dont jamais historien n'a fait mention devant moi, & que j'amais aucunes Cartes, n'y mappes-mondes, n'ont fait connoitre au public, qu'apres moi? ces Critiques feroient mieux d'admirer ce qu'ils ne peuvent pas comprendre, & d'adorer par le silence ce que leur langue n'est pas capable d'exprimer par le discours, par ce qu'ils n'ont jamais rien veu, que de commun & que quelques coins de pais borné. Les

7. *Les hommes d'un petit genie, & qui ſont peu verſez dans la connoiſſance des païs étrangers, ont accoutumé de blâmer ce qu'ils ne peuvent comprendre. Ils s'imaginent qu'on ſe moque d'eux, quand on leur parle d'un païs plus grand que l'Europe, par ce qu'ils ne ſe figurent rien de plus étendu, que cette partie du monde, dans laquelle ils habitent. Ils ont même accoutumé de ſe repreſenter le Canada comme un païs renfermé dans les bornes étroites de la plus petite partie de l'Amerique.*

Ceux, qui liſent les Relations de divers Voiages, qu'on a faits dans les diverſes parties du monde, pour les decouvrir, ſont perſuadez du contraire. On ſçait donc aujourdhuy qu'il n'y a rien de plus faux que ce prejugé. J'ai fait voir en effet par le Volume precedent

dent

dent, que j'ay publié, que le Canada par exemple comprend plus de sept cents lieües de païs, depuis l'Isle percée & la grande Baie, en remontant le grand Fleuve St. Laurent. J'ai fait ce Voiage jusques à sa source, & j'ai reconnu, qu'il se forme de plusieurs grandes Rivieres, & des surmentionez cinq grands Lacs, ou Mers douces, lesquels nous avons parcourus en Navires, ou en Canots d'écorce, comme on peut le voir dans les Cartes que nous avons données.

Je puïs dire la même chose de l'incomparable Fleuve Meschasipi, lequel est encore de plus grande étendeüe, que celui de St. Laurent. J'ai mis aussi dans la Carte generale de ma Découverte le grand Fleuve des Amazones, que l'on voit au delà de Ligne equinoctiale dans l'Amerique meridionale, ce-

peu-

pendant je ne le crois ni si grand, ni si etendu que le Meschasipi, il n'est pas même d'une aussi grande force que le Fleuve de Saint Laurent. La raison en est, qu'à côté de ces deux Fleuves on trouve des Vastes Provinces habitées par plus de deux cents Nations de langues differentes. Tout celà me fait conclure, que le païs de terre ferme, que j'ai nouvellement Decouvert, est beaucoup plus grand que toute l'Europe ensemble, & qu'en effet on y pourroit former les plus Vastes Empires, qui soient au Monde.

J'ai fait dessein dans ce Volume de décrire ces divers païs, que j'ai visitez, d'en faire connoître le terroir, les fruits qui y sont produits, & le commerce qu'on y peut faire, & en même temps le genie, & les mœurs des habitans, qu'on y trou-

y trouve, du moins autant, que celà paroit neceſſaire, pour l'intelligence de la matiere, que je traite. Dans cette veüe, je crois, qu'il eſt à propos d'y joindre le Voiage, que le Sieur Robert Cavelier de la Salle à fait depuis moi. Je donneray donc ici un état abregé de toutes choſes, qui ſuffira cependant pour l'inſtruction du Lecteur, nous reduirons ce Volume en Chapitres comme le precedent.

Je feray connoître vers la fin de ce Tome le peu de converſions des Sauvages, non obſtant les grands ſoins des Miſſionaires zeléz, & habils, qui travaillent depuis prés d'un Seicle, à defricher la vigne du Seigneur dans le Canada. C'eſt ce qui nous oblige de reconnoître, avec un reſpect Religieux, les bontez incomprehenſibles de Dieu, qui nous a appellé à ſa connoiſſance, pen-

pendant qu'il laisse tant de peuples dans les tenebres de leur aveuglement, étant sans Dieu, sans foi & sans esperance, aiant encor les yeux fermez à la lumiere des veritez de l'Evangile.

Je suis moralement convincu au reste, que toutes les Nations, que nous avons Decouvertes le long du Fleuve Meschasipi, seront plus susceptibles du Christianisme, que les autres, par ce qu'ils sont plus dociles, moins Farouches & plus debonnaires, que les peuples qui habitent vers le Nord. Ceux-ici ont quelque chose de plus Farouche dans l'esprit, & par consequent ils sont moins faciles à persuader, & font paroître même plus d'opiniatreté, que les Nations du Midi.

Pour rendre ce Volume ici plus intelligible au Lecteur, j'ai fait

des

des reflections sur le dernier Voiage du Sieur Robert Cavelier de la Salle, que j'y rapporte, par ce que j'ai plus de connoissance de ces Vastes païs que le R.P.Chrétien le Clercqz, Définiteur actuel de nos Recollects d'Artois, qui en à publié l'histoire, ce Pere, pour qui j'ai bien de l'estime & dont j'ai toujours été Amy; a une parfaite connoissance de l'histoire Gaspesiene, qu'il à donné au public, & du Canada, où nous avons demeurez cordialement ensemble, mais il n'a peu parler si scientifiquement que moi des peuples de nôtre Louisiane, il n'a été qu'en Canada & a Gaspé, qui est entre Baston & de l'Isle percée, où j'ai sejourné en qualité de Missionaire, pendant un Esté entier pour des Pécheurs, qui y paroiſ-

roissent tous les Ans, avec plusieurs Navires; de sorte qu'il n'a pu parler d'un païs, où il n'a jamais été, que par les memoires d'autrui. La grande Baye de Gaspée située dans la Cadie, sur le bord de l'Ocean & du Canada, où ledit Pere le Clercqz a été Missionaire, sont distants plus de douze cents lieües, des terres de nôtre Louisiane. D'ailleurs le Pere le Clercqz a eu communication du journal de ma Découverte, dont j'avois laissé prendre la copie au R. Pere Valentin le Roux, Commissaire Provincial en Canada, comme je l'ai remarqué dans le Volume, qui a precedé. A quoi le Pere le Clercqz à joint ce qu'il a pu recüeillir des memoires du Pere Zenobe Mambré Recollect, pendant qu'il étoit à

Que-

Quebec: il eſt conſtant d'ailleurs, que tout le Style du Pere le Clercqz, eſt celui du R. Pere Valentin le Roux.

J'aurois bien de la repugnance d'avoir le nom de faire ſemblables pas de Clercqz, il me ſouvient à peu prés ſur ce ſujet, du Sieur de Boileau qui a écrit ces vers ſuivants:

Menage ce pauvre Poëte
Dit, qu'il a fait mon épitete,
Le plus commun eſt aujourdhui,
De joüir des œuvres d'autrui.

Je ne trouve pas étrange, que ledit Pere le Clercqz ait eu deſſein de faire honneur en celà au Pere Zenobe membré Recollect, qui étoit ſon Couſin, & qui avoit été mon Compagnon dans le commencement de mon Voiage, que nous fîmes enſemble

ble jusques aux Illinois, où il demeura, comme je l'ai fait connoître dans mon autre Volume, pendant que je continuay nôtre Découverte. Je suis bien aise, qu'on sçache, que le Pere Zenobe étoit mon Amy, & qu'ainsi je ne pretend pas de nuire à sa reputation; nous avons toujours vécu ensemble avec beaucoup de cordialité, & le Pere Zenobe étant du retour de l'Amerique, il me vint rendre visite dans nôtre Couvent des Recollects du Chasteau Cambresis, ou j'étois alors vicaire & Superieur actuel. Aprés l'avoir receu fort candidement, il me dit qu'il retournoit dans ces païs-là avec le Sieur de la Salle, pour descendre depuis les Illinois, jusques au Golphe de Mexique, par le Fleuve Meschasipi, & qu'étant

tant là, il auroit le loisir de faire des observations plus exactes, que celles que j'y avois pu faire en 80. par ce qu'ils pretendoient de s'y rendre à mains fortes, & hors d'insultes des Barbares.

Le Voiage du Sieur de la Salle ne s'est fait depuis cette Riviere des Illinois, jusques au Golphe de Mexique, que deux Ans aprés moi. J'avois fait le mien en 1680. & il n'y alla qu'en 1682. D'ailleurs aprés m'avoir rendu le mechant office auprés du Pere Hiacinthe le févre, dont j'ai fait mention dans l'advis au Lecteur de mon Volume precedent, le Sieur de la Salle manqua de Politique à mon égard. Il pouvoit bien s'imaginer en effet qu'aprés, que ledit Pere Hyacinthe auroit pro-

procuré mon exile hors de France, se couvrant du manteau, que j'étois sujet d'Espagne : je ne manquerois pas de donner la connoissance de nos grandes Découvertes de l'Amerique à des gens, qui auroient plus de Charité pour moi que n'en ont eu ledit Pere Hyacinthe & le susmentionné Sieur de la Salle. Aprés tout, les hommes n'ont que leur temps, toutes leurs intrigues auront une autre face devant le Tribunal de Dieu.

Tout cela joint ensemble fait voir, que tous ces gens, n'ont rien veu qu'aprés moi, & que même la pluspart de leurs Relations sont tirées de mon journal, qu'ils ont entre les mains, par le moien des dits R.R. Peres Hyacinthe le Fèvre, & Valentin le Roux, ainsi le Lecteur doit être asseuré de la verité de mon Hi-

 stoi-

stoire ; & de vous dire que je vis de ces Vastes Pays, que j'ai esprouvé le premier de tous les Europeens. Il est vray que j'y ai bien eu des monstres à vaincre, & des precipices à passer, mais enfin Dieu m'a fait la grace d'en venir à bout, & de les surmonter. Il y a un endroit à l'Isle du Mont-real en Canada qui est de 2 ½ lieues de circuit, où le Sieur de la Salle a commencé des habitations, qui se sont depuis erigées en une grande Bourgade, qui s'appelle maintenant la Chine, par ironie, par ce que demeurant en ce lieu là, les habitans lui ont souvent entendu dire, que dés qu'il se servit saisi des Mines de Sie. Barbe dans le nouveau Mexique, qu'il se vouloit rendre un jour à la Chine & au Jopon par les Decouvertes, que nous avons faites depuis en-

sem-

ſemblé, ſans paſſer la Ligne Equinoctiale, & qu'il trouveront moyen de ſe rendre à la Mer du Sud, que tout de bon les terres de nôtre Louiſiane, comme le Lecteur peut ſçavoir par la Carte generalle, que j'ai miſe dans mon Volume precedent; toutes les eſperances, qui faiſoient la paſſion predominante de cet excellent Voiageur, & les miennes, pendant nôtre ſejour de Fort de Frontenac, ne roulerent que ſur ce grand deſſein de nous rendre à la Mer pacifique contiguë aux terres de nôtre Louiſiane, ceux qui ont l'intelligence des Cartes, que j'ai données au public cy devant, reconnoiſtront aiſément la verité de ce que je dis; il y a pluſieurs Autheurs ſçavans dans les Mathematiques, & verſez en Geographie, qui aſſeurent, que le Japon tient

aux terres de l'Amerique Septentrionale ; & Monsieur le Docte Grævius, l'un des plus sçavans de nôtre Siecle dans les histoires, ayant consideré meurément nôtre grande Découverte, m'a fait l'honneur, dans une assemblée d'hommes habils & distinguez en merite dans cette Ville d'Utrecht, de dire, qu'il croyoit effectivement, que le Japon n'est point une Isle, comme on l'a fait, mais que les terres de ce grand Empire aboutissent au grand Coutinent de nôtre Louisiane ; j'ai joint au Chapitre 37. de mon Volume precedent, une preuve de cette verité, à toutes les opinions de ces grands hommes, par une demonstration des Sauvages, qui venoient en Ambassade des terres occidentales, aux Issati & Nadoüessans, où j'ai demeuré con-

comme fils adoptif, de l'un des Premiers Capitaines de ces Barbares, dans la grande Cabanne duquel, ces Ambassadeurs des terres occidentales, m'ont asseuré par truchement, qu'il n'y avoit point de Detroit d'Agnien, comme on a cru jusques à present, ce qui nous fait croire que les vastes Contrées de l'Amerique Septentrionale, sont contiguës des terres du Japon, & qu'elles ne sont point separées par aucunes Mers, ni de Detroit d'Agnien pretendu; quelques efforts, comme j'ai fait connoître cy devant, que les Anglois & Hollandois, les plus grands Navigateurs de l'Ocean, aient pû faire du passé, pour se rendre à la Chine & au Japon par la Mer Glaciale, ils n'ont pû y reüssir jusques à present; mais si les Puissances, qui en ont fait l'hon-

neux de m'employer, nous font retourner dans nos vastes Découvertes ; nous trouverons infailliblement un passage commode, pour nous rendre des terres de vôtre Louisiane, dans la Mer pacifique, par des Rivieres, qui portent des gros vaisseaux, situées au delà du fameux Fleuve de Meschasipi ; d'où il sera aisé d'aller à la Chine & au Japon, sans passer par deux fois la Ligne Equinoctiale, comme on a été obligé de faire jusques à present, avec la perte de tant d'hommes.

Pour preuve de la verité que j'ai de cette Louable entreprise, je m'offre de tout mon cœur, de retourner pour ce sujet dans nos Découvertes ; & pour un si genereux dessein de la gloire de Dieu ; je ne doute point avoir moins de zele, que nos Anciens Recollets n'ont eu dans le

le Roiaume de Voxu, partie Orientale du Japon, & dont le Roy receuut jadis par leurs predications, la Religion du vray Dieu, & en ce Monarque fit brûler plus de 800. Idoles par tout son Empire, & il deputa en 1613. une fameuse Ambassade de cent gentils hommes, qui s'embarquerent le 28. Octobre 1613. & aborderent en Espagne le 10. Novembre 1614. sous la conduite du R. Pere Louis de Sotello, Recollect, qui presenta l'Ambassadeur dudit Roiaume du Japon, à vôtre Royale Catholique, & depuis à Sa Sainteté, asseurant, que son Roy & ses sujets reconnoissoient le vray Dieu des Chrêtiens, & qu'ils renonçoient à l'Idolatrie.

La Lecteur doit remarquer qu'à l'An 1549. & 41. l'Espagne devoit

voit déja conquis plus de cent Roiaumes, & une des plus vaſtes etenduës de païs, que l'Europe n'eſt grande de trois fois; pendant que nos Religieux de Saint François, les premiers, & les ſeuls Ouvriers Evangeliques, avoient ſoumis une partie des ſujets du Japon à l'Empire de Jeſus Chriſt.

Je ne dois point avoir moins d'émulation, pour l'achevement de nos grandes Decouvertes, que le fameux Chriſtophe Colombe, accompagné de nos Religieux de Saint François, l'An 1492. & 93. qui ont fait la celebre Découverte des Indes Occidentales, autrement de l'Amerique.

Le chemin racourci de la Chine, & du Japon, par nos Découvertes, ſera autant, & plus conſiderable aux Siecles futurs, que les Découvertes

couvertes que l'on a faites jusques à present, aux Indes Orientales, & au Nouveau Mexique dans les Indes Occidentales, & dans l'Amerique Septentrionale.

Et comme par la grace du Seigneur j'ai des patentes & mes obeissances de mon General, & des Superieurs Majeurs de mon Ordre, pour retourner dans toute l'étendue de l'Amerique en qualité de Missionaire, l'issue de mon retour en tant de Vastes Contrées, si les Puissances le veullent, fera, Dieu aidant, connoître la droiture de mes bonnes intentions à tout l'Univers; & je peux dire sans affectation, que trouvant, comme j'en suis moralement assuré, par mon retour, le chemin abregé de la Chine, & du Japon, comme je n'en doute nulle-

mens, & que cette nouvelle Découverte, que j'ai faite, & que je feray, avec la grace de Dieu, seront les plus belles & les plus memorables de ce Siecle present, & à venir.

Le Lecteur peut remarquer encore, que les établissemens, que les Nouvelles Colonies pourront faire dans nos Découvertes, se feront peu à peu par des personnes seculieres, & Laiques, & qu'on peut s'asseurer, qu'après un grand nombre de Siecles, les Religieux de Saint François n'auront pas plus de droit, que le premier jour, sur les fonds, & les terres de ces Vastes Contrées, au lieu que le pais venant à se peupler, il se trouveroit, que les principales Seigneuries, les fermes, & les meilleurs fonds seroient

roient posseder par quelques Missionaires particuliers, Maîtres également du spirituel & du temporel, comme nous pourons faire connoître dans un troisiéme Volume dans cette Ville d'Utrecht, *si on le trouve pour agreable pour le bien du public, que je preferay, toute ma vie, au bien particulier, sans choquer qui que ce soit, quelque obstacle que j'ai essuié des personnes, qui m'en ont voulu, sans que je leur en aie donné sujet, même de ceux qui ont retenu injustement de l'argent, que je leur ay donné d'avance, pour ma subsistance, me payant d'ingratitude insigne, & qui m'ont denigré, au lieu de me rendre ce que je leur avois avancé pour ma nouriture, que le Roy d'Angleterre Guilaume III. m'a don-*

ne, depuis que je fais les par son ordre, & qui m'a fait l'honneur de me demander pour cet effet à mes Superieurs.

TA-

TABLE DES CHAPITRES.

CHAPITRE I.

LE Sieur de la Salle entreprend la Découverte du Meschasipi par le Golphe de Mexique, & établit une espece de Colonie à la Baye de St. Loüis. Pag. 1

CHAPITRE II.

Avantures malheureuses, qui arrivent au Sieur de la Salle. 19

CHAPITRE III.

Avantures malheureuses de deux Voiages, que le Sieur de la Salle entreprend, pour se rendre chez les Ilinois. 36

TABLE DES CHAP.

CHAPITRE IV.

Suite des avantures malheureuses du Sieur de la Salle, qui cherchoit le Fleuve Meschasipi. On le reçoit agreablement parmi les Cénis, d'où il part, pour continuer sa Découverte. 50

CHAPITRE V.

Courte Description du Fort Loüis: De la Situation avantageuse, & de la bonté des terres voisines. 64

CHAPITRE VI.

Départ du Sieur de la Salle de la Baye de Saint Loüis, pour se rendre chez les Illinois. 67

CHAPITRE VII.

Le Sieur de la Salle est malheureusement assassiné par les gens, qu'il conduisoit. Trois hommes vont avant lui. 73

CHA-

TABLE DES CHAPT

CHAPITRE VIII.

Reflexions de l'Autheur de cet Ouvrage sur la vie & sur la mort du Sieur de la Salle, dont les assassins se tuerent les uns les autres. 80

CHAPITRE IX.

Les Cênis donnent le moien au Sieur Cavelier Prêtre, au Pere Anastase, & à ceux, qui les accompagnoient, de continuer leur route parmi plusieurs Nations Sauvages. 89

CHAPITRE X.

Voiage du Sieur Cavelier Prêtre, & du Pere Anastase Recollet, en Pyrogue, pour se rendre aux Illinois, & plusieurs autres circonstances, qui concernent leur retour. 100

CHAPITRE XI.

Reflexions de l'Autheur sur le Voiage de la Chine. Crainte de la plus-

part

part des Sauvages de l'Amerique Septentrionale, touchant une espece de creation du Monde, & touchant l'immortalité de l'Ame. 112

CHAPITRE XII.

Moiens, par lesquels on peut convertir les Sauvages. Qui sont ceux, à qui l'on doit refuser, ou administrer le Baptême. 126

CHAPITRE XIII.

Les Sauvages de l'Amerique Septentrionale ne reconnoissent aucune Divité. Des pretendues Ames des animaux terrestres. 135

CHAPITRE XIV.

Des grandes difficultez, que l'on trouve à convertir les Sauvages, de la priere par routine & du Martyre. 143

CHAPITRE XV.

La maniere, dont les Sauvages font leurs

leurs festins. 148

CHAPITRE XVI.

Maniere d'adopter des Europeens parmi les Sauvages. 155

CHAPITRE XVII.

Mariage des Sauvages de l'Amerique Septentrionale. 159

CHAPITRE XVIII.

Des remedes, dont se servent les Sauvages dans leurs maladies. Ils ont des Charlatans parmi eux. Opinion, qu'ils eurent du Baptême d'un enfant, pendant que l'Auteur étoit parmi eux. 169

CHAPITRE XIX.

Quelle est la complexion des Sauvages. 176

CHA-

TABLE DES CHAP.

CHAPITRE XX.

Description des Sauvages, qui sont habillez, & de ceux qui ne le sont pas. 181

CHAPITRE XXI.

Des jeux, & des divertissemens des Sauvages. 189

CHAPITRE XXII.

Maniere, dont les Sauvages font la guerre. Ils sont fort portez à la vengeance. 195

CHAPITRE XXIII.

Cruauté des Sauvages en general, & des Iroquois en particulier. 204

CHAPITRE XXIV.

Politique des Sauvages Iroquois. 213

CHA-

TABLE DES CHAP

CHAPITRE XXV.

De la maniere, dont les Sauvages chassent aux bêtes fauves. Industrie admirable des Castors. 217

CHAPITRE XXVI.

Maniere, dont les Sauvages font accouchement de femmes.

CHAPITRE XXVII.

Des Ustensiles, dont les Sauvages se servent dans leurs Cabannes. Maniere extraordinaire de faire du feu. 232

CHAPITRE XXVIII.

Maniere, dont les Sauvages enterrent leurs morts. De leur fête des morts avec quelques reflexions sur l'immortalité de l'Ame. 238

CHA-

TABLE DES CHAP.

CHAPITRE XXIX.

Des Superstitions des Sauvages, & de leurs creances ridicules. 148

CHAPITRE XXX.

Des obstacles, qui se trouvent à la conversion des Sauvages. 166

CHAPITRE XXXI.

Manieres barbares, & incivilles des Sauvages. 267

CHAPITRE XXXII.

De l'humeur indifferente des Sauvages. 276

CHAPITRE XXXIII.

De la beauté, & de la fertilité du Païs des Sauvages. Que l'on peut aisé-

TABLE DES CHAP.

sément établir de puissantes Colonies au Nord, & au Sud. 280

CHAPITRE XXXV.

Les sauvages, dont les Sauvages prennent leurs Conseils. Leurs ruses politiques contre leurs ennemis, & leurs cruautez contre les Européens. Comment on les peut arrêter. 298

CHAPITRE XXXV.

Moiens propres à établir de bonnes Colonies. Pensées des Sauvages touchant le Ciel, & la Terre. 311

CHAPITRE XXXVI.

Histoire de l'irruption, que les Anglois firent dans le Canada en 1628. Prise de Quebec, Capitale de ce païs en 1629. Traitement tres-honneste qu'ils firent aux Recollects de cette ville. 343

CHA-

Quelques Religieux de Saint François vont desservir, par toute terre habitable, les Missions.

CHAPITRE XXXVII.

Sentimens qu'un Missionaire doit avoir dans le peu de progrès qu'il trouve dans ses travaux. 383

VOYAGE
PAR LA
PLUS GRANDE
PARTIE
DE L'EUROPE
Nouvellement découvert, entre la Mer glaciale, & le Nouveau
MEXIQUE.

CHAPITRE I.

Le Sieur de la Salle entreprend la Découverte du Mississipi par le Golphe de Mexique, & établit une espece de Colonie à la Baye de St. Louis.

Les hommes doivent se parer de raison en toutes choses, & quand ils ne peuvent pas excuser l'intention de ceux, dont ils ont reçeu quelque chagrin, il faut au moins voir en bons Chrétiens ils attribuent plutôt à la précipa-

SEPTEMTRIO
240
250
260
270
280
290
300
310
320
60
50
40
30
20
10
OCCIDENT
MIDI
PARTIE DE L'ASIE
TERRE DE YESSO
MER DE IESSO
Detroit de Jacques Cartier
Lac des Assenipoils
Chongasuabé ou Nation des Forts
Les Hanotons
Nouvelle Bretagne
NOUVELLE FRANCE
Ile S. Laurens
Acadie
Port de Provence
Port Royal
Lac Erie
Virginie
Floride
Caroline
Mexique
Golfe de Mexique
Mer Vermeille
Nouvelle Espagne
Mines de Barbe
Grande Ville de Mexique
Mexique ou Nouvelle Espagne
Canal de Bahama
I. de Cuba
Iamaique
I. de S. Domingue
Porto Rico
Tropique du
Ligne Equinoctiale
Carthagena
Mer du Sud
Mer de l'Amerique
Peru
Midi

SEPTEMTRION
330
340
350
360
10
20
30
60
50
40
30
20
10
ORIENT
Nouvelle
Bretagne
Acadie
Grand Banc
Irlande
Angleterre
La Manche
Partie de France
Partie d'Espagne
I. Azores
I. Canaries
Partie d'Afrique
Mer de Canada
Tropique du Cancer
Isles Antilles Francoises
Mexique
Meridionale
Midi
CARTE
D'UN NOUUEAU
MONDE.
ENTRE LE NOUUEAU
MEXIQUE.
ET LA MER GLACIALLE
Novellement decouvert par le
R.P. Louis Hennepin
Missionaire Recollect natif d'Aht.
en Hainaut
dediée a sa Majesté
Britanique, le Roy
Guillaume Troisieme

tion qu'à leur malice. J'ai demeuré prés de trois ans en qualité de Missionaire avec le Sieur Robert Cavelier de la Salle dans le Fort de Katarokoüy ou de Frontenac, dont il étoit Gouverneur & proprietaire. Pendant ce sejour nous nous occupions souvent ensemble à lire les Voiages de Jean Ponce de Leon, de Pamphile Narvaëz, de Christofle Colomb, de Ferdinand Soto, & de plusieurs autres grands voiageurs, afin de nous preparer mieux à la Découverte, que nous avions dessein de faire.

Le Sieur de la Salle étoit capable des plus grandes entrepriſes, & on peut l'appeller avec justice l'un des plus celebres Voiageurs de beaucoup de Siécles. Et en effet il s'est épuisé pour achêver la plus grande, la plus importante, & la plus traversée Découverte, qui ait été faite de nôtre Siécle. Il a conservé son monde dans des Puis, où tous ces grands voiageurs ont peri à la reserve de Christofle Colomb, sans avoir remporté aucun avantage de leurs entrepriſes, quoi qu'ils

qu'ils y aient employé plus de deux cens mille hommes. Jamais personne avant le Sieur de la Salle & moi ne s'est engagé dans un pareil dessein avec si peu de monde parmi le grand nombre de peuples inconnus, que nous y avons découverts.

Nôtre premiere pensée, lors que nous étions au Fort de Frontenac, avoit été de trouver, s'il étoit possible, le passage, que l'on a cherché depuis si long-temps à la Mer du Sud, sans passer la Ligne Equinoctiale. Quoi que le Fleuve Meschasipi n'y conduise pas, cependant le Sieur de la Salle avoit tant de lumieres & de courage, qu'il esperoit de le trouver par ses soins. Je ne doute pas, qu'il n'eust reüssi dans son dessein, si Dieu lui eust conservé la vie. Mais il fût massacré dans cette recherche, & il semble, que Dieu a permis, que je survécusse audit Sieur de la Salle, afin que je fournisse au public le moien de trouver le chemin de la Chine & du Japon par le moien de ma Découverte. Et en effet si sa Majesté Britannique, ou

les Hauts & Puissans Seigneurs des Etats generaux veulent bien, que j'accompagne ceux qu'ils envoieront pour achever de chercher ce chemin abbregé, je suis moralement assuré, que nous en viendrons à bout, s'il plaist à Dieu, avant la fin de ce Siécle.

Le Païs des Illinois, & les vastes Contrées, qui l'environnent, étant le centre de nôtre Découverte, le Sieur de la Salle avoit pris la résolution d'y faire un établissément. Il faut donc tout de même, que les Princes, ou Etats Souverains, qui travailleront à cette loüable entreprise, s'assurent de ce Vaste Continent par des Forts, & par des Colonies, qu'ils établiront de lieu en lieu.

Le Sieur de la Salle avoit donc dessein d'aller chercher par Mer sur toutes choses l'embouchure du Fleuve Meschasipi dans le Golphe de Mexique, & d'y établir de bonnes Colonies sous l'authorité du Roi son Maître. Les propositions, qu'il fit pour cela au Conseil, furent favorablement reçues de Monsieur de Seignelay Ministre & Secrétaire

re d'Etat, & Sur-Intendant du Commerce & de la Navigation de France. Sa Majesté les agréa ; & consentit à favoriser son entrepriſe, non seulement par les nouveaux pouvoirs, & par les Commissions, dont elle l'honora, mais encore par des secours de Vaisseaux, de Troupes, & d'argent, dont elle le gratifia.

Le Sieur de la Salle se voiant assisté de cette maniere s'appliqua d'abord aux moiens d'avancer la gloire de Dieu en ces païs-là. Il jetta les yeux sur deux Corps differens de Missionaires afin d'avoir de bons sujets capables de travailler utilement au Salut des Ames, & de poser les fondemens du Christianisme dans ces Contrées Barbares. Il s'addressa donc à Monsieur Tronçon Superieur general de Messieurs du Seminaire de S. Sulpice à Paris, qui voulut bien prendre part à ce grand Ouvrage. Il destina trois de ses Ecclesiastiques, hommes pleins de Zele, de vertu & de capacité pour se rendre dans ces Missions Nouvelles, & il choisit Monsieur

Cavelier Frere dudit Sieur de la Salle, Monsieur Chefdeville son parent, & Monsieur de Majulle, tous trois Prestres dans ce Seminaire.

J'avois secondé pendant prés de douze ans les desseins, que le Sieur de la Salle avoit formez pour la gloire de Dieu, pour le Salut des Ames des Vastes Païs de la Loüisiane, & pour ce qui depend du Fort de Frontenac. Le Pere Zenobe & moi l'avions accompagné par tout dans ces Contrées, où nôtre Pere Gabriel de la Ribourde avoit été massacré par les Barbares. Il se fit donc un point capital d'avoir des Recolleces pour travailler de concert avec lui à l'établissement du Roiaume de Dieu dans ces Païs nouvellement découverts.

Le Sieur de la Salle s'addressa pour cela au Pere Hyacinthe le Févre, qui étoit pour la seconde fois Commissaire provincial de la Province de St. Denis en France. Ce Religieux voulant seconder de tout son possible les bonnes intentions du dit Sieur de la Salle, lui ac-

corda les Missionaires, qu'il demandoit, savoir le Pere Zenobe Membré natif de Bapaume pour Superieur, les Peres Maxime le Clerc de l'Isle en Flandres, Anastase Douay du Quesnoi en Hainaut, & Denis Morquet d'Arras, tous quatre Recollects de la Province, de St. Antoine en Artois. Le Premier, comme je l'ai déja dit, avoit été avec le Sieur de la Salle & moi jusques aux Illinois sur la fin de l'an 1679. & au commencement de 1680, & en l'an 1682. il avoit été jusques au Golphe de Mexique par le Fleuve Meschasipi deux ans après moi. Le second avoit servi de Missionaire durant cinq ans en Canada avec beaucoup d'édification, & avoit tout dans les Missions des sept Isles, & d'Anticosti. Le troisieme, qui est Vicaire actuel des Recollects de Cambrai n'avoit jamais été dans l'Amerique. Le quatrieme savoir le Pere Denis s'étant trouvé fort malade dès le troisieme jour de l'embarquement fut obligé de relâcher, & de s'en retourner en Province.

Le Pere Provincial donna avis de cette Mission à la Congregation *de Propaganda Fide* afin d'obtenir l'authorité necessaire pour l'exercice des Fonctions de Missionaire. Il en reçut les Decrets dans les formes, & le Pape Innocent XI. y ajouta par un Bref exprés les Pouvoirs, & les permissions authentiques en 36. articles, comme on les expedie ordinairement pour les Missionaires, qui par leur grand éloignement sont hors d'état d'avoir recours à l'authorité de l'Ordinaire. Les choses furent ainsi reglées nonobstant l'opposition de Monsieur l'Evêque de Quebec. Mais Monsieur le Cardinal d'Estrées fit voir, que la distance des lieux, où ils devoient se rendre, étoit de plus de neuf cens ou mille lieües depuis Quebec jusques à l'embouchure du Meschasipi.

Les esperances, que l'on fondoit sur cette fameuse Decouverte, que nous avions faite avec de si grands travaux, étoient si grandes, que cela porta plusieurs jeunes Gentils-hommes à prendre

dre parti avec le dit Sieur de la Salle en qualité de Volontaires. Ainſi le Sieur de la Salle profitoit de la publication, que j'avois faite de ma Loüiſiane, dont j'avois fait imprimer la deſcription avant ſon retour de Canada en France. Cela lui avoit acquis une grande reputation, & lui avoit fait trouver du credit dans l'eſprit de Monſieur de Seignelay. Ce Miniſtre m'avoit ſouvent obligé de l'entretenir des circonſtances de nôtre Découverte. Cependant je cachay ce qu'il y avoit de particulier concernant le Fleuve Meſchaſipi depuis la Riviere des Illinois juſques au Golphe de Mexique. J'avois deſſein en cela de contribuer à donner de bonnes & de favorables impreſſions dudit Sieur de la Salle au Prince de Conti dernier mort, & a mondit Sieur de Segnelay.

Ayant donc le vent en poupe, comme on dit, il eut le temps de choiſir douze jeunes Gentils-hommes, à qui les nouveautez plaiſent ordinairement, leſquels lui parurent bien reſolus à faire

ce Voiage. Il y avoit entr'autres deux de ſes Neveux le Sieur de Moranger, & le Sieur Cavelier, ce dernier n'étoit aagé que de quatorze Ans. Il engagea encore à la Rochelle l'un des Fils du Sieur Merlin riche Marchand de cette ville-là. L'on preparoit dans le port de la Rochelle la petite Flotte, qui devoit faire ce voiage. Elle étoit compoſée de quatre Batimens, s'avoir du Joli, Vaiſſeau du Roi, d'une Fregate nommée la Belle, d'une Flute appellée l'Aimable, & d'une Caicheſſe nommée le St. François.

Le Vaiſſeau du Roi étoit commandé par le Sieur de Beaujeu, Gentilhomme de Normandie, à qui j'ai ſouvent parlé du depuis dans nôtre Couvent de Dunkerken. C'eſt un homme connu par ſa valeur, par ſon experience, & par ſes grands ſervices. Il avoit pour Lieutenant Monſieur le Chevalier de Hére, dont le Pere avoit été Doyen des Conſeillers du Parlement de Metz. Il eſt aujourd'hui Capitaine de Vaiſſeau pour le ſervice du Roi. L'Enſeigne

seigne étoit le Sieur du Hamel Gentilhomme de Bretagne, qui avoit beaucoup de feu & de courage.

Il eust été à souhaiter que le reste des Troupes & de l'équipage eût été aussi bien choisi. Ceux, qui en eurent la commission, pendant que le Sieur de la Salle étoit à la Cour pour solliciter ses affaires, ramasserent cent cinquante soldats, tous gueux, & miserables, qui demandoient l'aumône, dont plusieurs étoient contrefaits, & n'étoient pas capables de tirer un coup de mousquet. Le Sieur de la Salle avoit ordonné outre cela, qu'on lui choisit des Ouvriers trois ou quatre de chaque façon. Mais il fut encore si mal servi en cela que quand on fut sur les lieux, & qu'on voulut les mettre en œuvre, on reconnut, qu'ils n'entendoient pas leur métier. Il se presenta huit ou dix familles, assez bonnes gens, qui s'offrirent d'aller commencer la Colonie. On accepta leurs offres, & on leur fit de grandes avances de même, qu'aux Artisans & aux soldats.

Tout étant prêt on mit à la voile le 24. Juillet 1684. La tempête, qui s'éleva peu de jours après, les obligea de relacher à Chefelebois pour y racommoder quelques uns de leurs Mâts, qui avoient été brisez par la tempête. Ils remirent à la voile le 5. Août prenant leur route vers St. Domingue. Mais une seconde tempête les surprit, & sépara la flotte le 14. Septembre. La Flute nommée l'Aimable resta seule avec la Fregate la Belle, & elles arrivérent ensemble au petit Goave à St Domingue, où par bonheur elles y trouverent le Joli. Pour ce qui est du St. François chargé de marchandises & de divers effets il ne put suivre les autres. Il s'arrêta donc au Port de paix, d'où il partit après que l'orage fût passé, afin d'aller rejoindre la Flotte. Mais pendant une nuit assez calme le Pilote & l'équipage se croiant en lieu de seureté negligérent de faire garde. Ils furent donc surpris par deux Pyrogues espagnoles, qui le rendirent maitres de cette Caicheſſe.

An-

Autrefois étant dans le Canada avec le Sieur de la Salle nous nous entretenions souvent au Fort de Frontenac du projet, que nous faisions de cette grande entreprise. Il me disoit, qu'il mourroit content, s'il pouvoit se rendre maître des mines de Sainte Barbe, qui sont dans le nouveau Mexique. Et comme il repetoit souvent le même discours devant moi, quoi qu'il sçût, que j'étois sujet du Roi d'Espagne, je ne pus m'empecher un jour de faire paroître mon affection pour mon souverain. Je lui dis donc ces paroles celebres, *Vincit amor patriæ*, l'amour de ma Patrie l'emporte dans mon cœur.

Je n'aurois peut être pas tant souffert, que j'ai fait depuis, si j'avois pu dissimuler mes sentimens secrets. Mais enfin je ne pus me retenir dans cette occasion. Cependant ce même panchant pour mon Prince naturel m'a fait faire cette reflexion: C'est, que nos Espagnols aiant eu l'addresse de se saisir de ce Vaisseau chargé de marchandises, que le Sieur de la Salle avoit

chargées pour son compte, ils éventoient le dessein, qu'il avoit sur les Mines de Sainte Barbe, dont le dit Sieur de la Salle avoit tant d'envie de s'emparer, & qu'ils s'indemnisoient à bon conte de ses bonnes intentions.

Ce premier contretemps commença à traverser la Navigation. Tout l'Equipage en fût dans une grande consternation, & le Sieur de la Salle, qui relevoit d'une fort grande maladie, qui le mit à l'extremité, en eût une douleur mortelle. L'on sejourna à St. Domingue, & on y prit beaucoup de rafraichissemens, & bonne provision de blé d'Inde, & de toutes sortes de bestiaux domestiques pour peupler le Nouveau Païs, où on avoit dessein d'aller.

Messieurs de S. Laurent Gouverneur general des Isles, Begond Intendant, & de Gussi Gouverneur particulier de la plus petite partie de Saint Domingue, les Espagnols aiant la principale, les favoriserent en tout, & rétablirent même l'intelligence reciproque, & si necessaire pour reüssir dans de pareilles entre-

pri-

prises, par ce que le Sieur de la Salle avoit des ennemis secrets, qui traversoient sourdement tous ses desseins. Cependant les soldats & tout l'équippage s'étant licentiez à toutes sortes de débauches & d'intemperances, comme cela est assez ordinaire en ce païs-là, ils se gâterent si fort & contractérent des maladies si dangereuses, que les uns en moururent dans l'Isle même, & les autres en furent toujours incommodez depuis sans pouvoir se rétablir.

Cette petite flotte étant donc reduite de quatre Vaisseaux à trois, leva l'Ancre le 25. Novembre 1684, & poursuivit sa route assez heureusement le long des Isles des Caimans. En passant par l'Isle de Paix aprés y avoir moüillé un jour pour faire de l'eau, on gagna le port de Saint Antoine dans l'Isle de Cuba, où les trois Vaisseaux moüillérent, aussi. La beauté & les agrémens du lieu, & la situation avantageuse de ce Port, les engagerent a s'y arrêter, & même à décendre à terre. On ne sçait par quelle raison les Espagnols y avoient laissé à l'abandon

dont plusieurs sortes de rafraichissemens, & entr'autres du vin d'Espagne. Quoi qu'il en soit on en profita, & aprés deux jours de repos, on en partit pour continuer le Voiage vers le Golphe de Mexique.

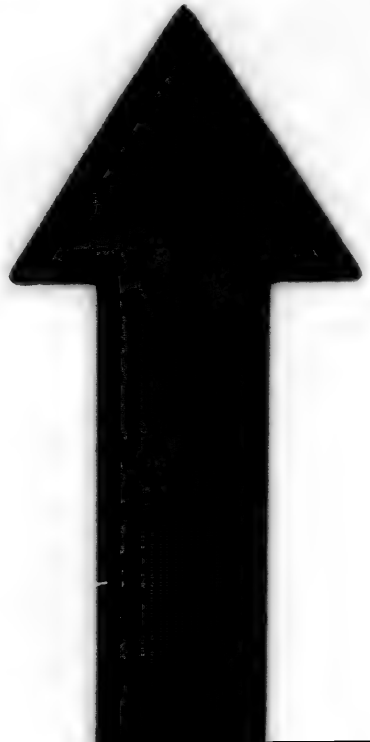
Le Sieur de la Salle étoit naturellement fort éclairé, & peu d'humeur a se laisser tromper. Cependant il crut trop facilement des avis, qui lui furent donnez par certaines personnes de St. Domingue. Il reconnut mais trop tard, que toutes les routes, qu'on lui avoit données, étoient fausses. La crainte d'être mal-traité par les vents de Nord, qu'on lui faisoit craindre, comme fort dangereux & fort frequens à l'entrée de ce Golphe, l'obligea de relâcher par deux fois avec sa flotte. Mais le discernement & le grand courage du Sieur de la Salle lui fit tenter le passage une troisiéme fois. On y entra fort heureusement le premier de l'an 1685. Le Pere Anastase Recollect y celebra la Messe solemnellement en action de graces: Aprés quoi ces Vaisseaux continuant leur

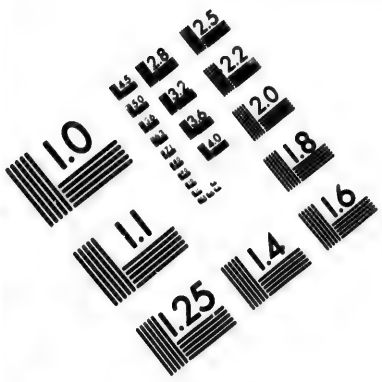
route

route l'on arriva dans quinze jours à la veüe des terres de la Floride, où un grand vent obligea le Sieur de prendre le large. La Flute & la Frégate se rangerent du côté des terres, le Sieur de la Salle étant bien aise de s'approcher de la Côte.

On lui avoit fait croire à St. Domingue, que les courans de la Mer du Golphe portoient avec une incroiable rapidité vers le Canal de Bahama. C'est aussi, ce que le Sieur de la Salle m'avoit dit plus de cent fois avant que d'entreprendre ce Voiage. Ce faux avis lui fit entierement perdre la route. Car dans la pensée qu'il étoit beaucoup plus au Nord, qu'il n'étoit en effet, il passa la Baye du St. Esprit sans la reconnoître seulement. Mais on suivit encore la côte bien au delà du Fleuve Meschasipi. On auroit même encore continué à la suivre, si l'on ne se fût apperçu par le retour, qu'elle fait au Sud, & par la hauteur du Pole, que l'on étoit à plus de quarante ou cinquante lieües de l'embouchure de ce Fleuve.

On





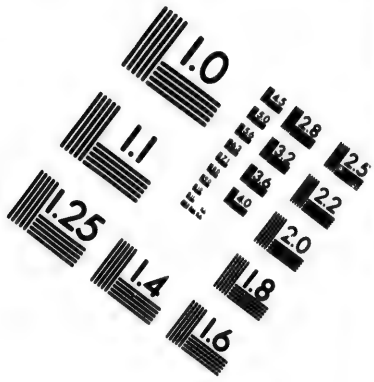
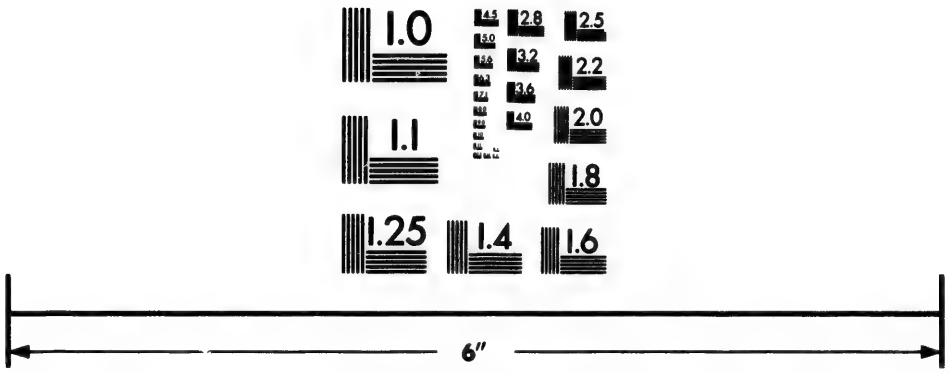


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



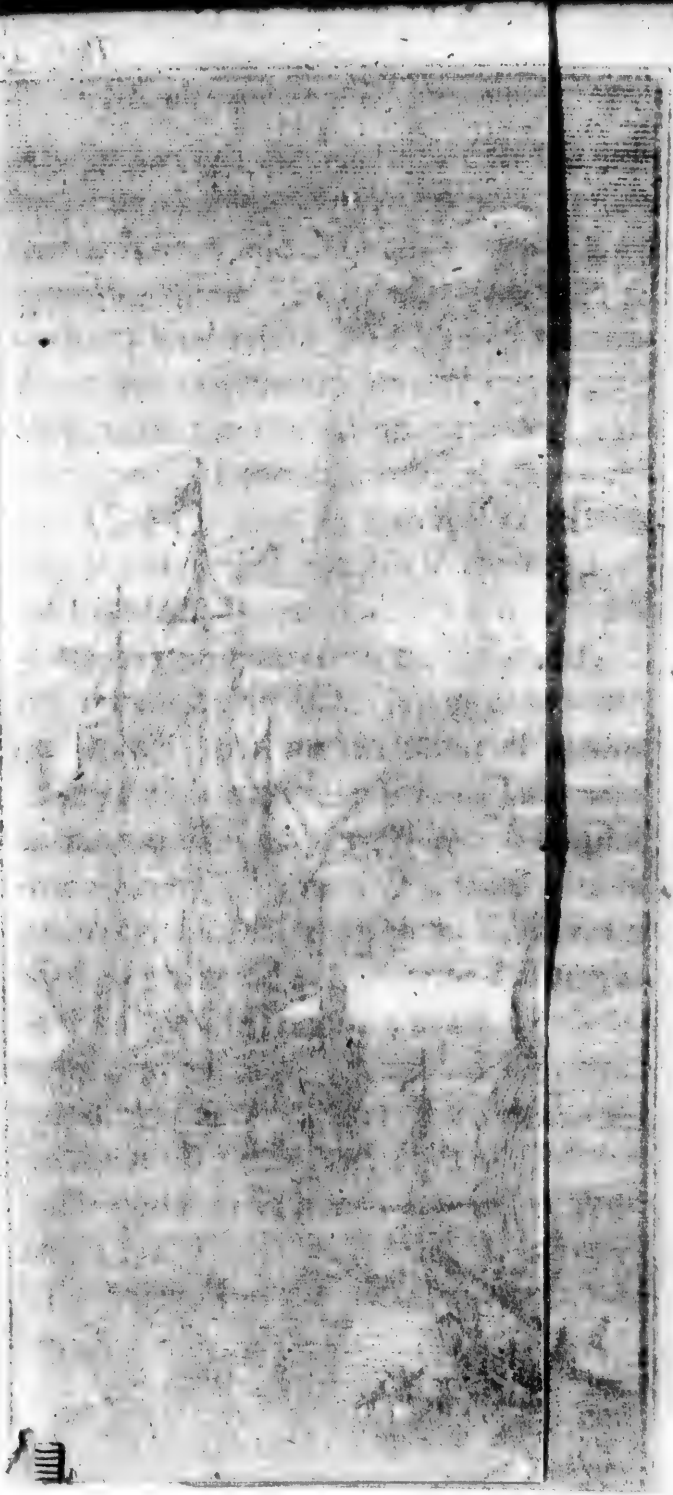
Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

On fût même confirmé dans cette penſée, par ce qu'avant que le Meſchaſipi ſe décharge dans le Golphe, il cotoïe la Mer du Golphe à l'Oüeſt, deſorte que ne pouvant pas bien prendre la longitude, par ce qu'elle eſt inconnue aux Navigateurs, on trouva pourtant, qu'on avoit paſſé de beaucoup la ligne paralolle de ce Fleuve.

Les trois Vaiſſeaux ſe joignirent enfin à la my Fevrier dans la Baye du St. Eſprit, où l'on trouvoit une rade preſque continuelle. On prit donc la reſolution de retourner au lieu, d'où on venoit. On avança dix ou douze lieües, juſques à une Baye, qu'on nomma de Saint Loüis. Comme les vivres commençoient à manquer, les ſoldats avoient déja mis à terre. Le Sieur de la Salle ſonda la Baye, qui eſt d'une lieüe de large, & reconnut, qu'elle avoit un bon fond. Il crut, que ce pourroit bien être le bras droit du Meſchaſipi, comme il y avoit beaucoup d'apparence. Il y fit donc entrer la Frégate fort heureuſement le 18. Fevrier. Le

Canal



Canal en eſt profond, juſques là même, que ſur la bature de ſable, qui en barre l'entrée en quelque ſorte, il y a pourtant douze ou quinze pieds d'eau en baſſe Marée.

CHAPITRE II.

Avantures mal-heureuſes, qui arrivent au Sieur de la Salle.

LE Sieur de la Salle avoit ordonné au Capitaine de la Flute de ne point entrer dans le Canal de la Baye appellée de St. Loüis ſans prendre avec lui le Pilote de la Fregate, en qui l'on avoit beaucoup de confiance. De plus il lui avoit commandé de décharger ſon Canon, & ſon eau dans les Chaloupes afin de diminuer ſa charge. Sur tout il lui avoit enjoint fort expreſſément de ſuivre exactement le chemin, qu'on avoit balizé. Il ne fit rien de tout cela, & ce perfide malgré l'avis d'un Matelot,

lot, qui étoit sur la Hune, & qui lui disoit de tenir le vent, conduisit le Vaisseau dans un endroit, où il toucha, & où il s'ensabla si bien, qu'il ne fut point possible de l'en retirer.

Le Sieur de la Salle étoit sur le bord de la Mer, quand il vit faire cette malheureuse manœuvre, & il s'embarquoit pour y remedier, quand il vit venir cent ou six vint Sauvages. Il fallut donc penser à mettre son monde sous les armes. Le bruit du Tambour fit prendre la fuite à ces Barbares. On les suivit, & aprés leur avoir presenté le Calumet, qui est le Symbole de la paix parmi ces Nations, on les conduisit au Camp, où on les regala, & on leur fit quelques presens. On sçeût même si bien les engager, qu'on fit alliance avec eux, & ils apporterent des viandes au Camp dans les jours suivans. On traita de quelques unes de leurs Pyrogues, ou Canots de bois, & l'on avoit sujet d'attendre tout d'une alliance si necessaire.

Le malheur voulut, qu'un ballot de cou-

couvertures fut jetté du Vaisseau échoüé sur la Côte. Il arriva quelques jours aprés, qu'une troupe de Sauvages s'en saisit. Le Sieur de la Salle envoia du monde pour retirer ce ballot à l'amiable. Mais on en usa tout au contraire. Le Commandant leur presenta le bout du fusil, comme pour les coucher en joüe. Cela les effaroucha de telle maniere, qu'ils ne les regardérent plus que comme des ennemis. Etant donc indignez jusques à la fureur ils s'attrouperent la nuit du 6. au 7. de Mars, & étant venus au Camp ils trouverent la sentinelle endormie. Ils firent donc une horrible décharge de leurs fléches. On courut aux Armes, & le bruit des coups de fusils leur fit prendre la fuite. Cependant ils tuerent sur la place les Sieurs Oris, & Desloges, & deux Cadets volontaires. Ils blesserent dangereusement le Sieur de Moranger Lieutenant & Neveu du Sieur de la Salle, de même que le Sieur Gayen volontaire. Le lendemain ils tuérent encore deux des gens du Sieur de la Salle, qu'ils trou-

trouverent endormis le long de la Côte.

Cependant la Flute demeura bien trois semaines au lieu, où elle avoit échoüé, sans se demembrer. Mais elle s'empliſſoit de toutes parts. On en sauva donc tout ce qu'on pût avec des Chaloupes, & avec des Pyrogues, lors que le Calme permit d'y aborder.

Le Pere Zenobe y étant un jour allé elle se brisa par un grand coup de vent contre le Vaisseau. Tout le monde monta promptement sur le bord, & ce bon Religieux, qui étoit resté le dernier pour faire sauver les autres, eût été submergé, si un Matelot ne lui eust jetté un cordage. Mais on le tira à bord par ce moien dans le temps, qu'il commençoit déja à s'enfonçer dans la Mer.

Enfin Monsieur de Beaujeu mit à la voile dans le Joli avec tout son monde le 12. Mars pour s'en retourner en France, & le Sieur de la Salle aiant fait faire un grand reduit ou Hangar avec des planches, & des pieces de bois équarrées il y fit mettre son monde & ses

effets

effets en seureté, & y laissa trente hommes sous le commandement de Monsieur de Moranger, & partit avec les cinquante autres. Il emmena avec lui le Sieur Gavelier Prestre, qui avoit demeuré quelque temps avec nous pendant que j'étois en Mission au Fort de Frontenac. Les Peres Zenobe & Maxime Recollects furent de la compagnie, & ils allérent chercher ensemble dans le fond de la Baye l'embouchure du Fleuve Meschasipi, & un endroit propre à y faire un établissement.

Le Capitaine de la Fregate eut ordre de sonder cette Baye en Chalope, & d'y conduire son Vaisseau le plus avant, qu'il pourroit. Il suivit pendant douze lieües le long de la Côte, qui est du Sud-Est au Nord-Oüest, & mouilla vis à vis d'une pointe, à laquelle le Sieur Hurier donna son nom, par ce qu'il y fût ordonné Commandant. Ce poste servit d'entrepôt du Camp de la Mer à celui, que le Sieur de la Salle alla faire au fond de la Baye le deuxiéme d'Avril. Il étoit avancé de deux lieües

dans

dans une belle Riviere, qu'on nomma la Riviere aux Vaches, par ce qu'on y trouva une fort grande quantité de ces bêtes Sauvages. Une troupe de Barbares y vint aussi; mais on les repoussa sans perte.

Le 2. Veille de Pâques le Sieur de la Salle s'étant rendu au Camp de la Mer, on y celebra le lendemain & les trois jours suivans cette grande fête avec toutes les solemnitez possibles. Chacun y communia. Les jours suivans on transporta des deux Camps, où commandoient les Sieurs de Moranger, & Hurier, tous les effets, & generalement tout ce qui pouvoit être utile au Camp du Sieur de la Salle, après quoi on détruisit ces deux Forts. Le Sieur de la Salle fit travailler pendant un mois à la culture de la terre. Mais le blé ni les legumes, que l'on y sema, ne leverent point, soit qu'ils eussent été alterez par l'eau de la Mer, soit que la saison ne fût pas favorable. Le Sieur de la Salle ne se satisfit plus alors, de ce qu'il lui avoit dit auparavant en allant

aux

aux Illinois, qu'il faut que le blé, & toutes les autres semences, qu'on porte de l'Europe dans l'Amerique, soient ou dans les épics, ou dans leurs gousses. Autrement tout cela perd sa séve en Mer, & ne peut pas germer dans des terres Vierges, qui n'ont pas encore été cultivées.

L'on bâtit un Fort dans un poste extremement avantageux, & il fut bientôt en état de défense. On le munit de douze pieces de Canon, & on y fit un grand Magazin sous terre, pour y serrer toutes les marchandises & toutes les provisions, les mettant à couvert du feu.

Il faut remarquer, que ce n'est pas une grande affaire de construire un Fort contre les fléches des Sauvages. Il n'y a aucune de ces Nations de l'Amerique, qui ait la hardiesse d'attaquer les Européens à cause de leurs armes à feu. Il n'y a jamais eu que les Iroquois, qui aient osé attaquer les François dans l'Isle d'Orleans, qu'on a depuis appellée St. Laurent lez Quebec. Ils étoient

retranchez, & couverts de grands pieus. Mais ces peuples Barbares, qui sont les plus cruels, & les plus Vaillans de toute l'Amerique, y mirent le feu, & afin de se garantir des coups de fusils, chacun porta devant soi, non une rondache de fer à l'épreuve du Mousquet, mais de doubles Madriers ou planches, dont ils se couvroient contre les balles.

Pour ce qui est de ce Magazin Souterrain, dont je viens de parler, le Sieur de la Salle prit toutes les mesures necessaires pour le mettre à couvert de l'invasion des Sauvages. Rien n'est à l'épreuve du feu volant. Ils attachent du Tondre ou de la meche allumée au bout de leurs fleches, qu'ils décochent avec beaucoup de roideur. Ils percent en partie les planches, qui sont au sommet des maisons, & des Forts, & des qu'ils ont fait leur coup, ils se sauvent avec tant de viteſſe, qu'il n'y a point d'Européen, qui les puiſſe attraper dans les bois, où ils ont accoutumé de se sauver. Au reſte les maladies, que les soldats

dats avoient contractées dans l'Isle de Saint Domingue, les minoient à vûe d'œil. Il en mourut une centaine dans peu de jours, quelque soin, que l'on se donnât pour les secourir avec des bouillons, de la Confection d'Hyacinthe, de Theriaque, & de vin.

Le 9. d'Août il tua trois des hommes du Sieur de la Salle étant à la Chasse, qui est abondante dans ces Contrées là, où on trouve en effet toutes sortes de Gibier, & de bêtes fauves, ils se virent environnez tout d'un coup de plusieurs bandes de Sauvages armez d'arcs, & de fléches. Mais ces hommes se mirent en défense, & tuérent d'abord le Chef de ces Barbares, à qui même ils enlevérent la chevelure. Ce coup effraia les ennemis & les dissipa. Ils ne laissérent pourtant pas quelque temps aprés de tuer un Européen, qu'ils trouvérent à l'écart.

Le 13. d'Octobre le Sieur de la Salle se voiant continuellement insulté par les Sauvages, & voulant d'ailleurs avoir de gré ou de force quelques unes de leurs

Pyrogues ou Canots de bois, par ce qu'on ne pouvoit s'en paſſer, prit la reſolution de leur faire la guerre, afin d'en venir à une paix avantageuſe, s'il étoit poſſible.

Il partit donc avec ſoixante hommes armez de Corſelets de bois contre les fléches des Barbares. Il arriva enfin au lieu, où ils étoient attroupez, & aprés diverſes rencontres, qu'il eut avec eux de jour & de nuit, il en mit une partie en fuite, en bleſſa pluſieurs, en tua un aſſez grand nombre, & fît pluſieurs priſonniers ſur eux, entr'autres pluſieurs enfans, dont une fille âgée de trois ou quatre ans fût baptiſée, & mourut quelque jours aprés. Elle fût comme les premices de cette Miſſion.

Cependant ceux, qui étoient venus pour commencer la Colonie, ſe bâtiſſoient des maiſons, & défrichoient les terres de ce Déſert. L'on y ſema des grains, qu'on avoit conſervez dans des épics. Ils reüſſirent mieux, que les premiers. L'on paſſa en Canots de bois à l'autre côté de la Baye, & on y mou-

va

va prés d'une grande Riviere grande quantité de Chasse, sur tout des Taureaux, & des Vâches Sauvages avec des Cocs d'Inde. Par dessus tout cela on élevoit toutes sortes de bestiaux domestiques dans les habitations, comme des vâches, des Cochons, & des volailles, qui multiplioient beaucoup. La guerre, que l'on avoit faite aux Sauvages, avoit mis la petite Colonie un peu plus en seureté, qu'elle n'étoit d'abord. Mais un nouveau malheur succeda à tous les precedens.

Le Sieur de la Salle m'avoit parlé autrefois dans nos Voiages des cruautez inoüies, que les Espagnols avoient exercées dans le Perou, & dans le nouveau Mexique contre les peuples de ces grands Empires, où ils avoient exterminé, autant qu'ils avoient pu, les hommes & les femmes, & n'avoient conservé que les enfans, comme pour en faire un nouveau peuple. Il desapprouvoit extremement cette conduite des Espagnols, & la blâmoit comme indigne de gens, qui portoient le nom de Chrétiens.

Je disois tout ce que je pouvois pour les excuser, & je lui faisois connoitre, que s'ils n'eussent exterminé un grand nombre de Mexiquains, ils n'eussent pas manqué eux memes de perir dans leur entreprise, & que souvent des Armées entieres étoient venües les surprendre dans le Nouveau Mexique pour les tailler en pieces; que la Politique les avoit obligez de faire perir ce grand nombre d'hommes pour asseurer leurs Conquêtes.

Il me semble, que le Sieur de la Salle avoit oublié tout ce qu'il blâmoit dans la conduite des Espagnols à l'égard de leurs nouvelles Découvertes, il pouvoit bien s'imaginer, que les Sauvages, qui n'en reviennent jamais, quand on les a une fois irritez, comme l'experience le fait voir des Iroquois à l'égard des Canadiens, dont ils se sont vangez tôt ou tard, quelque accommodement que les Canadiens eussent fait avec eux, ne manqueroient pas non plus de tirer raison de la guerre, qu'il leur avoit faite. On voit en effet, que

les

les habitans du Canada ſont encore actuellement en guerre avec les Iroquois, leſquels cependant n'ont jamais fait la guerre aux Hollandois, qui ſont à la nouvelle Jork. La raiſon en eſt, qu'ils ont toujours bien menagé les Iroquois, quelque inſulte particuliere qu'ils aient pu leur faire.

Le Sieur de la Salle, qui avoit beaucoup de pénétration, & même le talent de gaigner les Sauvages, devoit être aſſuré, que tôt ou tard, lui ou les ſiens ſouffriroient dans l'établiſſement de leur Colonie, puis qu'il faiſoit une guerre ouverte à ces peuples. D'ailleurs il mettoit en cela un grand obſtacle à la converſion de ces Barbares, & ruïnoit d'avance tout le travail des Miſſionaires, qu'il avoit avec lui. Et en effet tout Chrétien, qui veut convertir des Ames à Dieu, doit s'y prendre par des voies de douceur. C'eſt auſſi la leçon, que nous donne le Sauveur lui-même. *Apprenez de moi, dit il, que je ſuis debonnaire & humble de cœur,*

Le Sieur de la Salle avoit ordonné au Capitaine de la Fregate, qui luy resteroit de sonder exactement la Baye, où il vouloit s'établir, & de reconnoître le terrain, à mesure qu'il avanceroit. Il lui avoit recommandé sur tout de faire retirer son monde à bord de la Fregate tous les soirs. Mais ce Capitaine & six de ses hommes les plus adroits, & les plus robustes, charmez de la douceur de la saison, & de la beauté du Païs, aiant laissé leur Canot, & leurs armes sur les vases à marée basse, s'avancerent à une portée de fusil sur le pré pour y être à sec. Ils s'y endormirent profondément. Mais une troupe de Sauvages s'en étant apperçeüe, les surprit à la faveur du sommeil, & de la nuit. Ils les massacrerent donc cruellement, & briserent leurs armes avec leur Canot de bois ou Pyrogue. Avanture tragique, qui jetta le Camp dans la derniere consternation.

Aprés avoir rendu les derniers devoirs à ces malheureux, le Sieur de la Salle laissant des vivres pour six mois à ceux,

qui

qui demeuroient dans ce Camp, partit avec vingt hommes & le Sieur Cavelier Prêtre son frere pour aller chercher par terre l'embouchure du Fleuve Meschasipi. Cette Baye, qu'il reconnut être à 27. degrez 45. minutes de latitude, est la décharge d'un grand nombre de Rivieres, dont pas une ne paroissoit assez large ni assez profonde pour être un des bras de ce Fleuve. Le Sieur de la Salle les parcourut dans la pensée, que ces Rivieres étoient peut être formées plus haut par un des bras du Meschasipi, ou qu'au moins en traversant les terres bien avant il reconnoitroit le cours de ce Fleuve. Il fut bien plus longtemps, qu'il n'avoit cru a faire cette Découverte. Il étoit obligé de faire des Cajeux pour passer toutes les Rivieres, qu'il trouvoit en son chemin, & par dessus tout cela il falloit, qu'il se retranchât tous les soirs pour se garentir des insultes des Barbares.

Les pluies continuelles rendoient les chemins fort difficiles, & causoient des torrens par tout. Enfin pourtant il

crut avoir trouvé le Fleuve le 13. de Février 1686. Dès s'y fortifia, & le Sieur de la Salle y laissa une partie de ses gens. Il prit neuf hommes avec lui, & continüa sa Découverte dans les plus beaux païs du monde, traversant quantité de Villages, & des Nations nombreuses, qui les traiterent fort humainement. Enfin revenant à ses gens il arriva au Camp general le 7. de Mars charmé de la beauté, & de la fertilité des Campagnes, de la quantité incroiable de toutes sortes de Chasses, & des peuples nombreux, qu'il avoit trouvez dans sa route.

Mais Dieu lui preparoit une épreuve bien plus sensible que toutes les precedentes par la perte de sa Fregate. Ce seul Vaisseau, qui lui restoit, & avec lequel il esperoit de costoyer la Mer, & passer en fuite à S. Domingue pour obtenir de nouveaux secours, ce Vaisseau, dis-je, échoüa malheureusement par la fuite de ceux, qui le conduisoient. Ce funeste accident arriva par le peu de precaution du Pilote, qui ne prit pas

garde à lui. Toutes les marchandises, qui étoient dessus, périrent sans ressource. Le Navire se brisa à la Côte. Les Matelots furent noiez, & à peine le Sieur Chefdeville Prêtre, le Capitaine, & quatre personnes se sauvérent dans un Canot, qu'ils trouvérent à la Côte par une espece de miracle. On y perdit trente six barils de farine, beaucoup de vin, les coffres, les habits, le linge les équipages, & la plus grande partie des Outils. On peut s'imaginer, quel fût le chagrin mortel, qu'en eût le Sieur de la Salle. Son grand courage n'auroit point été capable de le soutenir, si Dieu ne l'eût aidé par un secours particulier de sa grace.

CHAPITRE III.

Avantures malheureuſes de deux Voiages, que le Sieur de la Salle entreprend pour ſe rendre chez les Illinois.

CEux, qui ſont un peu verſez dans l'hiſtoire des Découvertes, ſçavent, que ceux, qui les entreprennent, ſont obligez de faire pluſieurs tentatives ſouvent inutiles avant que de reüſſir, & qu'il leur arrive mille avantures tragiques tout à fait ſurprenantes. Ils ne ſeront donc point ſurpris de voir ici les contretemps, & les funeſtes accidens, dont Dieu a trouvé bon de traverſer la grande Découverte, dont nous parlons ici, & l'établiſſement d'une Colonie dans les vaſtes Contrées de la Louïſiane. Pluſieurs Hiſtoriens ont voulu ſonder les raiſons de la conduite de Dieu à l'égard de ces ſortes d'entrepriſes, dans leſquelles ſa gloire ſembloit être intereſſée, par ce qu'il s'agiſſoit de la

la couverſion des peuples Barbares à la foi de l'Evangile. Mais il ne nous appartient pas d'entrer dans ces ſecrets. Ce ſont des abîmes pour nous. Il nous doit donc ſuffire d'adorer les merveilles de la Providence & d'admirer les prodiges de cette Découverte, & la force & le courage dont Dieu à animé ceux, qui l'ont faite ſous ſa conduite. Mais il eſt vrai, qu'on doit ici reconnoitre ſur tout le cœur magnanime du Sieur de la Salle, qui ne s'eſt point rebuté de toutes les traverſes, qui lui ſont arrivées, & qui n'a pas laiſſé parmi tout cela de continuer ſes travaux juſques à la fin.

Comme j'ai plus d'intereſt que perſonne de ſçavoir ce qui s'eſt paſſé ſur le grand Fleuve Meſchaſipi, ſur lequel j'ai navigé le premier de tous les Européens, je ſuivrai, ce que le Pere Anaſtaſe Vicaire Actuel de nos Recollects de Cambrai a écrit du Voiage du Sieur de la Salle, & cela me fournira le moien d'examiner, ſi en effet ledit Sieur de la Salle étoit à l'embouchure de ce Fleuve, lors qu'il s'en retourna en Canada

par les terres de l'Amerique. Voici ce que que j'en ai apris par l'histoire du dit Pere Anastase.

Lors que le Sieur de la Salle vit ses affaires ruinées sans ressource par la perte de ses deux Vaisseaux, qui avoient malheureusement échoüez & qui s'étoient brisez à la Côte du Nord du Golphe de Mexique, il fut absolument mis hors d'état de retourner par Mer en Europe. Toutes ses mesures furent rompues, & ses affaires reduites à la derniere extremité. Il se vit donc forcé de se rendre par les terres aux Illinois, afin de se rendre en suite en Canada pour donner avis en France de ses malheurs.

Le Sieur de la Salle voulant effectuer cette resolution choisit vingt de ses meilleurs hommes, y compris un Sauvage Chaoüenon de Nation nommé *Nika*, qui signifie Camarade dans la langue des Illinois. Cet homme l'avoit toujours accompagné depuis le Canada jusqu'en France, & depuis la France jusques au Golphe de Mexique. Les Sieurs Cavelier Prêtre Frere dudit Sieur de la

Salle,

Salle, de Moranger son Neveu, & du Pere Anastase de Dolai Recollect se joignirent à lui pour ce grand Voiage. Et on ne fit autre provision pour cela que de quatre livres de poudre, six livres de plomb, deux haches, deux douzaines de Couteaux, de la rassade, c'est à dire de petits grains de jayet & de plusieurs couleurs, & deux chaudieres.

Le Sieur de la Salle n'auroit pas manqué de prendre de plus grandes provisions avec lui. Mais il esperoit de retourner dans peu de temps au Fort, qu'il quittoit, & cela dés qu'il seroit arrivé aux Illinois. Apres donc qu'on eust fait le service divin dans la Chapelle du Fort, & qu'on eust imploré en commun le secours du Ciel, il partit avec sa Compagnie le 22. Avril 1684. faisant route au Nord-Est.

Il faut remarquer, que le Fleuve Meschasipi descend du Nord au Sud pour se décharger dans le sein de Mexique. Ainsi les Illinois, chez qui le Sieur de la Salle vouloit rendre, sont au Nord-Est de la route, qu'il faisoit. Au reste il y a beau-

beaucoup d'apparence, que les Pyrogues ou Canots de bois manquoient audit Sieur de la Salle. On ne trouve point de Canots d'écorce tels, que je les ay décrits dans le Volume precedent, dans les lieux, où étoit alors le Sieur de la Salle. On n'en voit que parmi les Nations du Nord. Ainsi le Pere Anastase ne parlant d'aucun Vaisseau dans son histoire il y a lieu de croire, que ce Voiage se fit par terre faute de Canots, ou que le Sieur de la Salle n'étoit pas assuré d'avoir trouvé l'embouchure du Fleuve Meschasipi, par ce qu'en ce cas-là il eust été facile de se rendre par eau jusques chez les Illinois.

Après trois jours de marche le Pere Anastase dit, qu'ils trouvérent les plus belles campagnes du monde, & qu'ils virent quantité de gens les uns à pied, & les autres à cheval, qui venoient à eux au galop, battez, éperonnez, & aiant des selles. Ces gens les invitérent d'aller avec eux dans leurs habitations. Mais par ce qu'ils étoient hors

de

de leur route, ils les remercierent, aprés qu'ils se furent informez du chemin qu'ils devoient observer, ce qui se fit apparemment par signes, car personne des gens du Sieur de la Salle n'entendoit la langue de ces peuples, qui avoient des habitudes avec les Espagnols, ils continuérent leur chemin le reste du jour, & cabannérent le soir dans un petit Fort retranché de pieus afin de se garantir de toute insulte, ce qu'ils continuérent depuis fort heureusement.

Etant partis le lendemain ils marcherent deux jours par des prairies continuelles jusques à la Riviere, qu'ils appellérent Robeck. Ils trouvérent là une si grande quantité de Taureaux Sauvages, qui sont appellez par les Espagnols *Cibolo*, que les moindres troupes paroissoient être de deux ou trois cens bêtes. Le Sieur de la Salle & ses gens en tuerent huit ou dix en un moment, dont ils firent boucanner une partie, afin de ne pas rester plus de cinq ou six jours dans ce lieu-là.

A une lieu & demie plus avant ils trou-

trouverent une belle Riviére plus grande & plus profonde que la Seine, qui passe à Paris. Elle étoit bordée des plus beaux arbres du monde, comme si on les y avoit plantez exprés, & on y voioit des prairies d'un côté & des bois de l'autre. On la passa avec des Gajeux, & on l'appella la Maligne. En passant ainsi au travers de ces beaux pays, de ces campagnes & de ces prairies charmantes, bordées de Vignes, de vergers, d'arbres fruitiers, & entr'autres de Meuriers, on arriva peu de jours aprés à la Riviere, qui fût nommée Huëns, du nom d'un Allemand, du païs de Wirtemberg qui s'y embourba de telle maniere, qu'on eut bien de la peine à l'en retirer. Je crois que le Pere Anastase se trompe, sur le nom de *Huëns*, & qu'il faut mettre *Hans*, qui signifie Jean.

Un des hommes de ce Voiage traversa cette Riviére à nage, ayant la hache sur le dos. Un second le suivit en même temps, & étant tous deux à l'autre bord ils coupérent de grands arbres, pen-

pendant que d'autres en faisoient de même du côté où ils étoient demeurez. On laissa donc tomber ces arbres de part & d'autre au travers de la Riviere, lesquels se rencontrant de cette maniere formoient une espece de pont pour passer facilement d'un côté à l'autre. C'est une invention, de laquelle ils se sont servis plus de trente fois dans leur Voyage, pour passer les Rivieres qu'ils rencontroient. Elle paroissoit plus seure que celle des Caieux, qui sont une espece de Radeau formé de plusieurs branches d'arbres liées ensemble, que l'on conduit en perchant pour passer les Rivieres.

Ce fût en cet endroit que le Sieur de la Salle changea sa route du Nord-Est, à l'Est pour des raisons, qu'il n'explique point, & que ceux, qui l'accompagnoient, ne purent penetrer. Un peu plus de communication de sa part avec ceux, qui faisoient le Voiage avec lui, auroit accommodé les affaires, & prevenu les malheurs sur tout, en un païs où il n'y avoit point de ressource pour les Européens. Aprés

Aprés quelques jours de marche dans un païs assez beau, dans lequel pourtant il falloit passer des ravines en Cajeux, ils entrerent dans des Contrées beaucoup plus agreables, & tout à fait delicieuses, où ils trouverent une Nation nombreuse, qui les reçut avec toutes sortes de témognages d'amitié. Les femmes même alloient embrasser les hommes, qui étoient à la suite du Sieur de la Salle. Elles les firent asseoir sur des nattes tres-bien travaillées, & les placerent au haut bout prés des Capitaines, lesquels leur presenterent le Calumet de paix orné de plûmes de toutes couleurs, & les y firent fumer à leur tour. Ils leur servirent entr'autre regal d'une sagamité ou boüillie faite d'une certaine racine, qu'ils appellent *Tiqué*, ou *Toque*. C'est un arbuste fait comme une espece de ronces sans épines. La racine en est fort grosse. Aprés que ces peuples l'ont bien lavée ils la font secher, aprés quoi ils la pilent, & la réduisent en poudre dans un mortier. La boüillie, qu'ils en font, est

est de bon Gouſt, mais un peu aſtringente.

Ces Sauvages leur firent des preſens de peaux de Taureaux Sauvages paſſées proprement, qui étoient fort ſouples, & bonnes à faire des ſouliers, dont on a beſoin en ces quartiers là pour ſe garentir les pieds de quelques herbes tranchantes, qui s'y trouvent. On leur donna en échange de la raſſade noire, dont ils font grand cas. Ils firent quelque ſéjour parmi cette Nation, pendant lequel le Sieur de la Salle avec ſes manieres inſinuantes, leur donnoit de grandes idées de la grandeur & de la gloire du Roi ſon Maitre. Il leur faiſoit connoitre, qu'il étoit plus grand & plus élevé que le Soleil. Ces peuples en étoient dans l'admiration.

Le Sieur Cavelier Prêtre, & le Pere Anaſtaſe faiſoient tout ce qu'ils pouvoient pour leur donner les premiers élemens de la connoiſſance du vrai Dieu. On appellé cette Nation *Kakarenge*. Mais les Europeens les appellent la Nation des pleureurs, & dou-

ne-

rerent le même nom à la Riviere, qui eſt fort belle. La raiſon en eſt, que leur arrivée ces gens ſe mirent tous à pleurer amerement pendant un bon quart d'heure. C'eſt leur coutume, lorſqu'ils voient arriver parmi eux des gens, qui viennent de loin, par ce que cela les fait ſouvenir de leurs parens morts, leſquels ils croient être dans un grand Voiage, & dont ils attendent le retour.

Enfin ces bonnes gens donnerent des guides au Sieur de la Salle, accommoderent ſon monde de tout ce qui leur étoit neceſſaire, & leur firent même paſſer la Riviere dans leurs Pyrogues, ou Canots de bois.

Ils en traverſerent trois ou quatre autres les jours ſuivans, & il ne leur arriva rien de conſiderable, ſi non que leur Sauvage Chaboüillon aiant tiré ſur un Chevreüil allez près d'un grand village le bruit du coup y jetta la frayeur de telle ſorte, que ceux, qui y habitoient, prirent la fuite. Le Sieur de la Salle fit mettre ſon monde ſous les

Ar-

Armes pour entrer dans ce Village, qui étoit composé de plus de trois cens Cabannes. Ils se rendirent dans la plus apparente, qui étoit celle du Chef, où sa femme se trouva encore, par ce qu'elle n'avoit pu se sauver à cause de sa grande vieillesse. Le Sieur de la Salle lui fit entendre, qu'il venoit chez eux avec ses gens comme amis. Trois de ses fils braves guerriers observoient de loin ce qui se passoit. Aiant donc reconnu, que tout se faisoit à l'amiable, & qu'on n'exerçoit aucun acte d'hostilité, ils rappellerent tout leur monde, & traiterent de paix: Après quoi ils danserent le Calumet jusqu'au soir.

Le Sieur de la Salle ne se fiant pas trop à toutes ces belles apparences alla se camper au delà des Cannes, qui se trouvoient dans cet endroit, afin que si ces Barbares approchoient pendant la nuit pour l'insulter, le bruit des Cannes l'empêchât d'être surpris par les Sauvages. On reconnut en cela, que ledit Sieur de la Salle en avoit vû avec beaucoup de sagesse, & de prudence. Une

trou-

troupe de guerriers armée de fleches s'approcha pendant la nuit. Mais le Sieur de la Salle sans sortir de son retranchement les menaça de faire une décharge sur eux, & leur parla d'un air de fierté, qui les obligea de se retirer. La nuit acheva de se passer fort tranquillement depuis la retraite des Sauvages, & le lendemain apres bien des amitiez réciproques, du moins en apparence du côté des Sauvages ils continuerent leur route à cinq ou six lieües au delà.

Ils furent agreablement surpris de trouver une troupe de Sauvages, qui vinrent au devant d'eux d'un air civil & honête aiant des épics de blé d'Inde à la main. Ils embrasserent le Sieur de la Salle & ses gens à leur mode, & les inviterent fort instamment de les visiter dans leurs Villages. Le Sieur de la Salle voiant leur franchise y consentit, & s'en alla avec eux. Ces Sauvages lui firent connoitre, qu'il y avoit des hommes du côté de l'Oüest, qui étoient cruels & mechans, & qui de peuploient les pais, qui les environnoient. Le

Pere

Pere Athanase conjecture, qu'ils vouloient parler des Espagnols du Nouveau Mexique, par ce que sans doute que le Sieur de la Salle le lui a dit. Ces Barbares leur firent donc concevoir, qu'ils étoient en guerre avec ces Gens là.

Le bruit s'étant répandu par tout le Village, que ledit Sieur de la Salle étoit arrivé avec son monde, chacun leur fit des caresses à l'envie. Il les pressa de demeurer avec eux pour faire la guerre à ces prétendus Espagnols du Mexique. Le Sieur de la Salle les amusa de paroles, & de l'esperance de faire une Alliance étroite avec ces peuples, qu'on appelle les *Kirononas*. Il leur promit de revenir bien-tôt chez eux avec des troupes plus nombreuses, & aprés tous les régales, & les presens, qu'on se fit de part & d'autre les Sauvages les aiderent à passer la Riviere dans leur Pyrogues.

Pendant que le Sieur de la Salle poursuivoit toujours sa route à l'Est par de fort belles prairies, il lui arriva un contretemps au bout de trois jours de che-

min. Son Sauvage Chasseur nommé *Nika* s'écria tout d'un coup de toute sa force, qu'il étoit mort. On y courut, & on apprit, qu'il avoit été cruellement mordu d'un Serpent sonnete. Cet accident arrêta toute la troupe pendant quelques jours. On lui fit prendre de l'Orvietan en poudre. On lui appliqua du sel de vipere sur sa plaie après l'avoir scarifiée pour en faire sortir le venin & le sang corrompu. On le tira d'affaire par le moien de ces remedes. Mais il fallut du temps pour le guerir.

CHAPITRE IV.

Suite des avantures malheureuses du Sieur de la Salle, qui cherchoit le Fleuve Meschasipi. On le reçoit agreablement parmi les Cénis, d'où il part pour continuer sa Découverte.

LE Sieur de la Salle & ses hommes furent bien surpris, lors qu'ils furent

rent arrivez à une Riviere large & rapide, qu'ils croioient aboutir à la Mer, & qu'ils nommerent la Riviere des malheurs. Ils firent un Cajeu pour la traverser. Les Sieurs de la Salle, & Cavelier Prêtre son frere se mirent dessus avec une partie de leurs hommes. Mais à peine furent ils arrivez au Fort du Courant, que la violence les emporta avec une rapidité surprenante, de sorte qu'ils disparurent en un moment. Le Pere Anastase Recollect étoit resté à terre avec une partie de leurs gens, & le Chasseur Nikanı étoit allé depuis quelques jours, & s'étoit égaré dans les bois. Ce fut une extrême desolation pour les uns & pour les autres, qui desesperoient de le revoir jamais. Le Pere Anastase encourageoit du mieux qu'il pouvoit, les hommes qui étoient avec lui, & tout le jour se passa en pleurs & en larmes. Mais à l'entrée de la nuit ils virent le Sieur de la Salle à l'autre côté de la Riviere, lequel leur apprit, que par une benediction particuliere de la Providence leur Cajeu avoit

été arrêté au milieu de la Riviére, ce qui leur avoit donné le moien de travailler à passer au delà du Courant, qui sans cela les emportoit à la Mer : qu'un de ses hommes s'étoit jetté à l'eau pour attraper une branche d'arbre, mais que ce pauvre garçon n'avoit pu rattraper le Cajeu. Il s'appelloit Rut Breton de Nation.

Peu de temps aprés ce jeune homme parut du côté où le Pere Anastase étoit resté. Il s'étoit sauvé à la nage. La nuit se passa en inquietude, & ce Religieux & les hommes, qui étoient restez avec lui, cherchoient le moien de se rendre auprés du Sieur de la Salle. Ils n'avoient point mangé pendant toute la journée. Mais la Providence y pourvût par le moien de deux Aiglons, qui tomberent d'un Cedre. Ils étoient dix hommes à ce repas.

Le lendemain il fût question de passer la Riviere. Le Sieur de la Salle leur conseilla de faire un Cajeu de Cannes. Le Pere Anastase, le Sieur de Morangez, & trois autres fraierent le chemin, & se

& se risquerent les premiers. Ils ne firent point ce trajet sans danger, car ils enfonçoient à tout moment, & ledit Pere fut obligé de mettre son Breviaire dans son Capuchon, par ce qu'il se mouilloit dans sa manche.

Le Sieur de la Salle leur envoia deux hommes à la nage, qui les aidérent à pousser leurs Cannes, & qui les firent enfin arriver heureusement. Ceux, qui étoient demeurez de l'autre côté, ne vouloient point se hazarder à passer. Mais enfin ils y furent obligez, par ce que les autres firent semblant de partir pour continuer leur route. Ils passerent donc à la fin, & firent ce trajet avec beaucoup moins de peine & de danger que les autres. Toute la troupe étant ainsi reünie à la reserve du Chasseur, on marcha deux jours parmi des Cannes fort épaisses. Le Sieur de la Salle lui même avec quelques autres frayoit le chemin en coupant & en brisant ses Cannes à coups de haches. Enfin au troisieme jour le Chasseur Nikana se retrou[illegible] chargé de trois Chevreüils.

boucannez, & d'un autre, qu'il venoit de tuer. Le Sieur de la Salle fit faire une decharge de quelques coups de fusils pour en temoigner sa joie.

Ils suivirent leur route à l'Est, entrérent dans des pais encore plus beaux, que ceux qu'ils avoient passez. Ils y trouverent des peuples, qui n'avoient rien de Barbare que le nom. Entr'autres ils rencontrérent un Sauvage fort honnête qui revenoit de la Chasse avec sa femme & sa famille. Il fit present au Sieur de la Salle d'un de ses Chevaux, & de quelque viande, le priant par signes d'aller chez lui avec tous ses gens, & pour les obliger d'y aller il leur laissa sa femme, sa famille, & sa chasse comme pour leur servir de gages, & cependant il se rendit au Village pour faire sçavoir leur arrivée.

Le Chasseur Nikana, & un Laquais du Sieur de la Salle l'accompagnérent, & au bout de deux jours ils revinrent avec deux Chevaux chargez de provisions, & plusieurs Chefs de ces Sauvages les accompagnoient.

Ils

Ils étoient suivis de guerriers habillez fort proprement de peaux passées & ornées de plûmes. Ils portoient tous le Calumet en ceremonie. Ils les rencontrerent à trois lieües du Village, qui alloient au devant d'eux. Le Sieur de la Salle y fût reçeu comme en triomphe, & logea chez le grand Capitaine. C'étoit un concours surprenant de peuples, dont la jeunesse paroissoit rangée sous les Armes se relevant jour & nuit, & les comblant de biens, & de toutes sortes de vivres. Cependant le Sieur de la Salle craignant qu'une partie de son monde ne se débauchât avec des femmes, les fit camper à trois lieües du village. Ils demeurérent là trois ou quatre jours, & traiterent avec ces peuples pour des Chevaux, & pour plusieurs autres choses, qu'ils leur étoient necessaires.

Ce village, qu'on appelle des *Cénis*, est un des plus considerables, qui se trouvent dans toute l'Amerique, & est extremement peuplé. Il a bien vingt lieües de long au moins. Ce n'est pas

qu'il soit contiguement habité. Il l'est seulement par hameaux de dix ou douze Cabannes, qui sont comme des Cantons, & qui ont chacun des noms differens. Leurs Cabannes sont belles, longues de 40. ou 50. pieds, dressées en maniere de ruches à miel. On y plante des arbres, qui se rejoignent en haut par les branches, que l'on covvre d'herbes. Les lits sont placez autour des Cabannes, élevez de terre d'environ trois ou quatre pieds. Le feu est au milieu, & chaque Cabanne sert de logement à deux familles.

Ils trouvérent chez les *Cénis* plusieurs choses, qui viennent indubitablement des Espagnols, comme des Piastres & d'autres monnoyes, des cueillers d'argent, de la dantelle de toutes sortes, des habits, des Chevaux. Ils y virent entr'autres une Bulle du Pape, qui exempte du jeune les Espagnols du Mexique pendant l'Eté. Les Chevaux y sont communs. On en donnoit un à nos gens pour une hache. Un Cénis voulut donner un Cheval pour le Ca-

puchon du Pere Anastase, dont il avoit envie.

Ils ont commerce avec les Espagnols par le moien des *Choüimans* Alliez des *Cénis*, qui sont toujours en guerre avec la nouvelle Espagne. Le Sieur de la Salle, qui a toujours pensé à faire quelque entreprise sur les Mines de Sainte Barbe du Nouveau Mexique, fit faire une Carte de leur païs, & de celui de leurs Voisins, & du Fleuve Meschasipi, dont il croioit, qu'ils avoient connoissance. Ils marquerent tout cela sur une écorce d'arbre. Ils dirent, qu'ils étoient à six journées des Espagnols, dont ils firent une description si naturelle, qu'il ne resta plus aucun doute au Sieur de la Salle, quoique les Espagnols n'eussent fait encore aucune entreprise sur ces peuples, ni sur leurs villages. Seulement leurs Guerriers se joignoient aux *Choüimans* pour aller à la guerre dans le nouveau Mexique.

Le Sieur de la Salle, qui savoit parfaitement bien l'Art de gagner les Sauvages de toutes les Nations, ravissoit

ces peuples à s'assembler, en leur faisant entendre, que celui, qui l'avoit envoié chez eux, étoit le plus grand Capitaine du monde, aussi beau que le Soleil, & autant élevé par dessus les Espagnols, que le Soleil l'est au dessus de la terre. Au récit des Victoires du grand Monarque, dont le dit Sieur de la Salle parloit, les Gens faisoient des exclamations, mettant la main sur la bouche pour marquer leur étonnement. Le Pere Anastase Recollect dit, qu'il trouva ces peuples fort dociles, & fort traitables. Il ajoute, qu'ils entendoient assez bien ce qu'on leur disoit de l'existence & de la vérité d'un Dieu Createur & Maître du Monde.

Il est certain, que le Sieur de la Salle avoit un talent particulier de gagner l'amitié des Sauvages. Cependant il n'avoit point alors de Truchement pour expliquer ses pensées aux Gens. Il ne pouvoit donc s'exprimer que par quelques signes. Ce qui fait voir que ces longs discours sont des choses engagées. Le dit Sieur de la Salle ayant reçu l'obli-

bligation de sa fortune à son Souverain avoit raison de l'élever bien haut; Cependant il ne devoit point le faire au préjudice de la Nation Espagnole, & sur tout du Roi d'Espagne, qui outre les grands & Vastes Païs, dont il est Souverain dans l'Europe, est encore Seigneur des Indes Orientales & Occidentales, ce qui a donné lieu à ce qu'on dit ordinairement, & que le Sieur de la Salle m'a repeté bien des fois dans nos conversations, que le Soleil ne se couche jamais sur les terres du Roi d'Espagne.

Il ne pouvoit donc pas ignorer, que les *Cénis* ne connoissoient point de Prince plus puissant dans toute l'Amerique que le Roi d'Espagne, puis qu'il est Souverain de plus de deux mille cinq cens lieües de païs dans ce grand Continent, qui fait la moitié du Globe de la Terre.

Il y avoit alors des Ambassadeurs des *Choüanons* chez les *Cénis*. Ils rendirent visite au Sieur de la Salle. Il fût fort surpris de leur voir faire le signe de

la Croix, & se mettre à genoux les mains jointes, qu'ils élevoient au Ciel de fois à autre. Ils baisoient l'habit du Pere Anastase, & lui faisoient connoître, que des gens vêtus comme lui instruisoient les peuples de leur voisinage, qui n'étoient qu'à deux journées des Espagnols. Et en effet nos Religieux ont de grandes Eglises dans ce païs là, dans lesquelles les habitans s'assemblent pour y faire leurs prieres. Ils exprimoient assez naturellement les Cérémonies de la Messe. L'un d'entr'eux fit le craïon d'un tableau, qu'il avoit veu d'une grande Femme, qui pleuroit, par ce que son Fils étoit sur une Croix.

Le Pere Anastase ajoute, que les Sauvages firent connoître au Sieur de la Salle, que les Espagnols faisoient une cruelle boucherie des Indiens, & que s'il vouloit aller avec eux, ou leur donner des fusils, il seroit facile de se rendre maître d'eux, par ce que ce sont des hommes lâches & sans cœur, qui font marcher des gens devant eux avec

des

des éventails pour les rafraichir dans les grandes chaleurs.

Le Sieur de la Salle s'entretenant autrefois avec moi au Fort de Frontenac touchant nos Découvertes me dit bien des fois, que les Jesuites du College de Goa, Capitale des Indes Orientales, qu'un Evêque de l'Ordre de St. François leur a donné, & dont les revenus montent presentement à des sommes immenses, vont en Mission en ces païs-là, & que plusieurs lui avoient dit souvent à Paris, qu'ils se faisoient porter dans des brancars avec deux hommes à leurs côtez, qui avoient des éventails pour les rafraichir pendant les grandes chaleurs. Mais par ce que le Sieur de la Salle avoit été de la même Societé, je rabattois souvent une partie de ce qu'il me disoit. Cependant je ne puis m'empêcher d'admirer ici l'addresse, qu'il avoit d'attribuer aux Espagnols du Nouveau Mexique, dans la description de son Voiage, ce qu'il m'avoit souvent dit de ces Reverends Peres.

Aprés que le Sieur de la Salle eût

demeuré quatre ou cinq jours parmi les *Cénis* pour délasser son monde, il poursuivit sa route par les *Nassonis*. Il passa une grande Riviére par le milieu du grand Village des *Cénis*. Ces deux Nations sont Alliées, & ont à peu prés le même genie & les mêmes coutûmes.

A cinq lieuës de là il eut le déplaisir de voir que quatre de ses hommes avoient déserté à la faveur de la nuit, & s'étoient retirez chez les *Nassonis*. Pour comble de malheur Iolliet Sieur de la Salle, & le Sieur de Montagnes son Neveu furent attaquez d'une fiévre violente, qui les reduisit à l'extrémité. Leur maladie fût longue, & obligea son monde de faire un fort grand séjour en cet endroit, parce qu'après que la fiévre les eût quittez, il fallut encore bien du temps pour les rétablir.

La longueur de cette maladie rompit toutes leurs mesures, & fût dans la suite l'occasion des derniers malheurs, qui leur arriverent. Elle leur fût pendant plus de deux mois de temps, pendant

dant lesquels il fallut vivre, comme on put. La poudre commençoit à leur manquer. Ils n'avoient avancé que de 150. lieües en droite ligne, & quelques uns de leurs gens avoient déserté. Dans une si fâcheuse conjoncture le Sieur de la Salle prit le parti de retourner sur ses pas au Fort Loüis. Chacun fût de son avis, & on reprit le Chemin en droiture. Il ne leur arriva rien de remarquable dans ce Voiage, si non qu'en repassant la Riviére maligne un de leurs hommes fût emporté avec son Canot par un Crocodile d'une longueur & d'une grosseur prodigieuse.

Après un mois de marche, dans laquelle les chevaux leur furent d'un grand secours, ils arrivérent au Camp le 31. d'Octobre de la même année 1686. Ils furent reçus avec toute la joie qu'on peut s'imaginer. Au reste ils étoient dans des pensées fort partagées de joie & de tristesse. Chacun racontoit à son Ami les avantures tragiques arrivées aux uns & aux autres depuis leur séparation.

CHA-

CHAPITRE V.

Courte Description du Fort Loüis: De la Situation avantageuse, & de la beauté des terres voisines.

ON trouve peu de gens dans les histoires des Voiageurs, dont le courage ait été plus intrepide, & plus invincible que celui du Sieur Robert Cavelier de la Salle. Il ne se laissoit jamais abbatre dans les evenemens contraires & il esperoit toujours avec le secours du Ciel de venir à bout de son entreprise malgré tous les obstacles, qui se presentoient continuellement.

Il demeura deux mois & demi à la Baie de Saint Loüis. Il visita avec le Pere Anastase, dont j'ai parlé, toutes les Rivieres, qui s'y déchargent. Ce Religieux dit, qu'ils en trouverent plus de cinquante toutes navigables, qui viennent de l'Ouest, & du Nord-Ouest. L'endroit, où est le Fort, est un peu sa-

sablonneux. On trouve par tout ailleurs un bon fond. De tous côtez on voit des prairies, où l'herbe est plus haute que nos froments, & cela dans toutes les saisons de l'Année. Il y a des Rivieres d'espace en espace à deux ou trois lieües l'une de l'autre. Elles sont bordées de Chênes, d'Epinettes, de Meuriers, & d'autres arbres. Cela continue à l'Oüest jusques à deux journées des Espagnols.

Le Fort est bâti sur une petite éminence Nord & Sud, aiant la Mer au Sud-Est, de vastes prairies à l'Oüest & au Sud-Oüest deux Etangs & des bois d'une lieüe de tour. Une Riviére bat au pied. Les Nations voisines sont les *Quoâquis*, qui ont des Chevaux à fort grand marché, les *Bahamos*, & les *Quinets*, Nations errantes, avec qui le Sieur de la Salle étoit en guerre. Il n'oublia rien durant tout ce temps là pour consoler sa petite Colonie naissante, dont les familles se peuploient d'enfans. Il fit beaucoup avancer les défrichemens & les habitations. Le Sieur Chef-

de

de ville Prêtre avec le Sieur Cavelier & trois Recollects travailloient de concert à leur edification, & à l'instruction de quelques familles Sauvages, qui se détachoient des Nations Voisines pour se joindre à eux. Pendant tout ce temps-là le Sieur de la Salle faisoit, tout ce qu'il pouvoit pour apprivoiser les Barbares connoissant bien, que la paix avec ces peuples étoit de la derniere importance pour l'établissement de la Colonie.

Enfin le Sieur de la Salle n'eut point d'autre ressource que de reprendre son Voiage des Illinois si necessaire pour son dessein. Il fit donc une harangue fort éloquente d'un air capable de toucher, ce qui lui étoit assez naturel. Il parla a la petite Colonie, qui étoit assemblée pour cela. Chacun en fût ému juiqu'a verser des larmes persuadé de la necessité de ce Voiage, & de la droiture de ses intentions. Il eût été à souhaiter, qu'ils eussent tous perseveré dans les mêmes sentimens. Il fit donc achever de fortifier un grand en-

enclos, où étoient enfermées toutes les habitations avec le Fort. Après cela il choisit vingt hommes, le Sieur Cavelier Prêtre son Frere, les Sieurs de Montigny & Cavelier les Neveux avec le Sieur Jonstel Pilote, & le Pere Anastase Récollect. L'on fit les prieres publiques pour la benediction de son Voiage, & de la Colonie.

CHAPITRE VI.

Départ du Sieur de la Salle de la Baye de Saint Loüis pour se rendre chez les Illinois.

LE Sieur de la Salle partit de cette Baïe avec vingt hommes le 7. Janvier 1688. Dés le premier jour ils rencontrérent une *Armée de Bohemes*, qui alloient en guerre contre les *Erigaronas*. Le Sieur de la Salle fit alliance avec eux. Il voulut traiter de même avec les *Quinets*. Mais ils prirent la fuite à son abord.

abord. On les joignit en courant à Cheval après eux. Ils firent donc un traité ensemble, & on se promit de part & d'autre une paix inviolable.

Au quatriéme jour à trois lieües au delà vers le Nord-Est ils trouvérent la premiere Riviere aux Cannes. On ne voit que des prairies, & de petits bocages d'espace en espace. Les terres en sont si fertiles, que les herbes y croissent à dix & douze pieds de haut. Il y a un fort grand nombre de Villages sur cette Riviere, qui sont extremement peuplez. Ils ne visitérent que les *Quarai* & les *Anachoreta*.

Sur le même Rhomb de vent à trois lieües plus loin, l'on trouve la seconde Riviére aux Cannes habitée par des Nations differentes. Il y a des campagnes de chanvre.

A cinq lieües plus avant on passe la Sablonniére Riviere ainsi appellée, parce qu'elle est environnée de terres Sablonneuses, quoi que le reste soit de bon fond, & consiste en de grandes prairies.

L'on

L'on marche sept ou huit lieües jusques à la Riviere *Robec* en passant par des prairies, & par trois ou quarre Rivieres éloignées d'une lieüe les unes des autres. La Riviere de *Robec* est peuplée de plusieurs grands Villages, dont les peuples parlent tellement du gosier, qu'il faut du temps pour s'y façonner. Ils ont guerre avec les Espagnols. Ils presserent fort le Sieur de la Salle de se joindre avec leurs Guerriers. Mais il n'y avoit point d'apparence de s'y arrêter. De plus le Sieur de la Salle n'etoit guere en état avec vingt hommes de faire du mal aux Espagnols. Cependant ils resterent cinq ou six jours parmi ces peuples tâchant de les gagner par des instructions Chrétiennes qu'ils ne recoivent point des Espagnols.

En continuant leur route ils traverserent de grandes prairies jusques à la Riviere maligne. Elle est fort profonde, & est ainsi appellée, par ce qu'un de leurs hommes y avoit été devore par un Crocodile monstrueux. Cette Riviere vient de fort loin, & est

habitée par un grand nombre de peuples partagez en quarante Villages fort abondans en hommes, qui composent la Nation des *Kaouatsions*, lesquels font la guerre aux Espagnols; & qui dominent sur les Nations Voisines.

Ils visiterent quelques uns de ces villages. Ils sont habitez par de bons peuples, mais qui neanmoins sont Barbares. Le Pere Anastase ajoute, que la cruauté des Espagnols les rendoit encore plus farouches. Mais je soupçonne fort, que cette remarque vient du Sieur de la Salle, qui vouloit amadoüer ces Nations & les degoûter des Espagnols. Il est vrai que les Espagnols ont été forcez de detruire plusieurs Nations Voisines pour soûtenir la conquête du Nouveau Mexique, par ce qu'assurément ces peuples les eussent exterminez eux mêmes, s'ils ne les eussent prevenus. Il faut supposer comme une chose certaine, que ces Barbares n'ont de la consideration pour les Europeens que par la crainte, qu'ils ont d'eux. L'aggrandissement donc du Sieur de la Salle

ne

ne se pouvoit faire qu'en détruisant tout de même les Espagnols. Ainsi il échoit de soulever tous ces Barbares contr'eux. Il pouvoit pourtant se souvenir, qu'étant autrefois ensemble au Fort de Frontenac je lui avois fait connoître bien des fois une chose, dont il ne pouvoit disconvenir. C'est que le joug d'Espagne est peut être le plus doux, & le plus supportable, qui soit dans le monde.

Après que le Sieur de la Salle eût fait des presens, & en eût reçu de ces peuples, il acheta quelques Chevaux d'eux à bon marché, & en suite il passa la Riviere pour continuer sa route dans des Canots faits de peaux de Taureaux Sauvages. Il y a apparence, qu'ils firent passer leurs Chevaux à la nage.

Sur le même Rhombe devant environ à quatre lieues de ce pais, qui est extrémement fertile ils passerent en Cajeu la Riviere Pliens, ou pour mieux dire de Hans, dont nous avons fait mention cy-devant. En suite ils firent leur route au Nord-est, & furent obligez de tra-

ver-

verſer quantité de petites Rivieres, & de Ravines navigables. Ils emploierent à cela l'hyver, qui n'eſt ſenſible dans ces contrées-là que par les pluïes. Ils y furent encore pendant le printemps. Au reſte tout le païs étoit agreablement diverſifié de prairies, de collines, & de quantité de ſources. Ils arrivérent enfin à trois grands Villages appellez les *Taraha*, *Tyakappan*, & *Palonna*, où on trouve des Chevaux. A quelques lieües plus avant ils rencontrérent les *Palaqueſſons* compoſez de dix Villages alliez des Eſpagnols.

Je ſuis étonné, de ce que nôtre Pere Anaſtaſe Recollect n'a pas fait un journal plus circonſtantié de tant de Nations differentes. Je prie donc ici le Lecteur de trouver bon, que je faſſe de temps en temps des reflexions ſur ce dernier Voiage du Sieur de la Salle, avec qui j'en ai tant fait, lors que j'étois avec lui dans l'Amerique. Ma deſcription de la Loüiſiane, que j'ai fait autrefois imprimer à Paris, a contribué beaucoup à ſon entrepriſe.

CHA-

CHAPITRE VII.

Le Sieur de la Salle est malheureusement assassiné par les gens, qu'il conduisoit. Trois hommes tuez avant lui.

CE fût aprés avoir passé toutes les Nations, dont je viens de parler, qu'arriva le plus grand de tous les malheurs aux gens du Sieur de la Salle, par ce qu'il fût tué aussi bien que le Sieur de Morenger son Neveu, & quelques autres. Le Sieur de la Salle se trouvoit alors dans un beau pais de chasse. Tout son monde y fit bonne chére, & se rétablit de la fatigue du Voiage par d'excellentes viandes pendant plusieurs jours. Il avoit envoié le Sieur de Moranger son Neveu, son laquais nommé Saget, & sept ou huit de ses gens, au lieu où Nika son Chasseur, qui étoit un Sauvage Chaouanon avoit laissé quantité de viandes de Taureaux Sauvages

Le Sieur de la Salle mal-h

. Salle mal-heureusement assassiné .

afin de la faire boucanner, & de n'être pas obligé de séjourner si souvent pour aller à la chasse.

Le Sieur de la Salle avec toute sa prudence n'avoit pû prevoir le complot, que quelques uns de ses gens devoient faire de massacrer son Neveu. Ils en prirent pourtant la resolution tout d'un coup, & l'executérent le 17. de Mars par un coup de hache, qui lui cassa la tête. Ce malheureux assassinat fut fait par un homme, que la charité n'a pas permis au Pere Anastase de nommer. Ils tuérent de même le valet du Sieur de la Salle, & le pauvre Sauvage Nika, qui les nourrissoit de sa chasse depuis trois ans avec beaucoup de fatigues & de dangers. Le Sieur de Moranger languit deux heures après ce malheureux coup, & pendant ce temps il donna toutes les marques possibles de sa pieté, pardonnant à ses meurtriers, les embrassant même de bon cœur, & donnant au reste des preuves sensibles de sa religion à la volonté de Dieu, & de sa confiance dans la misericorde de son

son Sauveur, selon que ceux, qui l'avoient assassiné, le recitérent eux mêmes, depuis qu'ils furent revenus de leur fureur. C'étoit un parfaitement honnête homme, qui s'acquittoit fidelement de tous les devoirs d'un vray Chrêtien. Il y a lieu de croire, que Dieu lui aura fait misericorde.

Ces miserables n'étant pas contens d'avoir commis ce meurtre, resolurent de l'en disculper par là. Ils formérent le dessein de tuer leur Maître même, par crainte qu'ils craignoient, que par l'effet d'un juste ressentiment il ne les fit punir de l'horrible crime, qu'ils avoient commis. Le Pere Anastase remarque, qu'ils étoient éloignez de deux grandes lieuës de l'endroit, où ledit Sieur de Morangés fut assassiné. Le Sieur de la Salle donc inquiet du long retardement de son Neveu & de ses gens, dont il étoit separé depuis deux ou trois jours, leur que qu'ils n'eussent été surpris par quelque troupe de Sauvages. Il pria donc ledit Pere Anastase de s'engager avec lui à la recherche de son dit

Nêveu, & il prit encore deux Sauvages avec lui.

Pendant le chemin, ledit Sieur de la Salle ne l'entretint que de discours de pieté, & s'étendit fort sur des matieres de la grace & de la prédestination. Sur tout il parla beaucoup des grandes obligations, qu'il avoit à la divine Providence de l'avoir garenti de tant de dangers qu'il avoit courus pendant vingt Ans de séjour dans l'Amerique, dont neuf s'étoient passés dans les Voiages, que j'avois faits avec lui. Il paroissoit fort penetré des graces singulieres, que Dieu lui avoit faites. Tout d'un coup le Pere Anastase le vit accablé d'une profonde tristesse, dont il ignoroit lui même la cause. Il paroissoit dans un trouble, qui le rendoit méconnoissable à ceux, qui avoient accoutumé de le voir. Cette situation d'esprit ne lui étoit point ordinaire. Le Pere Anastase fit tout ce qu'il put pour le tirer du profond assoupissement, où il étoit.

Apres deux lieües de marche il trou-

va

va la cravate sanglante de son laquais. Il apperçut deux Aigles, qui voltigeoient sur sa tête. Ces oiseaux sont assez communs en ce païs-là. En même temps il découvrit les gens, qui étoient sur le bord de l'eau. Il s'approcha d'eux, & leur demanda des nouvelles de son Neveu Moranger. Ces gens lui répondirent par paroles entrecoupées, & lui montrérent le lieu, où il étoit. Le Pere Anastase suivit quelques pas le long de la Riviere, & arriva enfin à l'endroit fatal, où deux de ces meurtriers étoient cachez dans les herbes, l'un de l'un côté, & l'autre de l'autre, dans leur fusil bandé à la main. L'un d'eux tira son coup sur ledit Sieur de la Salle, & le manqua. Le second tira en même temps, & le frappa à la tête. Il en mourut une heure après, le 19. Mars 1687.

Le Pere Anastase Recollet s'attendoit au même sort. Mais il ne fit point de reflexion sur le danger, où il étoit. Il étoit tout penetré de ce cruel spectacle, & sentoit une douleur incroiable de ce funeste

ste coup. Il vit tomber le Sieur de la Salle à un pas de lui ainsi le visage tout ensanglanté. Il se jette à lui aussi-tôt l'embrasse, & l'arrose de ses larmes, l'exhortant du mieux qu'il put dans la conjoncture, où il se trouvoit, à bien mourir. Ce pauvre homme avoit fait ses dévotions avant son départ. Il eut encore le temps de recapituler une partie de sa vie, & le Pere Anastase lui ayant donné l'absolution un moment quelques momens après.

Il s'exerça pendant ces derniers momens à toutes les choses, qui étoient convenables à l'état, où il se trouvoit. Il feroit de bons actes de Religion, toutes les fois, qu'il fut disposé, & sur tout quand il lui étoit à propos de pardonner à ses ennemis. Cependant tous ces meurtriers effrayez de l'horreur, de ce qu'ils venoient de faire, commencerent à se frapper la poitrine, & à detester leur aveuglement. Le Pere Anastase ne voulut point quitter ce triste lieu sans avoir premierement enseveli, & puis enterré le corps du Sieur de la

Salle le mieux, qu'il put. Il plaça une Croix sur sa sepulture.

Ainsi mourut malheureusement le Sieur Robert Cavelier de la Salle, homme d'un grand merite, constant dans les adversitez, intrepide, genereux, engageant, adroit, habile, & capable de tout. Il avoit travaillé depuis vingt Ans à addoucir l'humeur farouche d'une infinité de Nations Barbares, parmi desquelles il avoit voiagé. Et il eut le malheur d'être massacré par ses propres domestiques, lesquels il avoit comblez de biens. Il mourut dans la force de l'âge au milieu de sa course, sans avoir pu voir dans le dessein, qu'il avoit formez, sur le Fleuve Mexique

CHAPITRE VIII.

Reflexions de l'Auteur de cet Ouvrage sur la vie & sur la mort du Sieur de la Salle, dont les assassins se tuerent les uns les autres.

LE Sieur de la Salle m'a conté bien des fois, pendant que nous étions ensemble au Fort de Frontenac, avant le temps de nos Découvertes, & même lorsque nous y travaillions, que quand il étoit Jesuite, dans le cours de dix ou onze ans dans cet Ordre, les Peres de cette Societé faisoient faire de frequentes lectures pendant les deux premieres années à tous ceux, qui se rendoient parmi eux, des morts tragiques & violentes, & des funestes avantures, qui étoient arrivées à ceux, qui étoient sortis de leur Compagnie, & qui avoient quitté leur Ordre. Tout cela afin d'y faire demeurer ceux, qui y étoient une

une fois entre. Je dois cette justice au Sieur de la Salle, qui me laissa autrefois tous ses papiers en depôt pendant un Voyage, qu'il fit en France, & que je restois au Fort de Frontenac, que la sortie de la Societé s'étoit faite du contentement de ses Superieurs, & qu'il avoit de grands temoignages par écrit de sa bonne conduite, pendant qu'il avoit été parmi des Jesuites. Il me montra une lettre du General de cet Ordre écrite à Rome, dans laquelle il temoignoit, que le dit Sieur de la Salle s'étoit comporté en toutes choses avec beaucoup de sagesse, sans avoir même donné le moindre soupçon de peché veniel.

J'ai reflechi cent fois sur les choses, qu'il m'avoit dites, lorsque nous nous entretenions des histoires des Nouvelles Decouvertes. J'adorois en cela les desseins inscrutables de Dieu, qui accomplit toujours sa volonté par les moiens, qu'il en a lui même reglez, & incertain que j'étois de ma destinée je me préparois à tout ce que Dieu voudroit

droit m'envoier, bien resolu de me soumettre pareillement en toutes choses aux ordres de la Providence.

Le Pere Anastase arriva enfin au lieu, où étoit Monsieur Cavelier Prêtre Frere dudit Sieur de la Salle, à qui il raconta le malheur, qui venoit d'arriver. Les meurtriers entrerent brusquement un moment après dans la Cabanne, où ils étoient, & se saisirent de tout ce qu'ils y trouverent. Ce bon Religieux n'eut pas le loisir de faire un grand discours. Mais son visage tout baigné de larmes fit assez connoître ce qu'il vouloit dire. Ledit Sieur Cavelier ne l'eut pas plus-tôt vû, qu'il s'écria, ah! mon pauvre Frere est mort.

Je ne puis me dispenser de faire ici connoître au public ledit Sieur Cavelier Prêtre, avec qui j'avois demeuré en Canada pendant un Eté de ma Mission au Fort de Frontenac, dont son Frere étoit Gouverneur & Proprietaire. C'étoit un bon & sage Ecclesiastique, d'une vertu consommée dans les Missions. Il n'eut pas plutôt appris

pris

pris cette funeste nouvelle, qu'il se jetta à genoux. Le Sieur Cavelier son Neveu en fit de même. Ils croioient tous deux, que ces scelerats alloient les massacrer. Ainsi ils se preparoient à la mort en bons Chrétiens. Cependant ces malheureux Assassins touchez de quelques sentimens de compassion à la veüe de ce venerable Vieillard, & d'ailleurs à demi repentans des crimes, qu'ils venoient de commettre, resolurent de les épargner, à condition qu'ils ne retourneroient jamais en France. Mais ils furent longtemps incertains & flottans sur ce sujet. Quelques uns d'entr'eux, qui avoient envie de revoir leurs parens, le disculpoient autant qu'il leur étoit possible. Et on en entendoit quelques uns, qui disoient souvent, qu'il falloit achever de se défaire du reste, ou qu'autrement ils les mettroient en justice pour les faire punir, si jamais ils retournoient en France.

Ils élurent pour leur Chef le meurtrier du Sieur de la Salle, & enfin après plusieurs deliberations ils resolu-

rent de s'en aller à la fameuse Nation des *Cenis*, dont nous avons parlé. Ils marcherent donc tous ensemble durant plusieurs jours, & passerent plusieurs Rivieres & plusieurs Ravines. Ces infames meurtriers se servoient des Sieurs Caveliers comme de Valets, & ne leur donnoient que leurs restes à manger. Ils arriverent sans accident aux lieux, où ils vouloient se rendre. Cependant la justice divine minutoit déja la punition de ces scelerats au defaut de la justice des hommes. La jalousie du commandement se mit entre cet Allemand natif du Wirtemberg nommé Hans, & le meurtrier du Sieur de la Salle. Chacun de ces malheureux prit parti pour l'un ou pour l'autre selon son inclination.

Ils avoient passé chez les *Cenis*, où ils avoient fait quelque sejour. Ils étoient même déja arrivez chez les *Nassonis*, où les quatre deserteurs, dont j'ai fait mention cy-devant, les rejoignirent. Se voiant ainsi tous rassemblez la veille de l'Ascension, & la dis-

sen-

sensation, qui s'étoit mise entr'eux, leur aiant fait prendre la funeste résolution de s'entretuer les uns les autres, le Pere Anastase leur fit une exhortation le jour de la Fête, dont ils parurent toucher, faisant même semblant de se vouloir confesser. Mais cela ne dura pas longtemps. Ceux, qui avoient le plus de regret d'avoir massacré leur Maître & leur Conducteur, se rangerent du côté de Hans. Cet homme deux jours aprés aiant trouvé l'occasion favorable, punit un crime par un autre. Il tira un coup de pistolet au Meurtrier du Sieur de la Salle, & le frappa droit au cœur, de sorte qu'il mourut sans se reconnoître.

Un des compagnons de Hans lacha son coup de fusil dans le côté de celui, qui avoit tué le Sieur de Moranger. Il eut le temps de se reconnoître, aprés quoi un autre lui tira un coup de fusil sans balle à la tête. Le feu se prit à ses cheveux, & ensuite à sa chemise, & à ses habits avec tant de violence, qu'il n'y eut point de moien de l'éteindre,

de sorte qu'il expira dans cet tourment. Le troisiéme Auteur de ce detestable complot prit la fuite, & se sauva. Hans vouloit à toute force s'en défaire, & achever par lui de vanger la mort du Sieur de la Salle. Mais le Sieur Jouteï les reconcilia, & on en demeura là.

Par ce moïen Hans demeura le Chef de cette malheureuse troupe. Ils prirent la resolution de s'en retourner chez les *Cenis*, où ils avoient dessein de s'habituer, par ce qu'ils n'oloient retourner en Europe, de peur de recevoir le juste chatiment de leur crimes. Les *Cenis* avoient mis leur Armée sur pied, & étoient prêts de marcher en guerre contre les *Kanohuans*, peuple à quels, qui sont leurs implacables ennemis. Ils les mettent tout vifs dans la chaudiere, lors qu'ils les ont faits prisonniers. Les *Cenis* donc emmenerent Hans & quelques autres Européens avec eux. Les autres attendirent leur retour, après lequel Hans prella fort les autres Européens de demeurer avec

eux.

eux. Mais ils n'en voulurent rien faire.

Ils partirent donc du pais des *Cenis*, & parmi eux étoient les Sieurs Cavelier Frere & Neveu du Sieur de la Salle, le Sieur Joutel, le Pere Anastase avec quelques autres. On leur donna à chacun un cheval, de la poudre, & du plomb avec quelques marchandises pour les défrayer sur leur route. Ils s'arrêterent parmi les *Nassonis* pour y celebrer l'Octave de la Fête de Dieu. Ils disent dans leurs relations, que ces peuples leur entretenoient tous les jours de la cruauté des Espagnols envers les Americains. Ils leur dirent, que vingt Nations Sauvages alloient faire la guerre aux Espagnols, & les inviterent d'y aller avec eux, ajoutans, qu'ils en feroient plus avec leur fusil, que tous leurs Guerriers ensemble avec leurs Massues & leurs fleches.

Mais ils avoient d'autres desseins dans l'esprit. Ils prirent seulement occasion de tous ces discours de leur faire entendre, qu'ils n'étoient venus parmi

eux,

eux, que par les ordres exprés de Dieu pour les instruire dans la connoissance de la verité & pour les mettre dans la voie du Salut. Ils employerent à cela dix ou douze jours de temps jusques au troisiéme de Juin.

Je ne doute point que le Sieur Cavelier Prêtre, & le Pere Anastase n'aient fait tout leur possible pour donner des lumieres aux *Nassonis*, afin de les tirer de leur ignorance. Mais les quatre autres Européens, qui étoient avec eux, n'étoient pas en assez grand nombre pour faire peur aux Espagnols, qui sont accoutumez aux mêlées. D'ailleurs ils ne sçavoient pas la langue de ces peuples. J'ai donc de la peine à comprendre, comment ils pouvoient recueillir des discours des *Nassonis*, que les Espagnols exerçoient de grandes cruautez sur les peuples de l'Amerique. Ils n'avoient point d'interpretes avec eux. Ainsi ils ne pouvoient du tout point entendre ce que leur disoient ces peuples, qui n'avoient jamais veu d'autres Européens qu'eux.

D'ail-

D'ailleurs depuis l'Empereur Charles Quint, que les Espagnols se sont rendus maîtres du Nouveau Mexique, il est certain qu'ils n'ont exercé aucune cruauté sur les peuples de leur Voisinage, par ce qu'ils ont trop peu de Monde pour conserver les Vastes Païs, qu'ils ont conquis. Ils vivent donc en paix avec leurs voisins, & n'inquietent personne à moins qu'on ne les attaque.

CHAPITRE IX.

Les Cénis donnent le moien au Sieur Cavelier Prêtre, au Père Anastase, & à ceux, qui les accompagnoient de continuer leur route parmi plusieurs Nations Sauvages.

LEs *Cénis* donnérent deux Sauvages pour guides à ces six Européens, qui continuérent leur route par les plus beaux païs du monde vers le Nord, &

vers

vers le Nord-Est. Ils passerent quatre grandes Rivieres & plusieurs Plaines peuplées de plusieurs Nations. Ils trouverent les *Ouaga* à l'Est, les *Nadiri* ou les *Naussi*, peuples puissans, qui sont en guerre contre les *Cobis*. Enfin ils approcherent le 13. Juin des *Cadodaquiou*. L'un de leurs Guides prit les devants pour annoncer leur venue. Les Chefs & la jeunesse, qui les trouverent à une lieue de leur village les reçurent avec le Calumet, & leur donnerent à fumer. Leur uns conduisoient leurs chevaux par la bride, & les autres les portoient comme en triomphe. Ils disoient, que c'étoient des Esprits venus de l'autre Monde.

Tout le village étant assemblé les femmes selon leur coutume leur lavérent la tête & les pieds avec de l'eau chaude: après quoi on les plaça sur une estrade couverte de Nattes blanches fort propres. Les festins vinrent ensuite, les danses du Calumet, & d'autres réjouissances publiques, qui duroient le jour & la nuit. Ces peuples ne connoiss-

noissent les Européens que par réputation. Il y a quelque legere apparence que tous ces peuples ont quelque ombre de Religion. Mais toutes leurs idées sont fort confuses & fort embrouillées. Ils semblent adorer le Soleil, parce qu'ils lui envoient la fumée de leur Tabac, dont ils font pourtant les premiers partages. Leurs habits de Cérémonie ont ordinairement deux Soleils figurez, l'un sur le devant du corps des representations de Serpens, de Cerfs, de serpens, ou d'autres animaux. Cela donna occasion au Sieur Cavelier, lorsque je fus de retour, de leur donner quelques leçons touchant le vrai Dieu, & les principaux Mysteres du Christianisme. Il fut supposé, qu'ils nous entendoient par signes.

Dans cet endroit Dieu les affligea d'un tragique accident. Le Sieur de Marle malgré tout ce qu'on lui put dire, voulut se baigner le soir du 24. de Juin. Le Sieur Cavelier Neveu du Sieur de la Salle l'accompagna jusques sur le bord de la Riviere, qui est assez

près

prés du Village. Ledit de Manne étant jetté brusquement dans l'eau disparut en même temps. C'étoit un abyme, où il fut noié en un instant.

Peu de temps aprés on tira son corps hors de l'eau, & on le porta chez le Capitaine. Tout le village pleura sa mort en ceremonie. La femme du Chef l'ensevelit fort proprement dans une belle natte, & pendant cela les jeunes gens lui creuserent une fosse, que le Pere Anastase bénit. Cela étant fait on le mit en terre avec toutes les solemnitez possibles. Les Sauvages administrerent les Ceremonies de l'enterrement, & fir tous les Mouvemens, qu'on chante aux obséques. On prit de là occasion de donner quelques instructions aux Sauvages touchant l'immortalité de l'Ame pendant huit jours, qu'on reste dans ce lieu fatal. On enterra le mort sur une éminence proche du village, son tombeau fut environné d'une paliſade, & on y mit une grande Croix, qu'on fit faire par les Sauvages. Ensuite on partit de là 2. Juillet.

Ces

Ces peuples sont sur le bord d'une Riviere, où on trouve trois Nations fameuses, les *Natchoos*, les *Natchetes*, & les *Ouïdiches*. Ces Voiageurs y furent reçus fort humainement. Depuis la Riviere des *Cénis*, où on commence à trouver des Castors & des Loutres, à mesure que l'on avance vers le Nord on en voit une plus grande quantité. Etant parmi les *Ouïdiches* ils rencontrérent trois Guerriers de deux Nations, appellées les *Cahinnis*, & les *Mentous* à vingt cinq lieües plus avant tirant à l'Est Nord-Est, qui avoient veu des Européens François. Ils s'offrirent de les y accompagner, & en faisant leur route, ils furent obligez de passer quatre Rivieres en Canot. Ils y furent reçus par ces peuples le Calumet de paix à la main avec toutes les marques possibles de joie, & d'estime. Plusieurs de ces Sauvages leur parlérent d'un Européen, qui étoit Capitaine, & qui n'avoit qu'une main. C'étoit le Sieur de Tonti Napolitain, dont il a été fait mention dans mon Volume précedent.

cedent. Ils ajoutèrent, après qu'il leur avoit dit, qu'un plus grand Capitaine que lui passeroit pour être par leur village. C'étoit le Sieur de la Salle.

Le Chef les logea dans sa Cabanne, & on fit sortir la famille, qui les y regala durant plusieurs jours de toutes sortes de viandes. On fit ensuite un festin public, où le Calumet fut dansé durant vingt-quatre heures avec des chansons faites exprès, pour le Chef qu'on honnoit de toute façon. On les traitta d'Envoyés du Soleil, qui venoient les défendre contre leurs ennemis par des coups de tonnerre. Ils voulurent dire de fusils, qu'ils ne connoissoient point auparavant eux. Les Sauvages voyant le petit Cavelier Neveu du Sieur de la Salle, lui firent quelques présens, en criant *Vive le Roi*: ce que ces Barbares répetoient à haute voix, y ajoutant *vive le Soleil*.

Ces Sauvages ont une quantité prodigieuse de Cabanes de Boutres, dont ils se servent pour aller facilement par une Riviere, qui est voisine du village. Ils vou-

voulurent en changer leurs chevaux. Mais ils les refusérent pour témoigner leur desintéressement, & ils leur firent des présens de haches & de couteaux. Enfuite ils partirent avec deux *Cahinois* pour leur servir de guides, après avoir reçu des Ambassadeurs des *Anaïes*, des *Tunica*, & quelques autres Nations du Nord-Oüest, & du Sud-Est. Ils eurent le plaisir de traverser pendant quelques jours les plus beaux païs du monde, entrecoupez de plusieurs Rivieres, de prairies, de petits bois, de côteaux, & de vignes. Ils passerent entre autres quatre grandes Rivieres navigables, & enfin après une marche d'environ soixante lieuës ils arrivérent aux *Offogoulas*, qui habitent sur une grande Riviere, laquelle vient du Nord-Oüest bordée des plus beaux bois du monde.

Les peaux de Castors & de Loutres s'y trouvent par tout en grande quantité, aussi bien que toutes les autres pelleteries, qu'on leur achete à bon marché, parce qu'elles n'y sont d'aucune valeur.

C'est

C'est la fameuse Riviere des *Akansa*, qui y forme quantité de villages nombreux, dont j'ai fait mention dans mon premier Tome de nos Découvertes. Le Pere Anastase dit dans sa Rélation, qu'ils commencerent pour lors à se reconnoitre. Cependant il sçavoit bien, qu'aucune des quatre personnes, qui étoient avec lui, n'avoit jamais été non plus que lui sur le Fleuve Meschasipi. Et en effet j'y avois été seul avec mes deux Canoteurs en 1680, & du depuis le défunt Sieur de la Salle y avoit été en 1681. jusques aux *Akansa*. Apparemment que le Pere Anastase croioit être pour lors au Fort de Crevecœur situé chez les Illinois, par ce qu'il trouva là une grande Croix, & au bas les Armes du Roi de France. Il y voioit de plus une maison bâtie à l'Européenne & ce fut ce qui donna lieu au Sieur Joutel, & aux deux autres hommes, qui m'hoient de faire la décharge de leurs fusils.

Au bruit de cette Salve ils virent sortir deux François Canadiens. Le Comman-

mandant s'appelloit le Sieur *Couture*, que j'ai connu particulierement pendant mon séjour en Canada. Il avoit même été du Voiage, que nous entreprîmes pour la Découverte de la Loüisiane. Ledit *Couture* fit connoître, que le Sieur de *Tonti* l'avoit placé dans ce Fortin par ordre du Sieur de la Salle pour lui servir d'entre-post, pour maintenir l'Alliance avec les Nations Sauvages, qui sont voisines de ces lieux, & pour les mettre en seureté contre les insultes des Iroquois leurs ennemis jurez.

Ils visitérent trois de ces villages, les *Tonnicans*, les *Daginga*, & les *Kappa*. On leur fit par tout des festins, les harangues, & les danses du Calumet avec toutes les marques possibles de joie. Ils étoient logez dans la maison de ce Fortin. Ceux du Canada, qui étoient venus s'y habituer leur firent tout le bon accueil, que l'on pouvoit souhaiter, & les rendirent maîtres de tout.

Au reste quelques affaires, qu'il y ait à decider parmi ces peuples Sauva-

ges, jamais ils n'en donnent leur resolution sur le champ. L'on assemble les Chefs & les Anciens des villages, aprés quoi on delibere sur les choses, dont il s'agit. Ces Voiageurs leur avoient demandé une Pyrogue, & quelques Sauvages pour remonter le Fleuve Mischasipi, & pousser jusques aux Illinois par la Riviere de cette Nation, que j'ai nommée dans la Carte de ma Loüisiane, la Riviere Seignelay pour faire honneur au Ministre d'Etat de ce Nom, qui avoit à coeur, & qui prenoit soin de tout ce qui regardoit nôtre Découverte. Le Pere Anastase dit, qu'ils offrirent à ces Sauvages leurs Chevaux, de la poudre & du plomb en échange d'une Pyrogue. Aprés que le Conseil eût été assemblé sur ce sujet, on leur répondit, qu'on leur accordoit la Pyrogue, qu'ils avoient demandée, & quatre Sauvages pour les conduire, un de chaque Nation pour marquer mieux l'étroite Alliance, qu'ils faisoient avec eux. Cela fût executé fort ponctuellement, de sorte qu'ils congedierent

les

les *Cabinnis* avec des presens, dont ils furent satisfaits.

Il faut remarquer sur ce sujet, sans que je pretende faire tort en cela aux lumieres du Sieur de la Salle, qu'assurément il n'avoit point encore trouvé la véritable embouchure du Fleuve Meschasipi, non plus que le Pere Anastale, qui n'avoit jamais été en ce païs-là. Que si ce dernier l'a heureusement rencontré par le moien des Sauvages, qui le conduisoient, ce n'a été que par la connoissance, que le Sieur *Couture* Commandant du dit Portin lui en avoit donné. Il nous éclaircira peut être d'avantage cette affaire dans la suite.

CHAPITRE X.

Voiage du Sieur Cavelier Prêtre, & du Pere Anaſtaſe Recollect en Pyrogue pour ſe rendre aux Illinois, & pluſieurs autres circonſtances qui concernent leur retour.

APrés quelque ſejour parmi ces peuples le Sieur Cavelier & le Pere Anaſtaſe s'embarquerent le premier d'Aoüſt 1687, ſur le Fleuve Melchaſipi. Ils le traverſérent le même jour dans un Pyrogue de 40. pieds de long. Le courant du Fleuve étoit fort en cet endroit. Ils ſe mirent donc tous à terre pour faire le reſte du Voiage à pied, par ce qu'ils avoient laiſſé leurs Chevaux aux *Akanſa*, leſquels ils auroient peut être mieux fait de garder. Il ne demeura dans la Pyrogue ou Canot de bois, que le jeune Cavelier, dont l'âge joint à la fatigue du chemin, qu'ils avoient

avoient fait jusques là, ne lui permettoit pas d'achever le Voiage à pied.

Le Pere Anastase croit, que depuis le lieu, d'où ils étoient partis jusques aux Illinois, ils avoient bien encore 400. lieües de chemin à faire, pour s'y rendre. Mais dans le fond il n'en parle ainsi que par conjecture. L'un des Sauvages perchoit pour conduire la Pyrogue, & pour la faire remonter. L'un de ses Camarades le relevoit de fois à autre. Le reste de la Compagnie ne se servoit point de la Pyrogue, si non quand ils y étoient obligez pour franchir quelque passage dangereux, ou pour traverser des Rivieres. Ils eurent beaucoup de peines & de fatigues dans ce Voiage. Les chaleurs étoient excessives dans cette saison-là. Le sable étoit tout brûlant par l'ardeur du Soleil. Et par dessus tout la disette de vivres, qui dura plusieurs jours, les fit extrémement souffrir pendant ce temps-là.

Le Pere Anastase ajoute, qu'ils avoient déja fait deux cens lieües par le travers des terres depuis la Baïe de St.

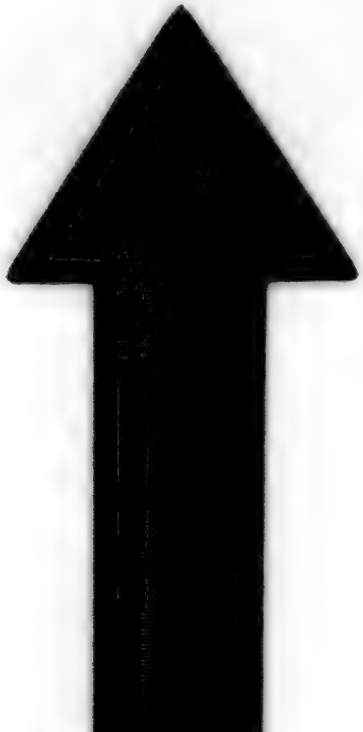
Loüis, ſçavoir cent lieües juſques aux *Cénis*, ſoixante au Nord-Nord-Eſt, & les 40. dernieres à l'Eſt-Nord-Eſt. Depuis les *Naſſonis* juſques aux *Cadodaches* 40. au Nord-Nord-Eſt. Des *Cadodaches* aux *Cahinnis* & aux Mentous 25. à l'Eſt-Nord-Eſt, & des *Cahinnis* aux *Akanſa* 60. à l'Eſt-Nord-Eſt.

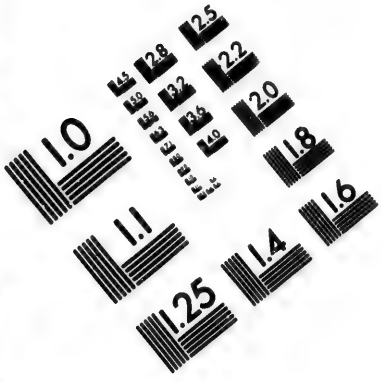
Ils continuérent leur route en remontant le Fleuve par les mêmes endroits, dont ils avoient oüi parler au Sieur de la Salle en 82. excepté qu'ils allérent aux *Sicachas*. Le Pere Anaſtaſe dit, que le Sieur de la Salle n'y avoit point été. J'ai fait mention de cette Nation dans ma Découverte de 80. décrite dans le Tome precedent. Le village principal eſt à 25 lieües à l'Eſt des *Akanſa*. Cette Nation eſt forte & nombreuſe. Elle a pour le moins 4000 hommes de guerre. Ils ont abondance de toutes ſortes de pelleteries. Les Chefs leur apportérent pluſieurs fois le Calumet pour marquer, qu'ils vouloient s'allier avec eux. Ils leur offrirent

rent même d'aller s'habituer sur la Riviere *Ouabache* pour être plus prés du Fort de Crevecœur aux Illinois, où ils alloient.

Cette fameuse Riviere *Ouabache* est bien aussi grande que le Fleuve Meschasipi. Elle en reçoit quantité d'autres, & par ce moien on peut entrer dans le Fleuve. L'embouchure, par où elle se décharge dans le Meschasipi, est éloignée des *Akansa* de deux cens lieües, selon l'estime, que le Sieur de la Salle leur en avoit faite. A la verité on ne trouve pas cette distance en droite ligne par les prairies. Mais elle se trouve en suivant le Fleuve Meschasipi, qui fait de grandes Anses, & qui serpente beaucoup. En coupant droit par les terres il n'y auroit, que cinq bonnes journées.

Ils passerent donc au travers de la Riviere *Ouabache* le 16. d'Aoust, & ils trouverent bien soixante lieües de chemin en remontant toujours le Fleuve Meschasipi jusques à l'embouchure de la Riviere des Illinois. Environ six





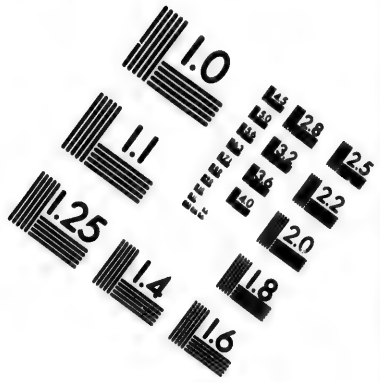
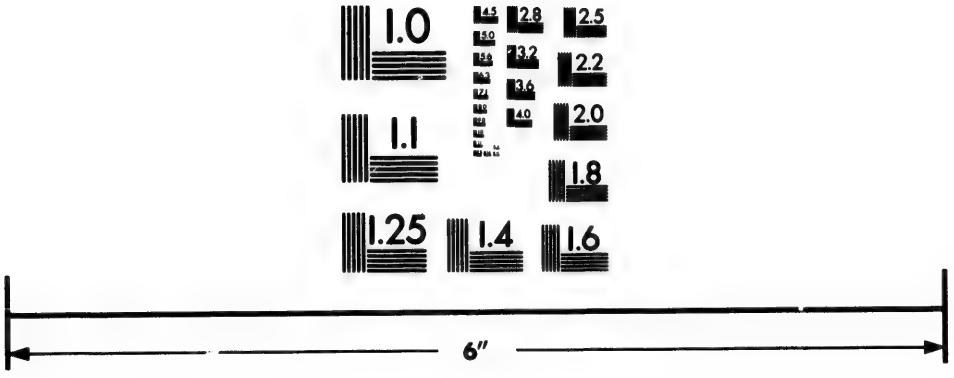
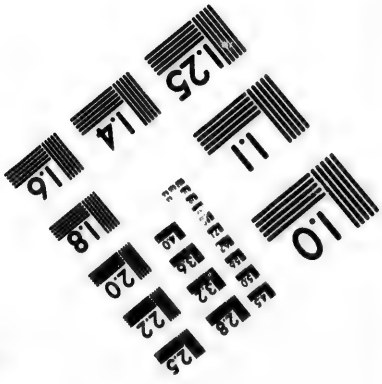


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

lieües au dessous de cette embouchure on trouve au Nord-Oüest la fameuse Riviere des *Massourites*, ou des *Ozages*, qui est pour le moins aussi grande que ledit Fleuve, dans lequel elle se décharge. Elle est formée par un grand nombre d'autres Rivieres connues, & navigables par tout, qui sont habitées par des Nations fort nombreuses, comme les *Panimoha*, qui n'ont qu'un Chef, & 22. Villages, dont le moindre est de 200. Cabannes, les *Panassa*, les *Pani*, les *Panelogà*, & les *Matotantes*, dont aucun ne le cede en rien aux *Panimaha*.

On y comprend aussi les *Ozages*, qui sont dix sept Villages sur la Riviere de leur nom, laquelle se décharge dans celle des *Massourites*. Nos Cartes, & celles du Sieur de la Salle y ont aussi étendu le nom des *Ozages*. Les *Akansa* étoient autrefois établis au haut de l'une de ces Rivieres, qui porte aujourdhui leur nom, & de laquelle j'ai parlé environ vers le milieu du chemin de la Riviere *Ouäbache* à celle des

Mas-

Massourites. On trouve là le Cap. de St. Antoine de *Padoüe.* C'est dans ces endroits, où demeurent les Sauvages de la Nation, qui se nomme *Mansopelea.*

Enfin le 5. Septembre le Sieur Cavelier Prêtre du seminaire de St. Sulpice à Paris, & le Pere Anastase Doüai Recollect arrivérent à l'embouchure de la Riviere des Illinois. On compte de là jusqu'au Fort de Crevecœur environ cent lieües, selon que je l'ai remarqué dans mon premier Tome. Toute cette route fournit une navigation fort aisée, même aux grands batimens. Un *Chouënon*, nommé *Turpin* les aiant apperçus à son village, courut par terre pour en porter les nouvelles au Sieur Belle-Fontaine, qui commandoit dans ce Fort. Il ne pouvoit point croire la nouvelle, qu'il lui apportoit. Mais ils suivirent ce Sauvage de fort prés, & entrérent dans le Fort le 14. Septembre. On les conduisit d'abord à la Chapelle, où le *Te Deum* fût chanté en action de graces. Les Canadiens,

qui y étoient, s'étant mis sous les Armes avec quelques Sauvages, ils firent tous la décharge de leurs fusils.

Le Sieur de *Tonti*, qui étoit destiné par le Sieur de la Salle pour commandant dans ce Fort de Crevecœur, étoit allé chez les Iroquois pour tacher de menager l'esprit de ces Barbares. Ces gens ne laisserent pas d'être reçus avec tout le bon accüeil possible, & ledit Sieur de Belle-fontaine n'oublia rien pour temoigner la joie, qu'il avoit de leur arrivée afin de les consoler de leurs disgraces, & de les rétablir de leurs fatigues.

Il faut avoüer, qu'il n'est pas possible à personne d'éviter sa destinée: Cependant on ne peut s'empêcher de reconnoitre, que le triste sort du Sieur de la Salle a eu quelque chose de bien fatal. Il avoit entrepris ce grand Voiage dans le dessein de trouver l'embouchure du Meschasipi. Cependant il est malheureusement mort dans cette recherche sans avoir pu reüssir dans son entreprise. Et cependant incontinent aprés

aprés sa mort, son Frere avec le Pere Anastase Recollet & ceux, qui les accompagnoient dans ce Voiage, navigent sur ce Fleuve, & se rendent par là aux Illinois.

Il est constant neantmoins, qu'il y a un tres-beau port a l'embouchure de ce Fleuve, selon la remarque, que j'en ai faite l'an 1680. L'entrée en est belle, comme on le peut voir aisément. De trois bras, qui composent cette embouchure, j'ai toujours suivi le Canal du milieu. On en trouve l'embouchure commode, & on y rencontre plusieurs endroits propres à y bâtir des forteresses, qui ne seront point au hazard d'être inondées, comme on l'avoit cru cy-devant. Le bas de ce Fleuve est habitable, & est même habité par plusieurs Nations Sauvages, qui n'en sont pas fort éloignées. Les plus grands Vaisseaux peuvent monter plus de deux cens lieües depuis le Golphe de Mexique, & aller ainsi jusques à l'embouchure de la Riviere des Illinois. Cette Riviere est navigable plus de cent

lieües, & se décharge dans la Meschasipi. Au bas du même Fleuve on voit d'autre Nations, que j'avois oubliées, comme les *Pichenó*, les *Ozanbogas*, les *Tangibao*, les *Ottonika*, les *Mosisa*, & plusieurs autres, dont on perd aisément la memoire, lorsqu'on y passe, & qu'on n'a pas le loisir ni la commodité de faire toutes les observations necessaires.

Il y a apparence, que le Sieur de la Salle, qui n'a point trouvé l'embouchure de ce Fleuve dans la Mer, a estimé que la Baïe de St. Louïs n'étoit qu'à 40. ou 50. lieües de l'embouchure de l'un de ses bras, au moins à aller en droite ligne. Mais par malheur il n'y a point été, & ne l'a pas trouvé. Dieu donnant des bornes à toutes les hommes à leurs entrepises & à tous les mouvemons de leurs cœurs, aussi bien qu'au Vaste Océan.

Dieu l'a sans doute ainsi permis, afin que le Pere Anastase, qui est presentement Vicaire des Recollets de Cambrai, decouvrît 110. Nations sur

sa

sa route, au défaut dudit Sieur de la Salle, sans comprendre dans ce grand nombre plusieurs autres peuples Sauvages, qui sont connus à ceux, par lesquels il a passé, par ce qu'ils ont commerce avec eux, qui pourtant ne sont point encore connus des Européens.

Ces Nations, comme je l'ai remarqué, ont des Chevaux propres à toutes sortes d'usage en fort grande quantité. Les Sauvages se croient bien paiez d'un bon Cheval, quand on leur en donne une hache.

Le Pere Anastase étoit parti de la Baïe de Saint Louis au Golphe de Mexique dans le dessein de demeurer parmi les *Cenis* à son second Voiage pour y établir la Mission. Le Pere Zenobe Membré Recollect, qui étoit resté dans ladite Baïe, devoit s'aller rejoindre afin de s'étendre chez les Nations voisines. Ils attendoient de l'Europe un plus grand nombre d'Ouvriers. Mais la mort funeste du Sieur de la Salle l'aiant obligé de passer outre, il ne doute pas que le dit Pere Zenobe n'ait été le chercher.

Peut être même, qu'il est presentement en ces pais-là avec le Pere Maxime Recollect natif de l'Isle en Flandres, & qu'ils auront laissé le Sieur Chefdeville le Missionaire de St. Sulpice à la Mission du Fort de cette Baie. Il s'étoit destiné lui même à cela, par ce qu'il y avoit neuf ou dix familles Européennes avec leurs enfans. De plus il y a quelques uns des gens du Sieur de la Salle, qui ont épousé des femmes Sauvages pour tâcher d'augmenter leur petite Colonie. Voila l'extrait, de ce que le Pere Anastase a écrit de son penible Voiage. On ne sçait pas au reste, ce que ces pauvres gens s'ont devenus depuis ce temps-là.

Le Pere Anastase cacha la déplorable destinée du Sieur de la Salle, par ce qu'il étoit de son devoir, aussi bien que de Monsieur Cavelier Prêtre d'en donner les premieres nouvelles à la Cour, & de menager par ce secret les effets appertenans au defunt, dans ledit Fort des Illinois, par ce qu'il lui avoit fait toutes les avances, qu'il avoit pu

pour son entrepriſe. Il partit des Illinois au printemps de l'an 1688. avec ledit Pere Anaſtaſe, le jeune Cavelier, le Sieur Joutel, & un Sauvage, qui eſt preſentement habitué aupres de Verſailles. Ils arrivérent à Quebec le 27. Juillet, & firent route pour France le 20. Aouſt ſuivant. Dieu leur a fait la grace d'arriver heureuſement enſemble à Paris aprés avoir eſſuié un nombre incroiable de dangers. Ils rendirent conte de leur Voiage au feu Monſieur de Marquis de Seignelay.

Voila l'hiſtoire de ce dernier Voiage du Sieur de la Salle, dont j'ai cru devoir donner connoiſſance au public, par ce que c'eſt comme une ſuite du mien, & qu'il ſert à confirmer pluſieurs choſes, que j'ai avancées dans mon hiſtoire. Je paſſe preſentement à la deſcription de la Religion & des mœurs de ces Nations Barbares, que j'ai decouvertes dans mon Voiage,

CHA-

CHAPITRE XI.

Reflexions de l'Autheur sur le Voiage de la Chine. Créance de la pluspart des Sauvages de l'Amerique Septentrionale touchant une espece de creation du Monde, & touchant l'immortalité de l'Ame.

ON dit ordinairement, que la verité est l'ame & l'essence de l'histoire. Ce Traité des mœurs des Sauvages de l'Amerique Septentrionale n'a donc pas besoin d'aucune autre recommandation, puis qu'il est fait avec la derniere sincerité. La nouveauté & la diversité y joindront leurs attraits, quoi que je parle ici de plusieurs peuples Barbares, qui n'ont point encore été policez. Ainsi j'espere, que la description de prés de deux cens peuples differens, ou que j'ai veus, & dont j'ai fait mention dans mon premier Volume, ou que quelques uns de nos Regieux

gieux ont decouvertes, donnera quelque sorte d'agréement aux Curieux.

Le Fils de Dieu aiant predit, que son Euangile seroit prêché par toute la terre, les fidelles se sont toujours interessez dans l'accomplissement de cette Prophetie en travaillant à convertir les Nations Barbares, parmi lesquelles le vrai Dieu est encor inconnu. Il est vrai, que cette multitude de Barbares, qui sont répandus dans ces Vastes contrées de l'Amerique, ont eu les yeux fermez jusques à present à la lumiere de la verité. Cependant nous avons déja commencé à leur prêcher Jesus Christ crucifié, du mieux qu'il nous a été possible afin de les amener au Salut. Nous esperons donc que ceux qui sont animez du zele de Dieu, travailleront desormais à achever ce que nous avons commencé, & qu'ils s'emploieront au Salut de tant d'Ames, qui ne perissent que par ce que les Chrêtiens ne pensent pas à les retirer de leur aveuglement naturel. C'est pour leur en faciliter les moiens, que nous allons traiter des idées,

que

que ces peuples ont de la Religion, & qu'en même temps nous parlerons de leurs Mœurs, afin qu'on voie mieux par quels moiens on pourra les instruire pour les rendre capables de la verité & du Salut.

Nos Découvertes nous ont fait connoitre la plus grande partie de l'Amerique Septentrionale. Ainsi je ne doute point, que si la Majesté Britannique, & Nosseigneurs les Etats vouloient nous y renvoier pour achever, ce que nous avons si heureusement commencé, on ne developpât enfin, ce qu'on n'a pu éclaircir juſques à present, quelque tentative que l'on ait fait pour cela. Il a été impossible juſques ici d'aller au Japon par la Mer glaciale. On à taché plusieurs fois d'en faire le Voiage. Mais on n'a jamais pu y reüſſir, & je ſuis moralement aſſuré, qu'on ne pourra jamais en venir à bout, qu'au préalable on n'ait decouvert le Continent tout entier des terres, qui ſont entre la Mer glaciale, & le Nouveau Mexique. Il ſemble, que Dieu ne m'ait pre-

preſervé de tous les dangers extraordinaires de mes grands Voiages, que pour achever cette heureuſe Découverte. Je m'offre encore ici d'y travailler, & je ſuis perſuadé, que cette entrepriſe aura un ſuccés heureux moiennant Dieu, ſi on me fournit les moiens de m'y emploier.

Jé ne ſuis pas ſurpris, de ce que les Sçavans avoüent, qu'ils ignorent encore comment l'Amerique s'eſt peuplée, & comment ce nombre infini de Nations, que l'on y trouve, s'eſt établi dans ce Vaſte Continent. L'Amerique forme la moitié du Globe de la terre. Les plus habiles Geographes n'en ont point encore une connoiſſance entiere, & les habitans même de ce Nouveau Monde, leſquels nous avons decouverts, & qui ſelon toutes les apparences en devroient être les mieux informez, ne ſçavent pas eux mêmes, comment leurs Ancêtres y ſont venus. Certes ſi dans l'Europe nous étions comme ces peuples ſans uſage de cet Art ingenieux de l'Ecriture, qui fait en quelque ſorte revivre

vivre les morts, qui rappelle le souvenir du passé, & qui conserve la memoire des choses, il est certain, que nous ne serions pas moins ignorans que ces pauvres Sauvages.

La plus grande partie des Barbares, qui habitent l'Amerique Septentrionale, croient communement une espece de création du Monde. Ils disent, que le Ciel, la terre, & les hommes ont été faits par une Femme, qui gouverne le Monde avec son Fils. C'est peut être pour cela, qu'ils comtent leurs genealogies par les femmes. Ils ajoutent, que ce Fils est le principe de toutes les choses bonnes, & que la Femme est la cause de tout le mal. Ils croient, que l'un & l'autre jouïssent d'une parfaite felicité. Ils disent encore, que cette Femme tomba du Ciel enceinte, & qu'elle fut reçue sur le dos d'une Tortue, qui la sauva du naufrage. Quand on leur fait quelque objection sur le ridicule de leur creance, ils répondent ordinairement, que cette objection est bonne pour ceux, qui la font, mais qu'elle

qu'elle ne fait rien contr'eux, par ce qu'ils sont faits d'une autre maniere que les Européens.

D'autres Sauvages du même Continent croient, qu'un certain Esprit, que les Iroquois appellent *Otkon*, & d'autres Barbares, qui demeurent au bas de Fleuve St. Laurans, *Atahauta*, est le Createur du Monde, & qu'un nommé *Messou* en a été le reparateur aprés le Déluge. C'est ainsi, qu'ils alterent, & qu'ils broüillent par leurs traditions la connoissance, que leurs Ancêtres peuvent avoir eüe du Deluge universel. Ils disent, que ce Messou ou *Otkon* allant un jour à la chasse, ses chiens se perdirent dans un grand Lac; lequel venant à se deborder, il couvrit toute la terre en peu de temps, & ne fit qu'un Abyme de tout le Monde. Ils ajoûtent, que ce *Messou* ou *Otkon* amassa un peu de terre par le moien de quelques animaux, & qu'il se servit de cette terre pour réparer le Monde. Au reste ils croient, que les Européens habitent un Monde different du leur.

Quand

Quand donc on veut les desabuser de leurs folies, & les instruire de la veritable Création de l'univers, ils disent, que tout cela peut bien être veritable pour le Monde, que nous habitons: mais qu'il en est tout autrement du leur. Ils demandent même fort souvent, s'il y a un Soleil & une Lune dans nôtre Europe comme dans leur païs.

Il y a d'autres Sauvages, qui habitent au haut du Fleuve S. Laurent, & du Meschasipi, qui racontent une histoire assez curieuse. Ils disent donc à peu prés, comme les precedens, qu'une femme décendit du Ciel, & qu'elle demeura quelque temps à voltiger en l'air sans trouver où poser son pied. Les poissons de la Mer en aiant compassion tinrent Conseil pour sçavoir, lequel d'entr'eux la recevroit. La Tortue se presenta, & offrit son dos au dessus de l'eau. Cette femme s'y vint reposer, & y fit sa demeure. Dans la suite les immondices de la Mer s'étant ramassées autour de la Tortue, il s'y forma peu à peu une grande étendue de terre,

re, qui fait presentement ce que nous appellons l'Amerique.

Ils ajoûtent, que la solitude ne plaisoit du tout point à cette femme, & qu'elle s'ennuioit de n'avoir personne, avec qui elle pût s'entretenir pour passer sa vie plus agreablement, qu'elle ne faisoit. Il décendit d'enhaut un esprit, qui la trouva endormie de chagrin. Il s'approcha d'elle imperceptiblement, & de cette approche il en vint deux fils, qui sortirent de sa côte. Ces deux enfans ne purent jamais s'accorder dans la suite. L'un étoit meilleur Chasseur que l'autre, & ils avoient tous les jours quelques demêlez entr'eux. Ils en vinrent donc enfin à une telle extremité, qu'ils ne purent plus se souffrir l'un l'autre. Sur tout il y en avoit un d'une humeur extrémement farouche. Il avoit une haine mortelle pour son Frere, qui avoit le naturel plus doux. Celui-ci ne pouvant plus endurer les mauvais traitemens, que l'autre lui faisoit tous les jours, se vit enfin obligé de s'en separer. Il se retira donc dans le Ciel, d'où

pour

pour marque de son juste ressentiment il fait gronder son tonnerre de fois à autre sur la tête de son malheureux Frere.

Quelque temps après l'Esprit descendit encore vers cette femme, & il en vint une fille, de laquelle, disent les Sauvages, est descendu ce grand peuple, qui occupe presentement une des plus grandes parties de l'Univers.

Quelque fabuleuse que soit cette histoire, on ne laisse pas d'y entrevoir quelque verité. Le sommeil de cette femme, & la naissance de ses deux fils ont quelque rapport avec le sommeil d'Adam, pendant lequel Dieu prit une de ses côtes pour en former Eve. La desunion de ces deux Freres est l'image de la haine irreconciliable de Caïn & d'Abel. La retraite de celui, qui s'en alla dans le Ciel, nous represente la mort d'Abel, & le tonnerre, qui gronde du Ciel, marque assés bien la malediction, que Dieu prononça contre ce malheureux Caïn, qui avoit inhumainement tué son Frere.

C'est

C'est une chose déplorable de voir de combien de chimeres le Démon embroüille l'esprit de ces pauvres Sauvages. Quoi qu'ils estiment toutes les Ames corporeles, car ils n'entendent par leur *Otkon*, *Aubaire* ou *Manitou* que je ne sçay quel esprit materiel, qui donne l'être & le mouvement à toutes choses, ils font pourtant profession de croire l'immortalité de l'Ame, & une autre vie, dans laquelle on joüit de toutes sortes de plaisirs, & où on trouve de la chasse, & de la pêche en abondance, du blé d'Inde pour ceux, qui en sement, car il y en a qui n'en sément point, du Tabac, & mille autres choses curieuses & necessaires. Ils tiennent, que l'Ame n'abandonne point le corps incontinent aprés la mort. C'est pourcela, qu'ils enterrent avec le corps, Arc, fléches, blé d'Inde, & viande grasse, afin que les morts se puissent nourrir, disent ils, en attendant qu'ils soient arrivez au païs des Ames.

Comme ils donnent des Ames à toutes les choses sensibles, ils estiment qu'a-

qu'après la mort les hommes chassent encore les ames des Castors, des Elans, des Renards, des Outardes, des Loups-marins, & des autres animaux. Ils croient, que l'Ame des raquettes, dont ils se servent pour ne point enfoncer dans les neiges pendant l'hyver, leur servent encore pour le même usage dans l'autre vie, de même que l'Ame des arcs & des flêches à tuer les bêtes. Ils ont les mêmes pensées de la pêche, de sorte que ces Ames ont besoin selon eux des rames, qu'on enterre avec les morts. Les Corps, qu'ils élévent à sept ou huit pieds de terre, n'ont besoin de ces armes, & des vivres, que l'on met auprès d'eux que pour faire le Voiage de l'autre vie.

Ils s'imaginent, que ces Ames se promenent visiblement dans les Villages pendant un certain temps, & qu'elles prennent part à leurs festins, & à leurs régales. C'est pour cela, qu'ils leur laissent toujours leurs portions. Plusieurs de ces Nations vont même jusques à avoir de certaines Fêtes générales

rales des Morts, accompagnées de chansons & de cris horribles, de festins à manger tout ce qui s'y presente, de danses, & de presens de differentes sortes. Ils tirent les corps morts du village, & même les Os de ceux, qui sont déja consumez, lesquels ils appellent des paquets d'Ames. Ils les transportent d'un tombeau dans un autre ornez de peaux passées, de rassades, de Colliers de porcelaine, & d'autres pareilles richesses de leurs païs. Ils croient, que tout cela sert à rendre ces morts plus heureux.

Je ne m'arrête pas ici à déduire la superstition de leur créance sur ce sujet, les lieux differens où les emplois, qu'ils leur assignent, la maniere, dont ils croient, qu'elles vivent, leurs guerres, leurs paix, leur police & leurs Loix. Ce sont autant de traditions extravagantes & ridicules, fondées sur des fables, que leurs Peres ont inventées, & ausquelles ils ont donné du credit les faisant passer à leur enfans, qui y sont fortement attachez. On pourroit même

me soupçonner, que les Sauvages de l'Amerique sont originairement issûs des Juifs, dont quelques uns peuvent avoir été jettés par quelque naufrage dans cette grande partie du Monde. Et en effet ils ont du rapport avec les Juifs en plusieurs choses. Ils font leurs Cabannes en forme de pavillons, comme les Juifs. Ils s'oignent d'huile, & s'attachent superstitieusement aux songes. Ils pleurent leurs morts avec beaucoup de lamentations. Les femmes portent le dûeil de leurs proches parens un An entier. Pendant cela elles s'abstiennent des danses & des festins, & font une maniere de chaperon sur la tête. Pour l'ordinaire le Pere & le Frere du Defunt ont soin de la veuve.

Au reste il semble, qu'il y ait une malediction particuliere de Dieu sur eux comme sur les Juifs. Ils sont brutaux, & opiniâtres au dernier point. Ils n'ont point de demeure fixe & arrêtée. Ils sont fort impudiques, & ont même l'esprit si grossier, que quand on leur dit, que leurs Ames sont immortelles,

ils ne laissent pas de demander, ce qu'elles mangeront dans l'autre Monde. D'ailleurs on voit quelques traces de la créance des Juifs conformément à la révélation de Moïse dans ce que nous avons touché cy-dessus de la créance des Sauvages sur l'origine du Monde. Mais à parler franchement ces peuples Barbares paroissent n'avoir aucune idée de la Divinité. Ils croient neanmoins un autre monde, où ils esperent de jouir des mêmes plaisirs, qu'ils goûtent ordinairement en celui-ci. Ce sont des gens sans subordination, sans Loix, & sans aucune forme de Gouvernement ni de police. Ils sont grossiers en matiere de Religion, fins & rusez pour le commerce & pour leur profit. Mais ils sont Superstitieux jusques à l'excez.

CHAPITRE XII.

Moiens, par lesquels on peut convertir les Sauvages. Qui sont ceux, à qui l'on doit refuser ou administrer le Baptême.

NOs Anciens Missionaires Récollects du Canada, & ceux, qui leur ont succedé dans ce travail, ont toujours avoüé, comme je l'avoüe avec eux, qu'on ne reüssira jamais à convertir les Sauvages, si on ne travaille à les rendre hommes, avant que de les rendre Chrêtiens. Il faut donc necessairement, que pour les humaniser, les Chrêtiens de l'Europe se mêlent avec eux, & qu'on les habitue parmi nous, ce qui ne se peut faire sans doute qu'en augmentant les Colonies. Mais il faut avoüer, que la Compagnie des Marchands du Canada, a toujours mis de grands obstacles à l'aggrandissement de Colonies. Car dans le dessein d'attirer

rer tout le commerce, ces Messieurs n'ont jamais voulu souffrir, qu'on fit des établissemens particuliers pour s'habituer dans le païs, ni permettre même, que les Missionaires rendent les Sauvages sedentaires. Sans cela pourtant il n'est pas possible de rien faire pour la conversion de ces Infideles. Ainsi l'avidité de ceux, qui veulent trop gagner en peu de temps, a retardé beaucoup l'établissement de la foi parmi les Sauvages. Le mauvais exemple des Chrêtiens y a aussi causé beaucoup de préjudice.

Il paroit donc de tout cela, que la Mission est fort pénible & fort laborieuse parmi ces abondantes Nations. Ainsi il faut tomber d'accord, qu'il seroit necessaire d'emploier plusieurs années, & s'engager dans de grands travaux pour humaniser ces peuples, qui sont extremement grossiers & Barbares. C'est pour cela, qu'à la reserve de quelques sujets fort douteux on ne peut se hazarder d'administrer les Sacremens, aux Adultes, qui semblent, se convertir.

vertir. Car on voit en effet qu'aprés tant d'années de Miſſion, on a fait tres peu de progrés, quoy qu'on ait beaucoup travaillé.

Ainſi l'on n'avancera jamais le Chriſtianiſme parmi les Sauvages, ſi l'on ne fortifie les Colonies d'un grand nombre d'habitans, d'Artiſans & de Laboureurs. Il faut même, que la traite avec les Sauvages ſoit libre & permiſe indifferemment à tous les Européens. De plus il faut rendre ces Barbares ſedentaires, & les façonner à nos manieres & à nos Loix. On pourroit encore par le ſecours des perſonnes Zelées de l'Europe, établir des Colleges afin d'y élever de jeunes Sauvages dans les lumieres du Chriſtianiſme. Ces gens pourroient contribuer en ſuite avec les Miſſionaires à l'inſtruction de leurs Compatriotes. C'eſt un moien tres propre ſans doute à fortifier l'établiſſement temporel & ſpirituel des nouvelles Colonies. Mais on voit ordinairement les hommes fort attachez au gain & au commerce, qui cependant ſont peu ſenſibles à attirer la be-

benediction de Dieu sur eux, & à s'employer à l'avancement de sa gloire.

Dieu se plait souvent à éprouver ses Enfans, & entr'eux, ceux, qui s'emploient au Salut des Ames, par les endroits, qui leur sont les plus sensibles. Mais les dangers, les travaux, les souffrances, & le sacrifice même de leur vie leur seroient agréables, si en se devoüant ainsi au Salut de leurs prochains Dieu leur donnoit la consolation de voir leurs entreprises couronnées de quelques succes, par rapport à sa gloire & à la conversion des Ames.

Il est impossible, qu'en jettant les yeux sur ce grand nombre de peuples, dont je parle dans cette Relation, & sur le peu de progrés, que l'on a faits jusques à present parmi les Sauvages, qui habitent ces grands & Vastes païs, on ne soit obligé d'admirer en cela les jugemens insondables de Dieu, & de s'écrier avec l'Apôtre, O profondeur des richesses de la sapience & de la connoissance de Dieu. Un grand nombre

de Prêtres seculiers fort Sçavans, & de Zelez Religieux de nôtre Ordre, ont porté le flambeau de l'Evangile par tout, & ont travaillé à ce grand ouvrage. Mais Dieu veut nous faire sentir, que la conversion des Ames est l'ouvrage de sa grace dont les moments heureux ne sont point encore arrivez.

Il se contente donc de nous voir gemir sous cette dependance de son secours interieur. Il est le témoin de nos larmes & de nos soupirs. Il entend nos prieres. Il reçoit le sacrifice de nos vœux, se agrée les supplications ardentes, que nous lui faisons d'avancer les temps de sa misericorde envers ces pauvres peuples ensevelis dans les tenebres de l'ignorance. Cependant il veut, que les Ouvriers travaillent à preparer cette vigne, & qu'ils y emploient toute leur addresse. Mais il faut, qu'ils en attendent le fruit avec patience. Dieu agira dans le temps, qu'il en a marqué dans le secret de sa providence. Au reste il sera le juste Remunerateur de ceux, qui s'emploieront fide-

fidelement à ce grand ouvrage. Cependant il ne trouve pas encore à propos de nous donner cette grande joie, que nous sentirions sans doute, si nos travaux étoient suivis d'un grand succés, par ce que ces nombreuses conversions pourroient flatter nôtre amour propre, & nôtre vanité.

Je puis bien dire ici avec douleur, qu'il y a beaucoup de difference entre les Missions modernes de l'Amerique & celles, que nos Recollects avoient commancées dans ce nouveau Monde, & qu'ils ont continuées de faire dans l'Amerique Meridionale, & en particulier dans le Perou. On y convertissoit tous les jours des millions d'Ames. Mais on ne remarque aujourd hui dans le Canada qu'une terre ingrate, sterile & infeconde. On n'y trouve que de l'aveuglement, de l'insensibilité, & un prodigieux éloignement de Dieu, & même une entiere opposition aux Mysteres de la foy. Il faudroit des Siécles entiers pour preparer ces Barbares à l'-

Evangile avant que d'en esperer quelques succés, & pour comble de malheur Dieu a permis, que le pais fut mis entre les mains d'une Compagnie de Marchans, qui ne pensent qu'à leur interêt, & qui sont tout à fait insensibles à la propagation de la foi.

Nos Anciens Missionaires Recollects n'accordoient le Sacrement du Baptême aux Sauvages, qu'aprés de grandes precautions, de peur que ce Saint Mystere ne fut profané par ces Barbares. On voit encore aujourdhui, que ces Nations sont tres mal disposées pour la Religion Chrétienne. Elles ne paroissent avoir aucun sentiment de Religion en general. Elles semblent être incapables des raisonnemens les plus communs, qui meinent les autres hommes à la connoissance d'une Divinité vraie ou fausse.

Ces pauvres aveugles spirituels écoutent comme des chansons tout ce qu'on leur dit de nos Mysteres. Ils ont de grands vices naturels, & sont attachez à des

à des Superstitions, qui ne signifient rien. Ils ont des coutumes Sauvages, brutales & barbares. Ils se laisseroient baptiser dix fois par jour pour un verre d'eau de vie, ou pour une pipe de Tabac. Ils offrent leurs enfans pour être baptisez, mais tout cela sans aucun motif de Religion. Ceux, qu'on peut avoir instruits pendant tout un hyver, comme il m'est arrivé d'en instruire quelques-uns pendant que j'étois au Fort de Frontenac, ne témoignent pas plus de discernement que les autres pour les articles de foi. On les trouve tous fort generalement ensevelis dans cette insensibilité pour les choses de la Religion. C'est ce qui a causé de terribles allarmes de conscience à nos Religieux dans les commencemens de leur Mission parmi les peuples du Canada. Ils voioient, que le peu d'Adultes, qu'ils avoient instruits, & en suite admis au Saint Baptême, retomboient aussi tost dans leur indifference ordinaire pour les choses du Salut, & que les enfans suivoient l'exemple malheureux de leurs Peres,

de sorte qu'on profanoit visiblement le Baptéme en le leur administrant.

Le Cas fût examiné à fonds, & on le discuta avec beaucoup de soin. On le porta même en Sorbonne. Enfin aprés toutes les diligences possibles il fut conclu, qu'à l'égard des Adultes, & des enfans moribonds, de la mort desquels on seroit moralement assuré, on pourroit se hazarder à leur accorder le Baptéme, lors qu'ils le demanderoient, par ce qu'on avoit droit de presumer, que dans cette extremité Dieu donnoit quelques raïons de lumiere aux Adultes, comme on croioit l'avoir entre-vu en quelques uns. Mais on declara, qu'à l'égard des autres Sauvages, on ne devoit point du tout leur accorder le Baptéme, à moins que par un grand usage, & aprés une longue & forte experience, on n'eût remarqué, qu'ils étoient touchez, instruits, & penetrez de nos Mystéres, & absolument detachez de leurs coutûmes Barbares.

On déclara de plus, qu'on pourroit ad-

administrer le Baptême à ceux, qui seroient entierement habituez parmi les Chrêtiens, élevez dans nos manieres de vivre, & humanisez, sur tout aprés avoir été bien instruits qu'il en seroit usé de même à l'égard des enfans de ces derniers. Et on dressa un formulaire, & une espece de Canon fondamental pour servir de regle à nos Missionaires, afin qu'ils s'y conformassent absolument dans les fonctions de leur employ.

CHAPITRE XIII.

Les Sauvages de l'Amerique Septentrionale ne reconnoissent aucune Divinité. Des pretendues Ames des animaux terrestres.

NOs Anciens Missionaires Recollects ont connu plusieurs Nations diffe-

differentes dans l'espace de plus de six cens lieües, dans les terres de l'Amerique Septentrionale, & j'en ai visité un grand nombre d'autres, par ce que j'ai été plus avant qu'eux, & que j'ai voiagé dans toute l'étenduë de S. Laurens, & dans celui de Mechasipi. J'ai remarqué comme mes predecesseurs, que les Sauvages ne manquent point de bon sens dans les choses, qui concernent l'interest general & particulier de leur Nation. Ils vont droit à leur fin. Ils prennent même des mesures assez justes pour cela. Mais c'est ce qui fait le sujet de mon étonnement, qu'étant assez éclairez pour leurs propres affaires ils n'aient rien que d'extravagant dans l'esprit par rapport à ce qui concerne la Religion, les Mœurs, les Loix, & les Maximes de la vie.

Nous avons tous reconnu, que presque tous les Sauvages en general ne reconnoissent aucune Divinité, & qu'ils sont même incapables des raisonnemens communs & ordinaires sur ce sujet, tant ils ont l'esprit stupide, & rempli de ténébres

nébres. L'on trouve pourtant par fois au travers de leur aveuglement quelques sentimens confus de Divinité. Les uns reconnoissent, mais avec beaucoup d'embarras le Soleil pour Dieu. D'autres un Genie, qui domine dans l'air. Quelques uns regardent le Ciel comme une espece de Divinité, d'autres un *Otkon* ou *Manitou* bon, ou mauvais. Cependant tout cela n'est qu'en apparence seulement. Les Nations du Sud semblent croire un Esprit universel, qui domine par tout. Ils s'imaginent, comme ils peuvent, qu'il y a un Esprit en chaque chose, même dans celles, qui sont inanimées, & ils s'y addressent par fois pour le conjurer, comme nous l'avons remarqué du Sauvage, qui faisoit une espece de sacrifice sur un Chêne au Saut de St. Antoine de Pade sur le Meschasipi.

Cependant ces Nations ne reconnoissent point de Divinité par esprit de Religion. Ils en parlent, comme ils font ordinairement, par prevention, par caprice, par entêtement, & ils ne re-

regardent eux mêmes, ce qu'ils en disent, que comme une espece de fable. Ils n'ont aucune ceremonie exterieure, qui montre, qu'ils rendent quelque culte à la Divinité. On ne leur voit ni sacrifice, ni Temple, ni Prêtre, ni aucune autre marque de Religion.

Les songes leur tiennent lieu de toutes choses, de Prophetie, d'inspiration, de Loix, de commandement, & de regles dans toutes leurs entrepriſes de guerre, de paix, de commerce, & de chaſſe. C'eſt même une eſpece d'Oracle à leur égard. Vous diriez à les voir agir, qu'ils ſont de la Secte des Illuminez. La créance qu'ils ont de leurs songes leur impoſe une eſpece de neceſſité; par ce qu'ils croient, que c'eſt un Eſprit Univerſel, qui les leur inſpire pour les avertir, de ce qu'ils doivent faire. Et cela va ſi loin, que ſi leur ſonge leur ordonne de tuer un homme, ou de commettre quelque autre action mauvaiſe, ils l'executent en même temps, & ils la reparent en ſuite par les moiens que nous dirons cy-aprés.

Les

Les Parens songent pour leurs enfans, & les Capitaines pour leurs Villages. Ils ont des gens, qui se mêlent d'interpreter les songes, & qui les expliquent selon leurs inclinations & leur panchant. Que s'ils ne reüssissent pas dans leurs interpretations, on ne les regarde pas comme faussaires pour cela.

On remarque, que s'il y a quelque Saut ou chûte d'eau difficile à passer, & quelque danger à eviter, ils y jettent une robbe de Castor, du Tabac, de la porcelaine, ou quelque autre chose semblable par maniere de sacrifice pour s'attirer la faveur de l'Esprit, qui y preside.

Il n'y a point de Nation, qui n'ait ses Jongleurs, que quelques uns traitent de Sorciers. Mais il n'y a point d'apparence, qu'il y ait dans leur fait aucun pacte, ni aucune communication avec le Diable. Cependant on peut dire, que cet Esprit malin regne dans toutes les impostures de ces Jongleurs, & qu'il s'en sert pour amuser ces peuples, & pour les rendre toujours plus in-

incapables d'être amenez à la connoissance du vray Dieu. Ils sont fort entestez de ces Jongleurs, quoi qu'ils les trompent continuellement.

Les imposteurs se font traiter de Prophetes, qui predisent l'avenir. Ils veulent, qu'on les regarde comme aiant un pouvoir presque infini. Ils se vantent de faire la pluïe & le beau temps, le calme & les Orages, la fecondité & la sterilité des terres, les chasses heureuses ou malheureuses. Ils se servent aussi de Medecins, & appliquent souvent des remedes, qui n'ont aucune vertu pour la guerison des maladies.

On ne peut rien s'imaginer de plus horrible, que les cris, le tintamarre, & les contorsions étranges de ces trompeurs, lors qu'ils se mettent à jongler, ou à faire leurs enchantemens. Ils ne laissent pourtant pas d'avoir de l'adresse. Ils ne guerissent personne, & ne prédisent jamais rien que par un pur hazard. Cependant ils ont une infinité de dévotion pour tromper ces pauvres peuples, lors que l'évenement ne répond

pond pas à leurs promesses, à leurs prédictions, & à leurs remedes, car comme je l'ai dit, ils font le metier de Prophetes & de Medecins. Ils ne font rien sans presens ni sans recompense. Il est vray que si ces imposteurs ne sont adroits à s'accreditter, & à trouver leurs defaites à propos, lorsque la personne, qu'ils traitent, vient à mourir, ou que les entrepriſes n'ont pas le ſuccés, qu'ils en faiſoient eſperer, on les tue par fois ſur le champ ſans autre formalité.

Ces pauvres aveugles ſont attachez à pluſieurs autres Superſtitions, dont les Demons ſe ſervent pour les abuſer. Ils croient, qu'il y a pluſieurs ſortes d'animaux, qui ont une ame raiſonnable. Ils ont je ne ſçay quelle maniere de veneration pour certains os d'Elans, de Caſtors, & d'autres bêtes. Jamais ils ne les donnent à manger à leurs chiens, qui ſont les ſeuls animaux domeſtiques, qu'ils nourriſſent, par ce qu'ils s'en ſervent à la chaſſe. Ils conſervent donc pretieuſement ces os. Ils ont même de

la

la repugnance à les jetter dans le Fleuve. Ils presendent que les Ames de ces Animaux viennent voir de quelle maniere on traite leurs corps, & qu'elles en avertissent en suite les bêtes vivantes, & celles qui sont mortes. Que s'il arrive, qu'on les maltraite, les bêtes de cette espece ne veulent plus se laisser prendre ni dans ce Monde ni dans l'autre.

On peut dire, que la corruption du peché a répandu dans l'Ame de ces malheureux peuples un aveuglement étrange, & une entiere insensibilité pour toutes sortes de Religions, de sorte qu'on ne voit rien de semblable dans toutes les Histoires. Il est vray, qu'ils ont de certaines superstitions, ausquelles ils s'attachent avec beaucoup d'opiniatreté. Cependant ils n'ont en cela aucun principe ni aucun mouvement de Religion. Ce n'est qu'imagination & qu'entêtement. Quand on dispute avec eux, & qu'on les pousse un peu sur leurs reveries, ils ne répondent rien. Leur esprit demeure comme Stupide & hebeté. Si on leur propose nos Mysste-

fieres, ils écoutent ce qu'on leur dit avec la même indifference, qu'ils ont pour leurs propres reveries. J'en ai veu plusieurs qui semblent se rendre à cette verité, sçavoir qu'il y a un premier principe, qui a tout fait. Cependant cela ne fait qu'effleurer leur esprit, qui retombe d'abord dans son assoupissement ordinaire, & dans sa premiere insensibilité.

CHAPITRE XIV.

Des grandes difficultez, que l'on trouve à convertir les Sauvages de la priere par routine & du Martyre.

LA grande insensibilité de ces Barbares ne vient ordinairement, que de ce qu'ils ne se soucient point d'être instruits. Ils ne viennent à nous, & ne s'y attachent que par pure fantaisie, en suivant certaines inclinations que tout le

le monde ſent pour les perſonnes, qu'on voit, ou bien ils ne nous recherchent que par le bon accüeil, & les flatteries, que nous leur faiſons, ou par le ſecours, que leurs malades reçoivent de nous, ou par l'eſperance de tirer quelque profit de nôtre commerce, ou enfin par ce que nous ſommes Européens, qu'ils nous croient plus vaillans qu'eux, & qu'ils eſperent, que nous les defendrons contre leurs ennemis.

On leur apprend les prieres. Mais ils les recitent comme des chanſons ſans aucun diſcernement de foi. Ceux, que l'on a catechiſez longtemps, ſont fort chancelans à la reſerve d'un fort petit nombre. Ils quittent tout, retournent à leurs bois, & reprennent leurs Superſtitions à la moindre fantaiſie, qui leur monte dans l'eſprit.

Je ne ſçay ſi leurs predeceſſeurs ont connu quelque Divinité. Mais enfin leur langue, qui eſt fort naturelle & fort expreſſive en toute autre choſe, eſt tellement ſterile à cet égard, qu'on n'y trouve aucun terme pour exprimer la Divi-

Divinité, ou quelqu'un de nos Myſteres, pas même les plus communs. C'eſt un des plus grands embarras, que l'on trouve, quand on veut les convertir.

Voici encore un grand obſtacle à la converſion de ces peuples. C'eſt, que la pluspart d'entr'eux ont pluſieurs femmes, & que dans les païs du Nord ils en changent, quand il leur plait. Ils ne comprennent pas, comment on peut s'aſſujetir à l'indiſſolubilité du Mariage. Ne vois tu pas bien, diſent ils, quand on raiſonne avec eux ſur ce ſujet, que tu n'as point d'eſprit? Ma femme ne s'accommode pas de moi. Je ne m'accommode pas d'elle. Elle s'accordera bien avec un tel, qui ne s'accorde pas avec la ſienne. Pourquoi voudrois-tu, que nous fuſſions quatre malheureux pendant le reſte de nos jours?

Un autre empéchement, qui vient de tout ce que nous venons de toucher, conſiſte dans la coutume, qu'ils ont de ne contre-dire perſonne. Ils croient en effet, qu'on doit laiſſer chacun dans ſon opinion ſans entreprendre de la

combattre. Ils croient, ou font semblant de croire tout ce que vous leur dites. C'eſt une inſenſibilité, & une indifference profonde pour toutes choſes, mais ſur tout en matiere de Religion, dont ils ne ſe mettent point en peine.

Il ne faut point aller dans l'Amerique dans l'eſperance de ſouffrir le Martyre en prenant ce mot dans le ſens Theologique. Les Sauvages ne font jamais mourir les Chrétiens pour cauſe de Religion. Ils laiſſent chacun dans ſa creance. Ils aiment ſeulement les ceremonies exterieures de nôtre Egliſe. Ces Barbares ne font la guerre que pour les interêts de la Nation. Ils ne tuent les gens que pour des querelles particulieres, ou par brutalité, ou par vindicte, par vengeance, par entêtement de ſonge, ou de quelque vifion extravagante. Ils ſont incapables d'ôter la vie à perſonne en haine de la Religion.

Tout eſt brutal dans leurs inclinations. Ils ſont naturellement Gourmans,

mans, & ne connoissent point d'autre felicité dans la vie que le plaisir du boire & du manger. On remarque cette brutalité jusques dans leurs yeux & dans leurs divertissemens, qui sont toujours precedez & suivis de festins.

L'esprit de vengeance, dont ils sont animez, est encore un grand obstacle au Christianisme. Ils ont beaucoup de douceur, & d'indulgence pour leur Nation. Mais ils sont cruels & vindicatifs au delà de toute imagination contre leurs ennemis. Ils sont naturellement inconstans, médisans, moqueurs, & impudiques. Enfin parmi le nombre de vices, auxquels ils sont sujets, on ne remarque en eux aucun principe de Religion ni de vertu morale. Et cela sans doute rend leur conversion extremement difficile.

Pour gagner quelque chose sur eux, & les disposer à la foi, il faudroit les familiariser avec nous & contracter de grandes habitudes avec eux. C'est ce qu'on ne peut faire si tôt, par ce qu'il faut auparavant multiplier les Colo-

nies, & les répandre par tout. Lorsqu'ils ont passé quelques semaines avec les Européens, ils sont obligez d'aller à la guerre, ou à la Chasse & à la pêche afin d'avoir dequoi subsister: & cela les débauche sans doute extremement. Il faudroit donc les fixer, les induire à défricher les terres, à les cultiver, & à travailler à divers metiers comme les Européens, après quoi on leur verroit prendre des manieres plus douces, & plus civilisées, tant entr'eux qu'avec nous.

Nous parlerons dans la suite des autres Nations du Sud, qui paroissent plus disposées que celles du Nord, & du bas Fleuve de S. Laurens a recevoir l'Evangile.

CHAPITRE XV.

La maniere, dont les Sauvages font leurs festins.

Ils ont des festins d'Adieu, de remerciment, de guerre, de paix, de mort,

mort, de mariage, & de santé. Ils passent en régale les jours & les nuits, sur tout quand ils font de ces festins, qu'ils appellent: à manger tout. Car alors on ne permet à personne de quitter l'assemblée, que l'on n'ait tout mangé. Que si on ne peut plus manger, on est obligé de loüer quelqu'un, qui soit en état de tenir la place de ceux, qui sont repus.

Ils ont encore d'autres festins pour la guerison des malades. Ils en ont aussi de communs. Autrefois ils avoient des festins d'impudicité, où les hommes & les femmes se mettoient pêle mêle, & commettoient des brutalitez surprenantes. Mais s'ils font encore presentement de ces festins, c'est fort rarement, & lors qu'ils sont éloignez des Européens.

Quand ils veulent aller à la guerre, c'est ordinairement pour reparer quelque tort, qu'ils pretendent, qu'on leur a fait. Quelquefois ils n'y vont qu'en suite d'un songe, & souvent par ce que la fantaisie leur en vient dans l'esprit.

Par fois aussi ils ne s'y engagent, que par ce que les autres se moquent d'eux. Tu n'as point de courage, disent ils, tu n'as jamais été à la guerre. Tu n'as point encore mé d'hommes. Alors ils se piquent d'honneur, & aprés avoir tué quelques bêtes fauves ils font un festin, & exhortent leurs voisins à les accompagner dans leur entreprise.

Lors qu'ils y veulent aller seuls, ils ne font point de festins. Ils avertissent seulement leurs femmes de leur preparer de la farine de blé d'*Inde*, par ce qu'ils veulent aller à la guerre. Mais s'ils veulent avoir des Compagnons, ils vont par tout le village inviter les jeunes hommes, lesquels prennent leurs plats de bois ou d'écorce de bouleau. Alors ils se rendent dans la Cabanne de celui, qui les a invitez, ce qu'il font ordinairement en chantant des chansons de guerre. Je vais à la guerre. Je veux venger la mort de tel ou tel de mes parens. Je tueray. Je bruleray. J'ameneray des Esclaves. Je mangeray des hommes, & autres choses semblables, qui

qui ne respirent que la cruauté.

Quand tout le monde est assemblé on remplit les chaudieres de ceux, qui en ont, ou bien leurs écüelles de bois de l'écorce. Aprés quoi chacun se met à manger, & pendant le repas, celui qui les a invitez au festin, chante sans intermission, & les exhorte à le suivre. Durant tout ce temps-là ils ne disent mot, & mangent tout ce qu'ils ont avec un profond silence, si ce n'est que l'un ou l'autre d'entr'eux applaudit de temps en temps à celui, qui les a conviez à ce festin de guerre en répondant *Neiba*, ou, *Jeguenské*. Quand le Harangueur a achevé, il leur dit à tous, Voilà qui est fait. Je partirai demain, dans deux ou trois jours, selon le projet, qu'il a fait. Le lendemain ceux, qui le veulent accompagner à la guerre, le vont trouver, & l'assurent, qu'ils le suivront par tout pour le venger de ses ennemis. Voila, qui va bien, mes Neveux, leur dit il. Nous partirons dans trois jours. Les Sauvages font souvent douze ou quinze festins de

cette sorte avant que de partir.

Autrefois ces Barbares faisoient des festins fort impudiques. Le Chef de parti ordonnoit à une fille de s'abandonner à la discretion de tel ou de tel, qu'il lui marquoit. Si elle y manquoit, on lui attribuoit tout le malheur, qui arrivoit dans leurs entreprises, tant le Diable est artificieux à les entretenir dans des pensées d'impureté.

Lors qu'ils marient leurs enfans, ils ne font point de festins pour l'ordinaire. Mais s'ils s'avisent d'en faire, ils observent de certaines ceremonies pour cela. La premiere chose, qu'ils font, c'est de songer à la mangeaille. Pour cet effet ils rempliſſent de viande les chaudieres, qu'ils ont troquées avec les Européens, ou de grands pots de terre, que les femmes font elles mêmes. Ils en preparent autant qu'il leur en faut pour le nombre de gens, qu'ils veulent inviter. Quand la viande, ou la sagamité est cuite, ils vont appeller leurs gens, en leur mettant une buchete à la main disant, je t'invite à mon festin.

Aussi

Aussi-tôt dit, aussi-tôt fait. Il n'est pas necessaire d'y retourner deux fois. Ils y vont tous avec leurs Utensiles ordinaires. Le Maître de la Cabanne fait la distribution des parts fort juste: & celui, qui fait le festin, ou un autre en sa place chante sans cesse, jusques à ce qu'on ait tout mangé. Aprés le repas on chante, & on danse, aprés quoi sans autre formalité de remercîment chacun retourne en sa Cabanne sans rien dire. Il n'y a que ceux, qui ont conversé avec les Européens, qui remercient celui, qui les a invitez.

Les festins, qui se font pour guerir les malades, se font presque de la même maniere. Mais ils font plus de bien aux conviez, qu'aux malades, qui languissent. Les festins pour les morts sont plus lugubres & plus tristes. Personne n'y chante & n'y danse. Les parens du mort sont dans un profond & morne silence. Ils font paroitre un visage abbatu, pour émouvoir les conviez à compassion. Tous ceux, qui vont à ces festins, y font des presens,

& se jettent aux pieds des parens, qui sont les plus proches, disant, *Veilà pour le couvrir*, pour faire une Cabanne, ou pour faire une palissade autour du tombeau, selon la nature des choses, qu'ils donnent. Apres qu'ils ont fait leurs presens, & qu'ils se sont rassasiez, ils s'en retournent chez eux sans dire un mot.

Pour ce qui est des festins communs, ils se font en plusieurs manieres selon leur fantaisie. S'ils ont des couteaux, qu'ils aient troquez contre des Européens, & qu'ils aient mangé & coupé des viandes grasses, ils essuient ordinairement leurs couteaux à leurs cheveux. Ils mangent ordinairement assis à terre & n'ont rien pour s'essuïer. Ils sont donc obligez de dégraisser ainsi leurs couteaux à leurs cheveux, s'en frotant en suite le visage entiere. Ces frequentes onctions sont sans doute, ce qui les fortifie extraordinairement, & ce qui les rend capables des plus grandes fatigues.

CHA-

CHAPITRE XVI.

Maniere d'adopter des Européens parmi les Sauvages.

J'Ai marqué dans le volume precedent, qu'un Capitaine Sauvage des *Iſſati* ou *Nadouëſſans* nommé *Aquipaguetin* m'avoit adopté à la place de son fils, qui avoit été tué à la guerre par les *Miamis*, & que cela me donna le moyen de gagner quelque créance parmi ces peuples, & de m'inſinuer dans leur eſprit pour les diſpoſer à la foi de l'Evangile. C'eſt ainſi, que les Miſſionnaires en doivent uſer quand ils ſe rendent chez les Nations Sauvages. Il faut, qu'ils tachent de ſe mettre bien dans l'Eſprit de celui de tous les Chefs, qui eſt le plus conſideré parmi eux, & qui eſt le plus affectionné aux Européens. Alors ce Chef l'enfante, c'eſt le terme dont les Sauvages ſe ſervent pour marquer l'adopcion, & cela ſe fait en un feſtin.

Ce Capitaine l'adopte donc pour son fils, ou pour son Frere selon son âge & sa qualité, aprés quoi toute la Nation le considere, comme s'il étoit effectivement né dans leur païs, & parent de leur Chef. Il entre par le moien de cette ceremonie dans la famille en qualité de fils, de Frere, d'Oncle, de Neveu, ou de Cousin par rapport à ceux, qui sont de cette famille, & selon le rang qu'ils y tiennent par leur naissance.

Afin de mieux reüssir dans leurs desseins, les Missionaires font assembler un Conseil pour s'accrediter davantage dans l'esprit des Barbares. Sur quoi il faut remarquer, qu'on appelle Conseil toutes les assemblées, qui se tiennent par l'ordre des Chefs. Ceux, qui se rendent dans ces Assemblées, sont assis à terre dans une Cabanne, ou en pleine Campagne. Ils gardent un profond silence, pendant que le Chef fait sa harangue. Au reste ils sont Religieux observateurs, de ce qu'ils ont une fois conclu & arrêté.

Les

Les Missionaires s'expriment dans ces Assemblées, ou par eux mêmes, quand ils sçavent la langue de la Nation, ou par des Interpretes. Ils font donc connoitre qu'ils vont parmi ces peuples pour faire Alliance, & amitié avec eux, & en même temps pour les inviter au commerce avec leur Nation. En suite ils prient les Sauvages de permettre, qu'ils demeurent dans leur païs pour les instruire de la Loi de Dieu, qui est le seul moien d'aller au Ciel.

Les Sauvages acceptent souvent les offres des Missionaires, & témoignent, que leurs personnes leur sont agréables. Mais pour gagner ces Barbares il faut commencer par l'animal avant que de parler du spirituel. Les Missionaires leur font donc present de haches, de couteaux, ou de quelques autres marchandises de l'Europe, que les Sauvages, & sur tout ceux, qui n'ont point encore eu de commerce avec les Européens, estiment comme des choses de grand prix. On ne traite jamais d'aucune affaire avec eux sans leur faire

quelque prétexte de cette nature, dont ils font plus de cas, qu'on n'en fait de l'Or en Europe.

A près cela les Parens viennent à enfanter, c'est à dire à adopter ceux, qui leur ont fait présent. Ils les déclarent donc publiquement Citoiens, ou enfans de leur païs, & selon l'âge, comme nous l'avons dit, les Sauvages appellent ceux qu'ils adoptent, Fils, Frere, Cousins selon les degrez de parenté, & ils sont aussi d'état de ceux, qu'ils ont une fois adoptez, que s'ils étoient leurs propres Freres, ou leurs enfans. J'ai oublié dans le Tome precedent de remarquer, que le grand Chef des Iflas nommé Outoutagan, en Pimaceré, s'appelloit son Frere. Cela est sans exemple parmi les autres Nations d'avoir pour Frere un Capitaine absolu, comme étoit ce bon homme. Par ce rôle il s'étoit acquis cet honneur, & ce pouvoir par son grand courage. Il avoit été plusieurs fois à la guerre contre dix sept ou dix huit Nations, qui sont ennemies de la sienne, & en avoit apporté

porté des têtes, ou amené des prisonniers.

Ceux qui sont vaillans & courageux, sont fort estimez parmi les Sauvages. Ils n'ont ordinairement que l'Arc, les flèches, & la Massue. Mais ils sont fort adroits à s'en servir. Ils sont *Dispos*, & degagez, & sont robustes; Je n'ai veu parmi eux ni borgne, ni bossu, ni aucun homme contrefait.

CHAPITRE XVII.

Mariage des Sauvages de l'Amerique Septentrionale.

LE Mariage parmi ces peuples n'est point un contract civil. Le Mari & la femme n'ont pas intention de s'obliger pour toujours. Ils se mettent seulement ensemble pour tout le temps, qu'ils s'accordent entr'eux, & que la sympathie subsiste entre les parties. Dés qu'ils

qu'ils sont mécontents l'un de l'autre, ils disent, comme je l'ai déja remarqué, ma femme ne s'accommode pas de moi, ni moi d'elle. Elle s'accordera bien avec un tel, qui n'est pas content de sa femme. Il ne faut pas que nous soions quatre malheureux pendant le reste de nos jours. Aprés quoi sans autre formalité, & sans mener plus de bruit ils se séparent l'un de l'autre, & demeurent dans une grande indifference.

Ces Barbares marient par fois des filles de neuf ou dix ans, non point pour faire habiter les jeunes gens ensemble. Leur âge ne le permet pas encore. Mais ils attendent quelque avantage du Gendre, qu'ils choisissent. Et en effet quand il revient de la Chasse, le Pere de la fille a la disposition des pelleteries, & de la viande, qu'il a prises. Mais il faut aussi, que la fille porte la sagamité ou boüillie de blé d'Inde, & les viandes preparées pour les repas de son Mari, quoi qu'elle ne demeure pas encore avec lui. Ils sont quelque fois cinq ou six ans dans cet état.

Lors

Lors qu'ils se marient, ils font des festins avec beaucoup de pompe & de réjouissance. Par fois tout le village y est invité. Chacun y fait grande chére. Aprés le repas ils chantent, & dansent comme les Européens, mais à leur maniere.

Ils se marient souvent sans bruit. Il ne faut qu'un mot pour cela. Le Sauvage, qui n'est point marié, cherche une fille, ou une femme, qui n'est point mariée non plus. Il lui dit sans façon, veux tu venir avec moi, tu seras ma femme. Elle ne répond rien d'abord. Mais elle réve pendant quelque temps tenant sa tête entre ses deux mains. Lors qu'elle pense ainsi à ce qu'elle veut faire, l'homme tient aussi sa tête de la même maniere, & demeure dans un grand silence. Aprés que la femme ou la fille a rêvé pendant quelque temps elle dit, *Nerbo*, ou *Niawa*, ce qui signifie, j'en suis contente. L'homme se leve d'abord & lui dit, *Oné*, c'est à dire, voila qui est fait ou achevé. Le soir la femme

ent la fille prend une hache de fer, & si ceux de sa Nation n'ont point de commerce avec les Européens, elle en prend une, qui est faite d'une pierre tranchante. Elle s'en va emporter une charge de beau bois, après quoi elle se rend à la porte de la Cabanne de ce Sauvage. Elle met son bois à terre. Elle entre, & s'assied auprés de cet homme, qui ne lui fait aucune caresse. Quand ils ont été assez longtemps sans parler, le Mari lui dit en langue Iroquoise, *Sonnoüy*, il est temps de se reposer, couche toi. Quelque temps aprés cet homme se tend auprés d'elle, & se couche à son tour.

On en voit fort rarement, qui fassent l'amour à la maniere des Européens en riant, en badinant, en folatrant. Ils rentrent souvent en amitié avec autant de legereté, qu'ils en étoient sortis. Ils se quittent fort facilement, & sans bruit. Ils n'ont qu'à se dire l'un à l'autre, je te quitte. Voilà qui est fait. Ils ne se voient plus qu'avec la derniere indifference, & ne se regardent

non

non plus, que s'ils ne s'étoient jamais vus. Ils se battent pourtant quelque fois avant que de se quitter. Mais cela arrive rarement.

Parmi les Sauvages du Nord, & entr'autres parmi les Iroquois on voit quelques Sauvages, qui ont deux femmes. Mais ce n'est pas pour longtemps. Quand ils se quittent, la femme emporte quelquefois toutes les hardes & toutes les pelleteries. Mais quelquefois aussi elle n'emporte que la bande d'étoffe, qui lui sert de petite juppe avec sa couverture. Ordinairement les enfans suivent leurs Meres, qui continuent de les nourrir, par ce que les biens de chaque famille ou de chaque Tribu sont communs. Il y en a quelques uns, qui suivent leurs Peres. Mais presque tous les Sauvages qui font divorce, laissent leurs enfans à leurs femmes disant, qu'ils ne croient pas, qu'ils soient d'eux. En quoi ils disent souvent la verité, par ce qu'il y a tres peu de femmes Sauvages qui soient à l'épreuve d'un Capot, d'une couverture

de

de laine, ou de quelque autre preſent que ce ſoit.

Quand leurs enfans viennent d'un Européen, on le voit au viſage ou aux yeux. Ceux des Sauvages ſont abſolument noirs, & on n'y remarque point d'Iris comme aux hommes de l'Europe. Auſſi voient ils plus loin dans les bois & avec plus de vivacité, que nous autres. Ils ont les yeux plus perçans que les Européens.

Si les femmes Sauvages étoient capables de contracter mariage, & d'y perſeverer, nous en marierions tant que nous voudrions aux Européens. Mais elles n'ont point de diſpoſition pour cela. Elles ne peuvent pas garder la foi conjugale, & ſe ſéparent aiſément de leurs Maris. L'experience nous l'a fait voir, & leurs diſcours ordinaires ſur ce ſujet nous le font connoitre. Quand un Sauvage, qui n'a point de femme, paſſe par un village, il en loüe une pour une nuit ou deux, pendant qu'il eſt abſent, & qu'il eſt à la Chaſſe des Caſtors, ou pour quelques ſemaines

selon sa fantaisie. Les parens n'y trouvent rien à dire. Au contraire ils font souvent les avances pour cela, & sont ravis, que leurs filles gagnent quelques hardes, ou quelques pelleteries.

Il y a de toutes sortes d'humeurs parmi les Sauvages, comme parmi les Européens. Les uns aiment leurs femmes fort tendrement. D'autres les méprisent tout à fait. Il y en a qui les battent, & qui les maltraitent. Mais cela ne dure pas, parce qu'elles les quittent. Il y en a aussi, qui sont jaloux. J'en ai vu un, qui avoit batu sa femme, par ce qu'elle avoit dansé avec d'autres hommes. Ceux, qui sont bons Chasseurs, ont le choix des plus belles. Les autres n'ont que les plus laides & le rebut. Quand ils sont vieux ils ne quittent leurs femmes que fort rarement & pour de grandes raisons. Il y en a, qui vivent douze ou quinze ans avec leurs femmes, lesquelles sont au desespoir, quand leur Mari est bon Chasseur, & qu'il les quitte. Cela les porte par fois à s'empoisonner. J'en ai veu à qui cela

la est arrivé, & à qui j'ai sauvé la vie en leur faisant prendre de la Theriaque.

Lors que ces Barbares vont à la chasse du Castor ou du Cerf, ils laissent souvent leurs femmes au village pour semer du bled d'Inde, & des Citrouilles. Ils en loüent alors une autre pour aller avec eux. Quand ils sont de retour, ils lui donnent un Castor ou deux, & la renvoient de même à sa Cabanne. Ils se couchent avec elle avec leurs femmes, comme si de rien n'étoit. Cependant s'il arrive quelquefois que la premiere leur plaît d'avantage, ils changent la premiere sans façon, & ces Sauvages sont surpris, de ce que les Européens n'en usent pas de même.

Un jour pendant ma Mission au Fort de Frontenac parmi les Iroquois, le Mari d'une de nos femmes du Canada étoit allé à vingt ou trente lieües de là. Les femmes Sauvages la furent trouver, & lui dirent, tu n'as point d'esprit. Prens un autre homme pour le present, & quand le tien sera de retour, tu laisseras

feras donc que tu as pris. Cet usage plein de inconstance, & de changement continuel de femmes sont des choses fort opposées aux maximes de l'Evangile, que leurs Sauvages n'ont pas encore reçu, c'est un des plus considerables obstacles à la foi.

Il n'en est pas de même des Nations du Sud, & du Mississipi, parmi lesquelles on voit regner la Polygamie. Dans tous les pays de la Louisiane on trouve des Sauvages, qui ont souvent jusques à dix ou douze femmes. Ils épousent souvent les trois sœurs, disant pour leur raison, qu'elles s'accommodent mieux ensemble que des étrangeres.

Quand un homme a fait les présens au Pere & à la Mere de la fille, qu'il veulent épouser, elle est à lui en propre toute la vie s'il veut. Quelquefois les Parens prennent des enfans de leurs Gendres. Alors ils leur rendent les présens, qu'ils en ont reçus. Mais cela arrive assez rarement. Si quelqu'une des femmes commet une infidelité, le

Mari

Mari lui coupe le nez, ou l'oreille, ou lui fait quelque balafre au visage avec un couteau de pierre. S'il la tue, il en est quitte pour un present, qu'il fait aux Parens de la défunte pour essuier leurs larmes. C'est l'expression, dont ils se servent. J'en ai vû plusieurs, qui étoient marquées au visage, lesquelles ne laissoient pas d'avoir des enfans avec des chalumeaux.

Les hommes des pais chauds sont plus jaloux de leurs femmes que ceux du Nord. Ceux-là sont si ombrageux sur ces matieres, qu'ils se font des plaïes, & quelque fois même ils se tuent par je ne sçai quel aveugle transport d'amour, qui les pousse jusqu'à cette fureur.

Ce qu'il y a de surprenant, c'est que les jeunes Guerriers Sauvages ne s'approchent ordinairement des femmes qu'à l'âge de trente ans, parce, disent ils, que le commerce des femmes les épuise, affoiblit leurs genoux, & les rend pesans à la course. Ceux, qui s'en approchent avant cet âge là, passent pour des gens, qui ne sont pro-

pres

pres ni à la guerre, ni à la chasse. On les mépriſe & ils passent pour effeminez.

Les hommes du Sud ſont ordinairement nuds. Mais les femmes y ſont couvertes en partie d'une peau paſſée fort proprement, ſur tout dans les danſes, & dans les cérémonies. Les filles ont des friſures, & des cadenettes huilées. Les femmes portent leurs cheveux à la Bohemienne. Elles les engraiſſent, & ſe peignent le viſage de toutes ſortes de couleurs, auſſi bien que les hommes.

CHAPITRE XVIII.

Des remedes, dont ſe ſervent les Sauvages dans leurs maladies. Ils ont des Charlatans parmi eux. Opinion, qu'ils éurent du Baptéme d'un enfant, pendant que l'Autheur étoit parmi eux.

QUand les Sauvages ſont fort fatiguez, ils entrent dans une étuve pour ſe fortifier les membres, & s'ils

ont du mal aux cuisses ou aux jambes, ils prennent un couteau, ou une pierre tranchante, selon ce qu'ils trouvent, & ils en font des manieres de scarifications sur la partie, où est la douleur. Lorsque le sang coule, ils le raclent avec leurs couteaux ou leur pierres, jusques à ce qu'il cesse de couler & ensuite ils frottent ces plaïes d'huile d'Ours, & de graisse de bêtes fauves. C'est un remede souverain. Ils en usent de même, quand ils ont mal à la tête ou au bras.

Pour guerir des fiévres tierces ou quartes, ils composent une medecine avec une certaine écorce, laquelle ils font bouïllir. Ensuite ils la font avaler au Malade aprés son accés. Ils connoissent des herbes & des racines, avec lesquelles ils gueriffent beaucoup de maladies. Ils ont des remedes asseurez contre le venin des Crapaux, des Serpens sonettes, & des autres animaux dangereux. Mais ils n'en ont point comme nous contre la petite verole.

Il y a parmi eux des Charlatans, dont

nous avons déja parlé sous le nom de Jongleurs. Ce sont de certains Vieillards Sauvages, qui vivent aux dépens d'autrui en contrefaisant les Medecins d'une maniere pleine de superstitions. Ils n'emploient aucun remede. Mais quand on les appelle pour quelque malade, ils se font prier, comme s'il s'agissoit de quelque affaire fort importante & fort difficile. Ce Jongleur vient en fin aprés s'être bien fait prier. Il s'approche du malade, le touche par tout le corps, & aprés l'avoir bien manié, tatonné, & consideré, il dit, qu'il y a un fort en telle, ou en telle partie, à la tête, à la jambe, ou à l'estomach, selon qu'il s'avise. Il ajoute, qu'il lui faut ôter ce fort, mais que cela ne se pourra faire qu'avec de grandes difficultez, & qu'il faut faire bien des choses avant que d'y pouvoir reüssir.

Ce fort est bien malin, dit il, mais il faut, qu'il sorte à quelque prix que ce soit. Les Amis du malade, qui croient aveuglément tout ce que ce Charlatan leur dit, répondent, *Tcha-*

gon, *Tchagon*, c'eſt à dire, courage, courage. Fais ce que tu pourras. N'épargne rien de ce que tu ſçais. Alors le Jongleur s'aſſied avec gravité, ſonge pendant quelque temps aux remedes apparens, dont il ſe veut ſervir. Aprés quoi revenant comme d'un profond ſommeil, il ſe léve, & s'écrie, Voila qui eſt fait. Un tel, écoute: la vie de ta femme, ou de ton enfant eſt pretieuſe. N'épargne donc rien pour la conſerver. Il faut que tu faſſes aujourdhui un feſtin, que tu donnes telle ou telle choſe, que tu faſſes ceci ou cela. En même temps on execute aveuglément les ordres du Jongleur. Les autres Sauvages ſe mettent dans une étuve, & chantent à gorge déploïée, faiſant ſonner des écailles de Tortue, ou des courges remplies de blé d'Inde au ſon deſquelles les hommes & les femmes danſent. Ils s'enyvrent même quelquefois aiant conſervé de l'eau de vie, qu'ils ont troquée avec les Européens. Ils font donc un bruit épouvantable.

Tout le monde étant ainſi occupé ce Vieil-

Vieillard jongleur eſt auprés du malade. Il le tourmente en lui tenant les pieds & les jambes, & en l'étouffant à demi ſelon l'en croit, où il a dit qu'étoit le ſort. Il lui fait ſouffrir des peines incroiables, capables de le faire mourir. Il lui fait ſouvent ſortir le ſang par le bout des doits des mains ou des pieds. Enfin apres avoir fait toutes ces choſes il montre en veritable joueur de gobelets une piece de peau, une treſſe de cheveux de femme, ou autre choſe ſemblable, & leur dit, que c'eſt le ſort, qu'il a tiré du corps du Malade. Tout cela n'eſt pourtant au fond, qu'une tromperie toute pure.

Je baptiſay un jour un petit enfant Sauvage, qui me paroiſſoit être en un danger certain de mort. Le lendemain il ſe trouva gueri contre mon attente. Quelques jours aprés, ſa Mere raconta aux autres femmes en ma preſence, que j'avois gueri ſon enfant. Elle me prenoit pour un jongleur, diſant que j'étois admirable, que je ſçavois guerir toutes ſortes de maladies en mettant

de l'eau sur la tête & sur le front.

Les Jongleurs envieux de ce que cette femme disoit de moi, commencerent à dire, que j'étois d'une humeur austere, & melancolique, & que je ne vivois que de serpents & de poison: que des gens comme moi mangeoient le tonnerre. Les Sauvages écoutoient avec étonnement les contes étranges, que ces gens faisoient de moi à l'occasion du baptéme de cet enfant. Ces imposteurs ajoutoient, que nous avions tous une queüe comme les bêtes brutes, & que les femmes de nôtre Europe n'ont qu'une mammelle au milieu de sein, & qu'elles portent cinq ou six enfans à la fois. Ils disoient encore plusieurs autres impertinences pour nous rendre odieux. Ils en usoient ainsi, par ce qu'ils croioient, que ce que je faisois, leur feroit perdre leur credit, & qu'ils seroient privez par là de plusieurs bons repas.

Ces bonnes gens, qui sont faciles à tromper, commencérent à me soupçonner. Dés qu'il y avoit un malade par-

parmi eux, ils me venoient demander, s'il n'étoit pas vray, que je l'avois empoisonné : que si je ne le guerissois, on me tueroit assurément. J'avois bien de la peine à les détromper, & je fus obligé bien des fois de les appaiser en leur donnant quelques couteaux, des aiguilles, des alénes, & d'autres bagatelles de peu de valeur parmi nous, mais dont les Sauvages font grand cas. Aprés quoi je donnois une prise de therisque au Malade. C'est ainsi, que je les appaisois. Ils ont souvent recours à nos medecines, par ce qu'ils les trouvent fort bonnes. Si elles ne reüssissent pas, ils en attribuent la faute au remede, & jamais à la mauvaise disposition du Malade.

CHAPITRE XIX.

Quelle eſt la complexion des Sauvages.

GEneralement parlant, les Sauvages ſont fort robuſtes. Les hommes, les femmes, & les enfans ſont d'une vigueur extraordinaire. C'eſt, ce qui fait, qu'ils ne ſont malades que fort rarement. Ils ne ſçavent ce que c'eſt que de ſe traiter délicatement. Auſſi ne les voit-on ſujets à aucune des incommoditez, que la trop grande molleſſe nous cauſe. Ils ne ſont ni goutteux, ni hydropiques, ni ſujets à la gravelle, ni fievreux. Ils ne ſont preſque point ſujets aux maladies, qui arrivent aux Européens, faute d'exercice. L'appetit ne leur manque preſque jamais. Ils ſont ordinairement portez à la gourmandiſe, ſi bien qu'ils ſe relevent la nuit pour manger. Si par hazard ils ont de la viande, ou de la ſa-

gamité

gamité auprés d'eux, ils mangent alors comme des chiens sans se lever.

Ils ne laissent pourtant pas de faire de grandes abstinences, qui sans doute seroient insupportables aux Européens. Ils demeurent parfois deux ou trois jours sans manger, lors qu'ils se trouvent dans l'occasion, tout cela sans discontinuer leur travail, soit à la guerre, à la chasse, ou à la pêche. Les enfans des Sauvages qui habitent vers le Nord, sont si endurcis au froid, qu'en plein hyver ils courent tout nuds sur la neige, & s'y veautrent, comme les cochons font en été dans la boüe. Lors que l'air est rempli de Maringouins, ils n'en sentent point les piqueures.

Il est vray, que le grand air, auquel ils s'exposent, depuis qu'ils sont nez, contribue en quelque sorte à endurcir leur peau à la fatigue. Cependant il faut reconnoitre, que cette grande insensibilité vient aussi d'un temperament fort & robuste. Car en effet nos mains & nôtre visage sont toujours à l'air, & cependant ils n'en sont pas moins sen-

sibles au froid. Lors que les hommes sont à la chasse, & sur tout au printemps, ils sont presque toujours dans l'eau, quoi qu'elle soit fort froide. Et neantmoins ils en sortent frais & gaillards, & s'en retournent à leurs Cabannes sans se plaindre.

Quand ils vont à la guerre, ils sont par fois trois ou quatre jours derriere un Arbre sans presque rien manger, se tenant ainsi en embuscade, en attendant qu'ils puissent faire quelque coup favorable. Ils sont infatigables à la Chasse. Ils courent vite, & fort longtemps.

Les Nations de la Louisiane & du Fleuve Meschasipi courent plus vite que les Iroquois. Il n'y a point de bœufs ou de Taureaux Sauvages, lesquels ils n'atteignent à la course. Ces Sauvages du Sud, quoi que dans un Païs chaud & plus delicieux que les terres du Nord, ne sont pas moins robustes ni moins accoutumez aux fatigues, que les Sauvages du Nord, lesquel dorment sur la neige enveloppez dans une petite couverture, sans feu & sans Cabannes.

La

La complexion des femmes n'est pas moins vigoureuse que celle des hommes Sauvages. Elle est même en quelque maniere plus forte & plus robuste. Ces femmes servent de porte-faix, & ont tant de vigueur, qu'il y a tres peu d'hommes en Europe, qui en aient autant. Elles portent des fardeaux, que deux ou trois autres auroient de la peine à soulever. J'ai remarqué dans mon premier Tome, qu'elles se chargent ordinairement de deux ou trois cens livres pesant, & qu'elles mettent encore leurs enfans par dessus, qui ne sont pas du conte. Dans cet état elles marchent quatre ou cinq lieües. Il est vrai, qu'elles vont assez lentement. Cependant elles ne laissent pas d'arriver au rendez vous de la Nation.

Les Guerriers Sauvages entreprennent des Voiages de trois ou quatre cens lieües, comme si ce n'étoit qu'une espece de promenade, d'Amsterdam par exemple à Breda. Ils ne se chargent d'aucune provision pour le chemin. Ils vivent de la chasse, qu'ils

ſont tous les jours. Ils ne prennent avec eux qu'un couteau, dont ils font un Arc & des fléches. Cela leur ſuffit pour ſe rendre à mille lieües & plus, ſi l'envie leur en venoit.

Les femmes Sauvages accouchent ſans grande peine. Quelques unes ſortent de la Cabanne, & ſe retirent toutes ſeules dans quelque bois prochain à l'écart. Elles reviennent en ſuite au logis avec l'enfant, qu'elles viennent de mettre au monde, le tenant enveloppé dans leur couverture, ou peaux paſſées. Les autres, ſi les douleurs de l'enfantement leur viennent pendant la nuit, ſe delivrent de leurs enfans ſur leurs nattes, ſans crier, & ſans faire aucun bruit. Le matin elles ſe levent, & travaillent à l'ordinaire dans la Cabanne & dehors, comme ſi de rien n'étoit. Il faut remarquer de plus, que pendant qu'elles ſont enceintes, elles ne laiſſent pas d'agir, de porter des fardeaux fort peſans, de ſemer du blé d'Inde & des Citrouilles d'aller & de venir, & ce qu'il y a d'admirable, c'eſt que leurs

leurs enfans ſont fort bien faits. On en voit fort rarement parmi eux, qui ſoient boſſus ou contrefaits. Ils n'ont aucun défaut naturel au corps. Ce qui fait croire, que leur eſprit s'accommoderoit facilement à cette diſpoſition exterieure, ſi on les cultivoit, & ſi on entroit en commerce avec eux pour addoucir leur humeur farouche & barbare.

CHAPITRE XX.

Deſcription des Sauvages, qui ſont habillez, & de ceux, qui ne le ſont pas.

LEs Sauvages de l'Amerique Septentrionale du côté du Nord, ſelon que leurs Anciens le rapportent, ont toujours été couverts, même avant qu'ils euſſent aucun commerce avec les Européens. Les hommes & les femmes s'habilloient de peaux paſſées. On

les voit encore aujourdhui vétus de la même maniére. Mais ceux, qui ont commerce avec les Européens ont pour l'ordinaire une chemise, un capot avec un capuchon, une bande de drap, qui est liée devant & derriére avec une ceinture, & qui les couvre jusques aux genoux. De plus ils ont des bas sans pieds, qu'on appelle ordinairement des guêtres, & se servent de souliers faits de peau passée.

Quand ils reviennent de la chasse au printemps. Ils troquent leurs pelleteries contre des justaucorps, des souliers & des bas. Quelques uns portent des chapeaux par complaisance pour les Européens. On leur voit aussi quelquefois des couvertures, dans lesquelles ils s'enveloppent tenant les deux bouts entre les mains, lors qu'ils sont dans leurs Cabannes. Ils demeurent souvent tout nuds, n'aïant qu'une seule bande de drap, dont ils se ceignent en hyver. Elle est attachée aux reins, & leur pend entre les deux cuisses jusques aux genoux.

Lors

Lors que ces Barbares vont à la guerre, ou à quelque festin, ils se barbouillent le visage tout entier de rouge ou de noir afin que leurs ennemis ne les voient point pâlir de frayeur. Ils rougissent aussi leurs cheveux, & les coupent en diverses manieres, sur tout les Sauvages du Nord. Ceux du Sud coupent entierement leurs cheveux, ou plus-tôt ils les brûlent avec des pierres rougies dans le feu. Les Nations du Sud ne les brûlent que jusques aux oreilles. Souvent les peuples du Nord laissent pendre leurs cheveux d'un côté en maniere de cadenette, & ils les coupent de l'autre, selon leur fantaisie.

Il y a des Sauvages, qui frottent leurs cheveux d'huile, & en suite ils mettent du duvet ou de petites plumes sur leurs têtes. Par fois ils y attachent de grandes plûmes panachées vers les oreilles. Il y en a qui se font des couronnes de fleurs. D'autres s'en font d'écorce de bouleau, & quelques uns de peaux passées, qui sont travaillées fort joliment. Alors ils paroissent comme

me certains ſoldats de Celar, qui étoient peints de diverſes couleurs. Ils ſe font admirer dans cette bizarrerie.

Les femmes du Nord ſont habillées comme les hommes, à la reſerve d'une bande d'étoffe tournée en maniere de juppe, qui décend à peu pres vers les genoux. Quand elles vont à des feſtins, elles ſe parent de tous leurs atours, & ſe barbouillent les temples, les joues, & le bout du menton de trois ſortes de couleurs. Les petits garçons ſont tout nuds juſques à ce qu'ils ſoient capables de mariage. Et quand même ils ſont couverts, on leur voit toujours ce que la nature ne permet pas de decouvrir, à moins qu'ils n'aient des chemiſes. Les petites filles commencent ſeulement à ſe couvrir à l'âge de cinq ou ſix Ans, & alors elles ont une bande d'étoffe depuis les reins juſqu'aux genoux. Lors que nous allions dans leurs Cabannes pour les Inſtruire, nous les obligions de ſe couvrir. Cela produiſoit un bon effet. On voit, qu'ils commencent à avoir honte de leur nudité,

dité, & se couvrent un peu mieux, qu'ils ne faisoient auparavant.

Il n'en est pas de même des femmes & filles Sauvages de la Louïsiane & du Meschasipi, qui sont au Sud-Oüest du Canada élognées de plus de mille lieües de Quebec. On y voit les filles *in puris naturalibus*, comme elles sont sorties du ventre de leurs Meres & cela jusques à ce qu'elles soient en âge de se marier. Elles n'en ont pourtant point de honte, par ce qu'elles sont accoutumées à cette nudité.

Les hommes & les femmes, les jeunes filles sur tout, portent à leur coup de la rassade, & des coquillages de Mer de toutes sortes de figures. Ils ont aussi des coquillages longs comme le doit, qui sont faits en maniere de petits tuïaux, & qui leur servent de pendans d'oreilles. Ils ont de plus des ceintures, dont les unes sont de porcelaine, les autres de poil de Porc-épic. Quelques unes sont de poil d'Ours, & d'autres sont melées de l'un & de l'autre.

Les

Les plus considerables Sauvages portent sur leur dos avec beaucoup de gravité un petit sac, où ils ont mis leur Calumet ou pipe, leur Tabac, leur fusil à faire du feu, & d'autres bagatelles. Ils ont l'adresse de faire un petit manteau ou espece de robbe avec des peaux passées d'Ours, de Castors, de Loutres, d'Ecureils noirs, de Loups, de Lions, & d'autres animaux. Ils s'en servent pour paroître aux assemblées, où ils se tiennent avec autant de gravité, lors qu'ils sont en Conseil, que des Presidens à Mortier, ou des Senateurs de Venise.

Il n'en est pas de même des Sauvages de nôtre derniere Découverte entre la Mer glaciale, & le nouveau Mexique. Ils paroissent toujours tout nuds en toutes occasions. Cela m'obligea de dire un jour au Pere Gabriel, pendant que nous étions aux Illinois, qu'apparemment ces Sauvages n'avoient point pêché en Adam, puis que ce premier homme se couvrit de fueilles, & reçut ensuite un habit de peau, apres qu'il eût

eût pêché. Ces Sauvages en effet n'ont pas la moindre ombre de pudeur de se voir nuds. Il semble même, qu'ils en font gloire. Lors qu'ils parlent entr'eux, ils se servent souvent de ces termes, *Tchétanga* qui sont impurs, & vouloient m'obliger de les écrire, lors que je travaillois à composer un Dictionnaire, & qu'ils me nommoient les parties du corps.

Quoi que j'aie pu dire au Pere Gabriel de la Ribourde, je suis pourtant persuadé par l'Ecriture, que tous les hommes du Monde sont décendus d'Adam, & qu'ainsi les Sauvages comme tous les autres sont pecheurs & corrompus par leur naissance, & qu'ils periront dans leur peché, s'ils ne réçoivent l'Evangile, car il n'y a point d'autre nom, qui soit donné aux hommes pour être sauvé, que le nom de Jesus Christ. Je sçai bien, que les habillemens ne sauvent point. Mais enfin si ces pauvres peuples gardoient les preceptes de la Loi naturelle, Dieu feroit un miracle en leur faveur, plus-tôt que

que de les laisser perir dans leur ignorance. Ainsi il les amenéroit sans doute à la connoissance de sa verité par des voies dignes de sa profonde sagesse. Mais malheureusement pour ces Barbares ils violent les preceptes de la Loi naturelle, & vivent dans une stupidité, & dans les desordres d'une corruption épouvantable, qui les rend dignes de toute la colére de Dieu.

Cependant les Chrêtiens qui sont éclairez des raions salutaires de la verité, doivent travailler de tout leur pouvoir a tirer ces miserables aveugles de leurs profondes tenebres pour les amener à la lumiere de l'Evangile, & à l'esperance du Salut. C'est par là, qu'ils contribueront à étendre le Roiaume de Jesus Christ, & à tirer ces pauvres peuples de leur condamnation. Pour cet effet, il faut, qu'ils établissent de puissantes Colonies, qui par le moien du commerce disposeront ces Barbares à s'humaniser, les portant par des œuvres de charité, par leurs instructions, & par de bons exemples, même

même par les avantages temporels, qu'ils tireront de la conversation des Européens, à se familiariser avec le Christianisme, & à se rendre plus doux & plus traitables, qu'ils n'ont été jusques à present.

CHAPITRE XXI.

Des jeux & des divertissemens des Sauvages.

LEs Sauvages de l'Amerique Septentrionale ont des jeux pour les hommes, & pour les enfans. Les plus ordinaires pour les hommes sont de certains fruits, lesquels ont des noïaux noirs d'un côté, & rouges de l'autre. Ils les mettent dans un plat de bois assez large, mais peu profond, dans un bassin d'écorce de bouleau, sur une peau passée, sur une couverte de laine, sur une robbe de Castor, ou sur un Capot. Ils sont six ou sept à jouër. Mais il n'y en a

que

que deux, qui touchent le plat des deux mains alternativement. Ils le levent, & en ſuite ils frappent du fonds du plat contre terre pour mêler les ſix noiaux par cette agitation.

S'il en vient cinq rouges ou noirs tournez du même côté, ce n'eſt qu'un jeu gagné, par ce qu'ils joüent ordinairement pluſieurs jeux pour gagner la partie, ſelon qu'ils en ſont convenus entr'eux. Tous ceux, qui ſont de la partie, joüent les uns aprés les autres. Il y en a qui ſont ſi addonnez à ce jeu parmi les Sauvages, qu'ils y joüent juſqu'a leur Capot, & leur robbe fourée. Ceux qui joüent, crient à pleine gorge & avec autant de violence, que s'il s'agiſſoit de la deciſion d'un empire. Ils font tout ce bruit, comme s'ils vouloient forcer le ſort de leur être favorable. Lors qu'ils remuent le plat, ils ſe frappent les épaules d'une ſi grande force, qu'ils ſe les rendent toutes noires de coups, & on diroit qu'il y a du ſang caillé entre la chair & la peau.

Ces Barbares joüent auſſi fort ſouvent

vent avec des pailles, ou des brins d'herbes de genêtes longues d'un demi pied ou environ. Il y en a un qui les prend toutes dans sa main, puis sans les regarder il les partage en deux, & en suite il en donne une partie à son adversaire. Celui, qui a nombre pair ou impair, selon qu'ils en sont convenus, gagne le jeu. Les enfans Sauvages se mêlent aussi de ce jeu. Cependant ils ne s'y appliquent pas autant que les hommes faits, par ce qu'ils n'y risquent rien. Les femmes ni les filles n'osent du tout point s'occuper à ce jeu. Je n'en ai pu sçavoir la raison.

Il y a encore un autre jeu parmi les Sauvages, qui est commun aux enfans de l'Europe. Ils prennent des grains de blé d'Inde, ou quelque chose de semblable. En suite ils en mettent quelques-uns dans une main, & se demandent combien il y en a. Celui, qui devine le nombre, gagne le jeu.

Ces Barbares ont encore un jeu, auquel ils se divertissent beaucoup, & qu'ils appellent en langue Iroquoise

Ou-

Ouronhayenti. Mais c'eſt plus tôt un commerce qu'un jeu. Ils ſe mettent dans deux Cabannes, ſix dans l'une, & ſix dans l'autre. Il en vient un en ſuite, qui prend des hardes, quelques pelleteries, ou ce qu'il a envie de troquer. Il s'en va à la porte de l'autre Cabanne. Il y fait un certain cri, & ceux qui ſont dans la Cabanne, y répondent par une eſpece d'Echo. Le premier s'approche, & dit en chantant à haute voix, qu'il veut vendre ou troquer ce qu'il tient entre les mains en repetant *Ouronhayenti*. Ceux, qui ſont dans la Cabanne répondent du creux de l'eſtomach, Hon, Hon, Hon, Hon, Hon par cinq fois. Ce crieur ou vendeur aiant achevé ſa chanſon jette ſa marchandiſe dans la Cabanne, & s'en retourne chez lui.

Alors les ſix autres aiant examiné le prix de ce que cet homme a jetté parmi eux, deputent un de leurs hommes pour demander au vendeur, s'il ſouhaite en échange un Capot, une chemiſe, une paire de ſouliers, ou autre choſe

chose semblable, il y en a en faire un second dans leur Canot, qui va porter à autre Cabanne l'équipollent de ce qu'on leur a apporté, ou bien on leur rend la marchandise, si on la leur jette, si elle n'agrée pas, ou si elle ne vaut pas ce qu'il porte en échange.

Ces ceremonies sont accompagnées de chansons, que les uns & les autres chantent. Il y a souvent des Villages entiers de Sauvages, qui se vont visiter alternativement, plus pour le divertissement de ce jeu d'*Onnonhayenti*, que pour envie de se voir. Ce mot signifie un contract, dans lequel on donne pour avoir, ou en donnant. La langue Iroquoise s'exprime par des mots composez. Un seul de leurs termes en signifie par fois cinq ou six de la langue Françoise, comme par exemple le mot de *Gannoron* en Iroquois veut dire, Voila une affaire, qui est de grande consequence.

Les enfans Sauvages ont encore un autre jeu. Ils se servent pour cela d'un Arc & de deux bâtons, un grand &

un petit. Ils tiennent le plein dans la main droite, en fuite ils le font voltiger en l'air, et le frappent avec le plus grand. Un autre le va chercher, & le jette après celui qui l'a frappé. Ce jeu a aussi quelque chose d'approchant de celui des enfans de l'Europe.

Ils font aussi un Peloton de joncs ou de fueilles de blé d'Inde. En suite ils le jettent en l'air, & le reçoivent au bout d'un bâton pointu. Les grandes personnes, hommes ou femmes, s'amusent le soir pendant l'hyver à raconter des fables auprés du feu à la maniere des Européens, afin de passer le temps plus doucement.

CHA-

CHAPITRE XXII.

Maniere, dont les Sauvages font la guerre. Ils sont fort portez à la vengeance.

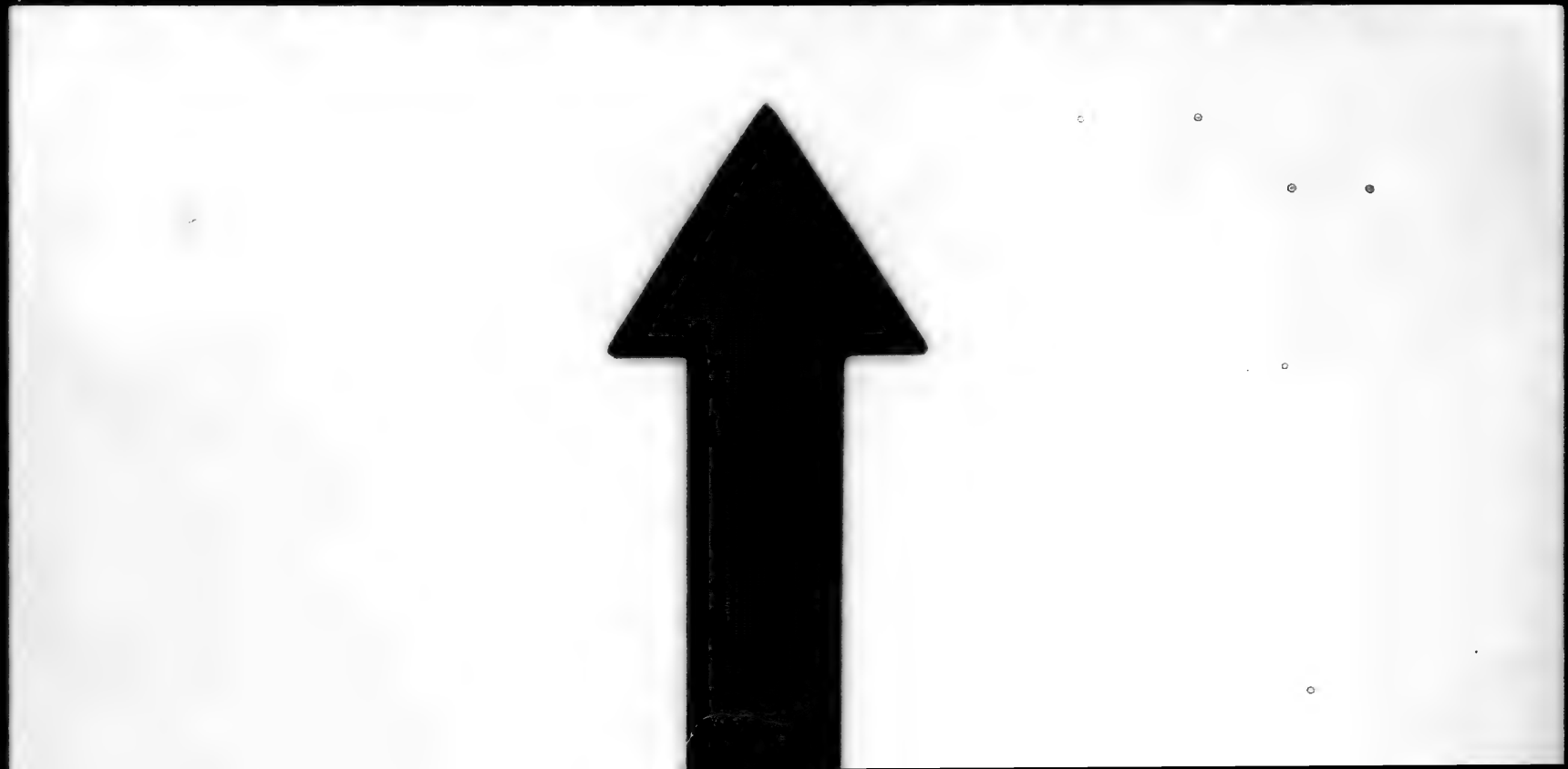
TOus les Sauvages de l'Amerique ont presque tous un grand panchant pour la guerre, par ce qu'ils sont tous fort vindicatifs. Quand une fois ils ont reçeu du mécontentement de quelqu'un, qui n'est point de leur Nation, il faut qu'ils en tirent la vengeance tôt ou tard, dussent ils attendre jusques à la troisiéme ou quatriéme generation. Ils n'ont point de repos ni jour ni nuit, qu'ils ne se soient satisfaits à cet égard en détruisant, s'ils peuvent, la plus grande partie de la Nation, à laquelle ils en veulent. Ensuite ils obligent, ce qui en reste, de demeurer parmi eux pour suivre leurs manieres de vivre en toutes choses.

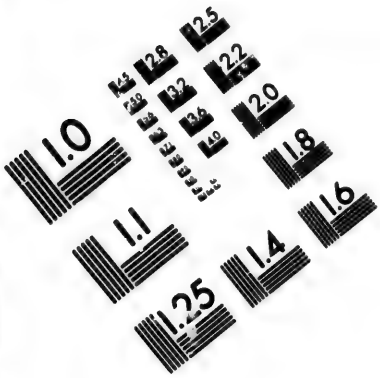
Les Iroquois, à qui les Suedois, ensuite les Hollandois, les Anglois, &

les François ont donné des armes à feu, passent présentement pour les plus belliqueux de tous les Sauvages, qui sont connus jusques à present. Ils ont détruit les plus grands guerriers d'entre les *Hurons*, & ont forcé le reste de la Nation de demeurer parmi eux: pour faire la guerre ensemble à toutes les Nations qui leur sont ennemies, situées à cinq & six cens lieuës de leurs cinq Cantons. Ils ont fait perir plus de deux millions d'hommes, & sont encore actuellement en guerre avec les habitans du Canada.

Si la France n'envoie du secours & des provisions de guerre & de bouche aux Canadiens, les Iroquois sont capables de les ruïner par les raisons, que j'en ai touchées dans le volume precedent. Ces Barbares peuvent desoler leurs voisins, comme on le voit par experience. On ne peut rien gagner sur eux, par ce que toutes leurs dépouilles sont de tres peu de consequence. Cette Nation farouche peut détruire fort facilement le commerce de

leurs voisins, qui ne subsistent pour la pluspart, que par le commerce des pelleteries, qu'ils tirent des Sauvages. Les Colonies des Européens ne sont pas encore assez établies, & ne peuvent subsister sans commerce, à moins qu'on ne leur porte en Vaisseaux tout ce qui leur est necessaire pour vivre. Au reste les Iroquois sont malins & rusez, semblables à des chevaux neufs & indomptez, qui ne connoissent pas leurs forces. Ils sont capables de desoler leurs voisins pour des raisons, que la prudence ne permet pas de rendre publiques. Il y a longtemps, qu'ils auroient entierement desolé le Canada, si Monsieur le Comte de Frontenac ne les avoit gagnez par douceur. Ce sont les plus redoutables Ennemis, que les Européens aient dans toute l'Amerique, & j'en fais ici la remarque en passant, mais je la donne pour certaine, par ce que je connois ces peuples à fonds. J'ai demeuré quatre ans entiers parmi eux, & je les ai souvent visitez pendant quatre autres années. J'ai





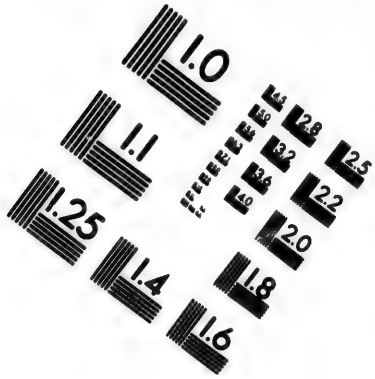
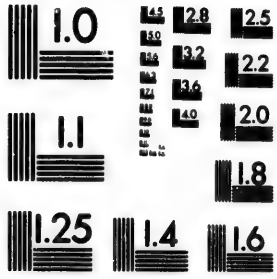
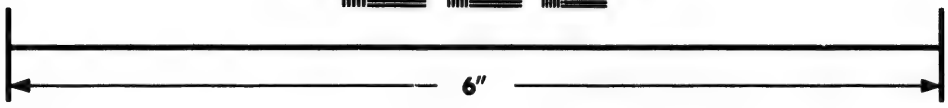
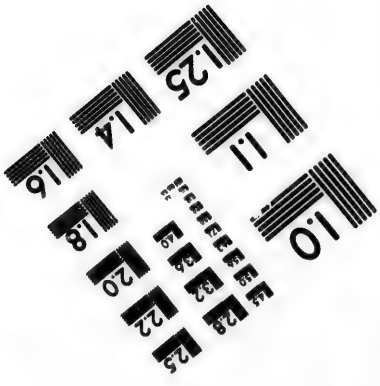


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1.0
1.1
1.25

même été plusieurs fois en Ambassade chez eux, & ils m'ont fait bien des amitiez.

Cette Nation Barbare a détruit plusieurs peuples differens, & ceux, qui restoient de la defaite, ont toujours été obligez de se rendre à elle. Les Iroquois ont entr'eux des hommes considerables, qui sont comme les Chefs de parti, & les Maîtres dans les Voiages. Ils ont des gens à eux, qui les suivent par tout, & qui font tout ce qu'ils leur commandent. Avant que de partir, ils font provision de bons fusils, qu'ils troquent pour des pelleteries avec les Européens. Ils prennent avec eux de la poudre, des balles, des chaudieres, des haches, & d'autres choses necessaires à la guerre. Ils ont par fois avec eux de jeunes femmes & de jeunes garçons, qui les accompagnent. Ils font souvent en cet équippage jusques à trois ou quatre cens lieües.

Quand ils approchent du lieu, où ils veulent faire la guerre, ils marchent lentement, & avec beaucoup de précau-

caution. Jamais ils ne tuent de bêtes fauves à coup de fusil dans ces occasions, de peur d'être découverts. Ils ne se servent pour cela que de leurs fléches, qui ne mènent point de bruit. Lors qu'ils veulent tirer, ils considerent toutes les avenues avec soin, & regardent par tout fort exactement de peur d'être surpris. Ils envoient des espions par tout pour découvrir l'entrée des Villages, & pour voir par où ils pourront commencer l'attaque, même pour observer, si quelqu'un sort afin de le surprendre. C'est, ce qui arrive fort souvent, par ce qu'ils frappent toujours leurs coups en trahison.

Il n'y a point de guerriers semblables dans toute l'Amerique, en ce qui est des embuscades. Ils épient les hommes cachez derriere un arbre, comme s'ils vouloient tuer une bête fauve. Ils jugent, qu'un homme est bon guerrier, quand il sçait bien surprendre ses ennemis. S'ils sçavent bien fuir après leur coup fait pour n'être pas surpris par leurs ennemis, ils passent pour in-

comparables. On ne peut pas concevoir, avec quelle viteſſe ils ſe tournent avec leur fuſils autour des Arbres, dont ils ſe couvrent pour ſe garentir des fléches, que l'on tire contr'eux. Ils ſont adroits à franchir les Arbres culbutez, qu'ils trouvent dans les bois, lors qu'ils ſe ſauvent. On trouve beaucoup de ces Arbres d'une grandeur prodigieuſe, qui tombent de vieilleſſe faute de racines.

Leur patience eſt admirable. Lors qu'ils ſe voient bien cachez, ils ſe tiennent ſouvent derriere leurs arbres deux ou trois jours ſans manger, attendans l'occaſion favorable pour tuer un ennemi. Ils marchent quelquefois à découvert ſans rien craindre. Mais cela eſt rare, & s'ils n'étoient preſque aſſurez de leur coup, ils auroient peine à s'expoſer, à moins qu'ils ne ſe viſſent ſoutenus d'une grande bande de guerriers. Ces Barbares ne ſe battent point à la façon des Européens, par ce qu'ils n'y ſont pas exercez, & qu'ils ne tiennent pas ſi bien leurs rangs en pleine campagne.

pagne. Ainſi ils ne pourroient pas ſi bien ſoutenir le combat, que nos ſoldats bien diſciplinez, & bien commandez. Cependant lors qu'ils ſont une fois échauffez & animez, ils ſont incomparables.

Ils ont la malice de mettre le feu aux blez des Européens, quand ils ſont mœurs. Ils brûlent leurs maiſons, & y mettent le feu avec du Tondre, ou de la méche, qu'ils attachent au bout de leurs fléches. Alors ce feu s'attachant aux planches, ou à la paille, qui couvre les maiſons, par ce que les Sauvages décochent leurs fléches d'une force extraordinaire, on voit bien-tôt ces edifices embraſez.

Il y avoit un Capitaine Irc quois nommé Attréouäti *Onnontagé*, que j'ai bien connu, & qui me fit bien des amitiez dans mon Voiage du Fort de Frontenac à la nouvelle Jorck. Nous l'appellions la grande gueule, par ce qu'il avoit la bouche fort ouverte. Cet homme aiant un jour manqué ſon coup, entra dans le Montréal en Canada; criant *Haï, Haï*,

qui est un signe de paix. On le reçut avec beaucoup de caresses, & on lui fit bonne chere, & même on lui donna des presens considerables, par ce qu'on vouloit ménager cette Nation insolente. En se retirant de ce lieu, ce perfide tua deux hommes, qui couvroient une maison de paille.

Quelques uns nous ont dit, qu'ils avoient été en guerre jusques aux terres des Espagnols, qui sont au nouveau Mexique, par ce qu'ils racontent, qu'ils ont été dans un païs, où les habitans ramassent de la terre rouge, qu'ils portent vendre à une Nation, qui leur donne des haches & des chaudieres en échange, & que cette terre s'appelle de l'or. Mais cette histoire a été peut être inventée à plaisir par les Sauvages, pour faire plaisir au Sieur de la Salle, quand il étoit au Fort de Frontenac, car il entendoit parler volontiers des mines de Sainte Barbe, où on tire de l'or. J'ai été chez toutes les Nations du Fleuve Meschasipi. Aucune d'entr'elles, à la reserve des Illinois, n'a jamais

mais parlé des Iroquois, que comme de certains peuples voisins des Illinois, desquels ils ont appris, que les Iroquois sont des peuples fort cruels, qui ne sont hardis, que par ce qu'ils ont des armes à feu, lesquelles ils ont troquées contre les Européens : que sans cela ils n'auroient jamais osé attaquer les Illinois, qui sont plus vaillans, & plus adroits à se servir des Arcs & des fléches, que les Iroquois n'ont jamais été.

Ceux d'entre les Iroquois, qui ne vont point a la guerre, sont mepriſez, & passent pour des hommes lâches, & efféminez. Par ce qu'ils ont des fusils, ils attaquent toutes les autres Nations, depuis une Mer jusqu'à l'autre, c'est à dire depuis le Nord jusqu'au Sud. Il n'y a point de Nation dans l'Amerique, qui ose resister à l'Iroquois, ce qui vient de ce qu'ils ont des armes a feu. Cela les rend fiers & insupportables. Ils s'appellent les hommes par excellence, comme si les autres Nations n'étoient que des bêtes en comparaison d'eux. Je sçai le moien de

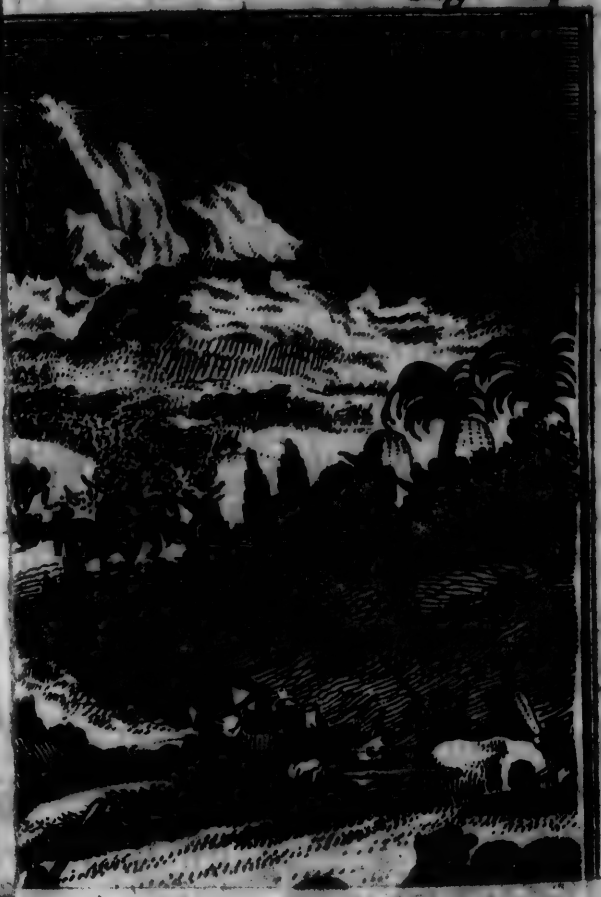
mettre les Iroquois à la raison. Mais un homme de mon caractere ne doit raisonner sur ces matieres qu'avec de grands ménagemens, par ce que les remedes, que je pourrois donner à cet égard, seroient peut être pires que le mal, qu'on peut craindre de cette Nation. Cependant j'en pourray dire mes sentimens à l'avenir aux Puissances, qui m'ont emploié à l'ouvrage, que je publie.

CHAPITRE XXIII.

Cruauté des Sauvages en general & des Iroquois en particulier.

IL n'y a point de Sauvages dans toute l'Amerique Septentrionale, qui ne soit extremement cruelle à ses ennemis. Nous sommes étonnez des cruautez, que les Nerons, les Diocletiens, & les Maximins ont exercées sur les Chrêtiens, & nous avons ces noms de-

te-



testables en horreur. Mais l'inhumanité des Iroquois à l'égard des Nations, qu'ils font esclaves, est encore plus grande, & plus horrible.

Quand les Iroquois ont tué un homme, ils lui enlèvent la peau du crane, & la remportent chez eux comme une marque assurée de leur victoire. Lors qu'ils ont pris un Esclave, ils le garottent & le font courir aprés eux. S'il ne les peut suivre, ils lui donnent un coup de hache à la tête, & le laissent là, aprés lui avoir enlevé la chevelure. Ils n'épargnent pas les enfans, qui sont encore à la mammelle. Si l'Esclave peut marcher, ils le lient pendant la nuit sur des bois faits en forme de Croix de St. André, & le laissent exposé aux pincevres des Maringoüins & des autres mouches pendant l'été; & ils le traitent le plus cruellement qu'ils peuvent.

Quelquefois ils fichent quatre piquets en terre, auſquels ils attachent leurs Esclaves par les pieds, & par les mains, & les exposent ainsi toutes les nuits contre terre à la rigeur du temps,

quet qu'il soit. Je ne dis rien de cette autre nature, qu'ils font à ces miserables pendant le jour. Quand ils sont prés de leurs Villages, ils font de grands cris, auxquels ceux de leur Nation connoissent leurs Guerriers, qui reviennent avec des Esclaves. En même temps les hommes & les femmes mettent leurs plus beaux ateurs, & les vont recevoir à l'entrée du Village. Etant là, ils se rangent en haie, pour faire passer les Esclaves au milieu d'eux. Mais c'est une pitoiable reception pour ces pauvres gens. Ces canailles se jettent sur eux, comme des chiens ou des loups sur leur proie, & ils commencent dès là à les tourmenter, pendant que les guerriers parlent à la gloire de leurs exploits.

On en voit, qui donnent des coups de pied à ces Esclaves, d'autres des coups de bâton, plusieurs des coups de couteaux, & quelques uns leur arrachent les oreilles, leur coupent le nez, ou les levres, de sorte que la plûpart meurent à cette pompeuse entrée.

Ceux,

Ceux, qui s'enfuient à ces mauvais traitemens, sont reservez à de plus grands supplices. Ils en épargnent pourtant quelques uns, mais rarement. Lorsque les Guerriers sont entrez dans leurs Cabannes, les Anciens s'assemblent pour entendre la Relation, de ce qui s'est passé à la guerre. Ensuite ils disposent des Esclaves.

Si le Pere d'une femme Sauvage, a été tué, on lui donne un Esclave à sa place, & il est libre à cette femme de le faire mourir, ou de lui donner la vie. Voici comment ils en usent, quand ils les veulent brûler. Ils attachent l'Esclave à un poteau par les pieds & par les mains. Ensuite ils lui montrent des Canons de fusil, des haches, & d'autres Armes, & ils leur appliquent tout brûlant depuis la tête jusqu'aux pieds. Ils leur arrachent les ongles avec les dents. Ils leur coupent des morceaux de chair sur le dos, & dessus ils leur enlevent la peau du Crane avec les cheveux. Après cela ils jettent des cendres chaudes sur les plaies.

Ils

Ils leur coupent la langue, ils font en un mot ils leur font tous les maux, dont ils peuvent s'aviser.

S'ils ne meurent pas de tous ces tourments, qu'ils leur font souffrir, on les fouette de coups de bâton. On raconte, qu'il y eut un Esclave, qui courut si bien, qu'il se sauva dans les bois, sans qu'on pût l'attraper. Apparemment qu'il mourut de faute de secours. Ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que ces Esclaves chantent au milieu de leurs tourmens. Ce qui irrite extrêmement leurs heureux.

Un Iroquois nous a raconté, qu'il veut un Esclave, qu'on tourmente cruellement, qui dit-il, nous n'avons point d'esprit. Vous ne sçavez pas la maniere de tourmenter vos prisonniers. Vous êtes des lâches. Si je vous tenois dans ma Cabanne, je vous ferois bien souffrir d'une autre maniere. Mais pendant qu'il parloit avec une force, une femme Sauvage fit rougir une petite broche de fer dans le feu, & lui en perça les parties honteuses. Cela l'obli-

l'obliger de jetter un grand cri ; mais il dit à cette femme, tu as de l'esprit. Tu l'entens. Voila comment il faut faire.

Quand l'Esclave, qu'ils ont brûlé, est mort, ils le mangent, & avant sa mort ils font boire de son sang à leurs enfans, afin de les rendre cruels, & inhumains. Ceux, à qui on donne la vie, infortunez parens eux, & les servent comme des valets & des Esclaves. Mais à longueur du temps ils recouvrent leur liberté, & sont regardez, comme s'ils étoient de leur Nation.

Les Sauvages de la Louïsiane, qui habitent le long du Fleuve Meschasipi, & qui sont situez à sept ou huit cens lieües plus loin que les Iroquois, comme les *Ossuti* & les *Nadoüessans*, chez lesquels j'ai été Esclave, ne sont pas moins braves, que les Iroquois. Ils font trembler toutes les Nations circonvoisines, quoi qu'ils n'aient que l'Arc, les fleches, & la Massue. Ils courent plus vîte que les Iroquois, & sont tres-bons soldats. Mais ils ne sont

pas

gens si cruels. Ils ne mangent pas la chair de leurs ennemis, dans la croyance de les brûler.

S'étant un jour saisis d'un Huron, qui mangeoit de la chair humaine, comme les Iroquois, ils crurent des aiguilles de chaîs sur son corps, & lui dirent, Toi, qui aimes la chair humaine, mange de la tienne propre; pour faire connoître à ta Nation, qui est maintenant parmi les Iroquois, que nous avons eu matière en horreur. Ces sauvages sont comme des chiens affamés, qui mangent de toutes sortes de viandes.

Les Iroquois sont les seuls Sauvages de l'Amérique Septentrionale, qui mangent de la chair humaine. Encore cela ne leur arrive que dans des occasions extraordinaires, lors qu'ils sont resolus d'exterminer une Nation toute entière. S'ils mangent de la chair humaine, ce n'est pas pour se nourrir. C'est pour faire connoître à toute la Nation Iroquoise, qu'il faut se battre sans s'accommoder jamais avec leurs ennemis; qu'il faut

même

même les manger plutôt que d'en laisser aucun de reste. Que s'ils mangent de la chair de leurs ennemis, c'est pour animer leurs Guerriers. Et en effet on les voit partir dès le lendemain de leurs cinq Cantons pour aller attaquer leurs ennemis. Car le rendez-vous est toujours marqué au lendemain de ces festins de chair humaine.

Si les Européens cessoient de donner des armes à feu aux Iroquois, qui ne sont plus si habiles à l'Arc, qu'ils étoient du passé, les autres Nations au contraire y étant toujours accoutumées, elles ne manqueroient pas de détruire les Iroquois, qui sont leurs ennemis communs, & qui demeurent à 4. & 500. lieües d'elles.

Le premier Canton des Iroquois est au Sud. On les appelle *Gagniegues*, ou *Agnies*. Ils sont voisins de la Nouvelle Jorck, & ont trois villages, où j'ai été. Ils sont quatre cens Guerriers tout au plus. Le second tire vers l'Oüest, & le nomment les *Oneiouts*, & sont environ cent cinquante hommes de guer-

guerre. Le troisiéme, qui est aussi vers l'Ouest, contient les bourgades des *Onnontagués*, ou peuples de la montagne, situés sur l'unique éminence, qui se trouve dans les cinq Cantons Iroquois. Ils sont multipliés des *Onneiouts*. Ces *Onnontagués* ont bien trois cens combattans, les plus braves & les plus vaillans de toute la Nation. Le quatriéme est à environ trente lieues au delà vers l'Ouest aux *Onnyouens* partagés en trois bourgades, qui font bien trois cens hommes de guerre tout de même. Le Cinquiéme contient les *Tsonnontouans* vers l'extremité du Lac de Frontenac, ou Ontario par ces peuples, qui sont les plus grands & les plus considerables de tous les Cantons Iroquois. Ils comprennent en trois bourgades, plus de trois cens hommes de guerre.

J'ai marqué dans mon premier Tome trois ou quatre village Iroquois à la côte du Nord de ce Lac Ontario ou de Frontenac. Au reste je ne décris point ici ces cinq Cantons Iroquois. Je parle

le seulement de leur barbarie, & de leur cruauté, & j'ajoute qu'ils ont subjugué un fort grand païs depuis environ cinquante ans, qu'ils ont étendu leurs limites, & qu'ils ont grossi leur Nation par la ruine des autres peuples, dont ils ont fait le reste Esclave pour en accroître le nombre de leurs troupes.

CHAPITRE XXIV.

Politique des Sauvages Iroquois.

LEs Conseils que ces Barbares tiennent continuellement pour toutes leurs affaires, doivent être considerez comme la cause de leur conservation, & de la fraieur où ils tiennent toutes les Nations de l'Amerique Septentrionale. Ils s'assemblent pour la moindre affaire qu'ils ont, & raisonnent ensemble sur les moiens, dont ils doivent se servir pour parvenir à leurs fins. Ils n'entreprennent rien à l'étourdi.

Leurs

Leurs Vieillards, qui sont sages & prudents veillent au bien de la Nation. Si on se plaint, que quelqu'un d'entr'eux ait dérobé quelque chose, d'abord ils s'informent soigneusement de celui, qui a fait le vol. S'ils ne le peuvent découvrir, ou s'il n'y a pas le moien de restituer, pourveu qu'ils soient convaincus du fait, ils reparent le tort, en faisant d'abord quelque present à la partie lesée pour la contenter.

Quand ils veulent faire mourir quelqu'un pour crime enorme, dont ils sont asurez, qu'il est coupable, ils loüent un homme, lequel ils enyvrent d'eau de vie, par ce que ces peuples l'aiment passionément, afin que les parents du criminel ne cherchent point à se vanger. Après que cet homme a casé la tête à celui, qu'ils croient, & qu'ils ont jugé coupable, ils disent pour toute raison, que cet homme n'a point d'Esprit, & que l'yvrognerie lui a fait faire le coup.

Ils avoient autrefois une autre maniere de faire justice. Mais ils l'ont abbro-

abbregée. Ils avoient un jour de l'année, qu'ils pouvoient appeller la fête des fous, car en effet ils faisoient les fous, courant de Cabanne en Cabanne. Si pendant cette fête on leur disoit quelqu'un a volé, pris quelque chose, ou autre véritable, ils disoient pour toute excuse, le lendemain dans tout le Canton, & surtout dans leur village, que celui, qui avoit fait le coup, étoit fou, qu'il n'avoit point d'esprit. En suite on faisoit quelques presens pour effacer le souvenir des griefs de celui, qu'on avoit malicieusement tué. Les parens se contentoient de cette excuse sans en tirer vengeance. Ces Anciens louoient donc secretement quelqu'un, qui contrefaisoit le fou, & qui tuoit celui, qu'on lui avoit marqué, & dont on vouloit se défaire.

Les Iroquois ont des espions, & des hommes attirez parmi eux, qui vont & viennent incessamment, & qui leur rapportent toutes les nouvelles, qu'ils apprenent. Pour ce qui est du Commerce, ils y sont assez rusez. Ils ne se

laissent

CHA-

CHAPITRE XXV.

De la maniere, dont les Sauvages chassent aux bêtes fauves. Industrie admirable des Castors.

LEs Sauvages observent les temps, les saisons, & les Lunes de l'Année pour la chasse. Ils en sont fort ponctuels observateurs. Ils nomment les Lunes du nom des animaux, qui paroissent le plus en de certains temps. Ils l'appellent la Lune des grenouilles, dans le temps, que les grenouilles crient, la Lune des Taureaux, quand ces animaux Sauvages paroissent, la Lune des Hirondelles, quand ces oiseaux viennent, ou s'en vont. Ces Barbares en usent ainsi, par ce qu'ils n'ont point d'autres noms pour distinguer les Mois, comme les Européens. Ils se servent donc du nom des animaux, qui paroissent dans ces temps-là. Ils en usent de même pour les noms, qu'ils donnent aux hommes, du Serpent, du

Loup, du Chat Sauvage, & ainsi des autres animaux.

Ils tuent les Orignaux ou Elans, & les Chevreux en tout temps, mais particulierement lors qu'il y a de la neige. Ils chassent aux Chats Sauvages & aux Marmotes pendant l'hyver, aux Porc-épics, aux Castors & aux Loutres au printemps, & quelquefois en Automne. Ils prennent les Orignaux ou Elans au collier, & les Castors aux attrapes. Ils tuent les Ours à coups de fléches ou de fusil sur des Chênes, quand ils mangent du gland. Pour ce qui est des Chats Sauvages, ils abbattent les arbres, sur lesquels ils sont, & en suite les Chiens Sauvages se jettent dessus & les étranglent. Les Porc-épics se prennent à peu pres de la même maniere, si ce n'est, qu'on les tue à coups de hache, ou avec des fourches, quand l'arbre est tombé, par ce que les Chiens ne les peuvent approcher à cause de leurs aiguillons pointus plus que des Aleines, qui percent peu à peu le corps d'un homme d'une maniere imperceptible,

&

& que ces animaux feroient indubitablement mourir les Chiens, qu'ils étrangleroient. Ces animaux ne courent pas vîte. Un homme les peut facilement atraper à la course. Pour ce qui est des Loutres, on les prend dans une attrape, où on les tue à coups de fléches ou de fusil. On en tue rarement à coups de hache, par ce que ces animaux ont l'oreille fort subtile.

Les Sauvages prennent les Castors en hyver sous la glace. Ils cherchent premierement les Lacs de ces animaux. Ces Castors ont une industrie admirable pour la construction de leurs Cabannes. Quand ils veulent changer d'habitation, ils cherchent un ruisseau dans le bois, le long duquel ils montent jusques à ce qu'ils aient trouvé un païs plat propre à faire un Lac. Lors qu'ils ont bien consideré le lieu de toutes parts, ils travaillent à faire des chaussées pour arrêter l'eau. Ils les font aussi fortes, que celles, qui servent à retenir les eaux des plus grands étangs de l'Europe. Ils composent cette

chaussée, de bois, de terre, & de boüe, & la font aussi grande, qu'il est necessaire pour former un grand Lac, qui est par fois d'un quart de lieüe de long. Ces Castors bâtissent leurs Cabannes au milieu du niveau de l'eau, avec du bois, des joncs, & de la boüe, & ils plaquent tout cela ensemble fort proprement par le moien de leur queüe, qui est plus longue, & aussi large, qu'une truelle de Maçon. Leur batiment est à trois ou quatre étages, remplis de nattes de joncs, & c'est là, que les femelles se dechargent de leurs petits.

Au fond de l'eau il y a des issues hautes & basses. Quand leurs Lacs ou étangs sont gelez, ils ne peuvent aller que sous la glace. C'est pour cela qu'au commencement de l'hyver ils font provision de bois de tremble, qui est leur nourriture ordinaire. Ils le mettent dans l'eau tout autour de leur Cabannes dans le Lac. Les Sauvages percent la glace autour de ces loges avec le manche d'une hache, ou avec un pieu. Ils y font un trou, & en suite ils fondent le fond de

de l'eau, pour sçavoir, si c'est le chemin, par où les Castors ont accoutumé de sortir. S'ils découvrent, que ce l'est en effet, ils y font entrer un filet long d'une brasse, & deux bâtons, dont les deux bouts d'embas touchent le fond de l'eau, & les deux autres sortent par le trou, qui est dans la glace. Ils ont deux cordes attachées à ces deux bâtons pour tirer le filet, quand le Castor est pris.

Mais afin que ce rusé animal ne voie point le filet, ni les personnes, on seme sur la surface de l'eau glacée, du bois pourri, du coton, ou choses semblables. Un Sauvage demeure au guet aupres du filet, avec une hache pour tirer le Castor sur la glace, quand il est pris, pendant que les autres vont rompre les Cabannes avec beaucoup de travail. Ils trouvent souvent plus d'un pied de bois & de terre, qu'il faut couper à coups de haches, par ce que tout est dur comme une pierre par la force de la gelée. Quand cela est fait, ils sondent le Lac, & par tout où ils trou-

vent un creux, ils rompent la glace, de peur que les Castors ne se cachent dessous, afin qu'étant contraints de courir de côte & d'autre, ils aillent se jetter dans les filets. Ils travaillent ainsi d'une force extreme depuis le matin jusqu'au soir sans prendre aucun aliment, & ne prennent avec tout cela, que trois ou quatre Castors.

Les Sauvages prennent encore de ces animaux au printemps avec des attrapes de la maniere suivante. Lors que les glaces commencent à se fondre, les Sauvages remarquent les endroits par où les Castors sortent, & ils y mettent une attrape. L'amorce est une branche de bois de tremble, qui va depuis l'attrape jusques dans l'eau. Quand les Castors la rencontrent, ils la mangent jusques dans l'attrape, & par là ils font tomber deux grosses billes de bois, qui les tuent. Ils prennent les Martres presque de la même maniere, excepté, qu'ils ne mettent point d'amorce.

Toutes les Nations du Sud vers le Fleuve Meschasipi sont plus superstitieu-

rieuſes dans leurs chaſſes que les peuples du Nord, & en particulier les Iroquois. Lors que j'étois parmi eux, leurs Vieillards ſix jours avant que de donner la Chaſſe aux Taureaux Sauvages envoierent quatre ou cinq de leurs plus alertes Chaſſeurs ſur des montagnes, pour y danſer le Calumet avec autant de ceremonies que parmi les Nations, vers leſquelles ils ont accoûtumé d'envoier des Ambaſſades pour faire quelque Alliance. Au retour de leurs hommes, ils expoſérent à la vue de tout le monde pendant trois jours, une des plus grandes chaudieres, qu'ils nous avoient priſes. Ils l'avoient entourée de plumes de toutes couleurs avec le fuſil d'un des Canoteurs, lequel ils avoient poſé par deſſus cette chaudiere en travers. Pendant trois jours la premiere des femmes d'un Capitaine portoit cette chaudiere ſur ſon dos avec des fleurs en grande pompe, à la tête de plus de deux cens Chaſſeurs. Ils ſuivoient un Vieillard, qui avoit attaché un de nos mouchoirs de toile d'Armenie au bout d'un bâton en

forme d'enseigne, tenant son Arc & ses fléches dans un grand fileuce.

Ce Vieillard fit faire trois ou quatre fois halte aux Chasseurs ou Guerriers, pour pleurer amérement la mort des Taureaux, qu'ils esperoient de tuer. A la derniere pose, les plus Anciens de la troupe envoierent deux des plus habiles Chasseurs à la Découverte des Taureaux Sauvages. Ils leur parlerent bas à l'oreille à leur retour, avant que de commencer la chasse de ces animaux. En suite ils allumerent de la fiente de Taureaux sechée au soleil, & amorcerent leurs pipes ou Calumets de ce feu nouveau, pour faire fumer les Coureurs, qu'ils avoient envoiez à la Découverte. Aussi-tôt aprés la cérémonie, cent hommes allerent d'un côté par derriere les montagnes, & cent autres d'un autre, pour enfermer les Taureaux, qui étoient en grand nombre. Ils en tuerent plusieurs en confusion à coups de fléches, & nos Européens en abbatirent sept ou huit à coups de fusil.

Ces Barbares ne pouvoient assez admi-

mirer l'effet de nos fusils. Ils entendoient le bruit. Mais ils ne voioient pas les balles. Ils croioient donc, que le bruit tuoit ces animaux. Ils mettoient la main sur la bouche, pour marquer leur étonnement, & s'écrioient *Mansa Ouëcarche*, ce qui veut dire dans la langue des *Issati*, ce fer fait du mal aux bêtes & aux hommes. Nous ne sçavons pourtant comment cela se fait, qu'au bruit de cette machine ronde, les os de ces bêtes soient fracassez. Ces Barbares avoient nos fusils en grande admiration.

Je ne pouvois assez admirer, comment ces Sauvages pouvoient écorcher ces Taureaux, & les mettre en pieces. Ils n'avoient ni couteaux ni haches, que le peu qu'ils nous en avoient derobbé. Ils enlevoient la peau de ces bêtes avec la pointe de leurs fléches, qui étoit d'une pierre fort aigue. Dés qu'ils pouvoient fourrer les doigts entre la chair & la peau de ces Animaux, ils avoient bien-tôt fait à les écorcher. En suite pour mettre la viande en pieces, & pour

separer les os, ils prenoient des pierres, avec lesquelles ils les cassoient. Ils demembroient ainsi ces bêtes, & les femmes Sauvages en faisoient boucanner la viande, en les exposant au soleil & à la fumée d'un petit feu, qu'ils allumoient. Au reste ils ne mangeoient pendant la chasse, que les intestins & les morceaux les plus chétifs de ces animaux, & ils en emportoient les meilleurs endroits dans leurs villages, à plus de deux cens lieües de l'endroit, où ils avoient chassé.

CHAPITRE XXVI.

Maniere, dont les Sauvages ont accoutumé de pêcher.

LEs Sauvages, qui habitent dans le Nord, pêchent d'une autre maniere, que les peuples du Sud. Les premiers pêchent toutes sortes de poissons avec des lacets, des filets, & des harpons, comme dans l'Europe. Ils en pren-

prennent aussi quelquefois avec des lignes. Mais c'est en très-petite quantité. Je leur en ai vu pêcher d'une maniere assez plaisante. Ils prennent une fourche de bois aux deux pointes, de laquelle ils disposent un lacet à peu prés de la même maniere, qu'on les accommode dans nôtre Europe, pour prendre des perdrix. En suite ils la mettent dans l'eau, & quand les poissons, qui y sont en beaucoup plus grande abondance que dans nos Rivieres, viennent à passer, & que les Sauvages sentent, qu'il en est entré dans le lacet, ils tirent cette espece de pinsette, & le poisson y reste pris par les Ouïes.

Les Iroquois se servent par fois dans le temps de la pêche, d'un filet de quarante ou cinquante brasses, qu'ils posent dans un grand Canot de bois. Aprés cela ils les étendent en Ovale dans les endroits commodes des Riviéres. J'ai souvent admiré leur addresse à cet égard. Ils prenoient quelquefois plus de quatre cens poissons blancs, plus grands que nos Carpes ordinaires, entre au-

trés plusieurs Estourgeons, qu'ils attirent sur le bord de la Riviere avec des filets composez d'orties. Pour pêcher de cette maniere, il faut, que deux hommes prennent les deux extremitez de cette maniere de filet en l'entortillant adroitement. Ils prennent donc ainsi une quantité prodigieuse de poissons, sur tout dans la Riviere de *Niagara*, lesquels sont d'un goût & d'une bonté extraordinaire.

La pêche est si abondante en cet endroit, qu'elle est capable de fournir des poissons de plusieurs especes à la plus grande Ville de l'Europe. Il ne faut pas s'en étonner. Les poissons montent continuellement de la Mer vers la source de la Riviere pour y fraïer. Le Fleuve de St. Laurent reçoit en cet endroit de *Niagara* une infinité d'eaux des quatre grands Lacs, dont nous avons parlé, & qui sont de petites Mers douces. Ce déluge d'eau venant à se décharger & à se precipiter par le plus grand & le plus affreux Saut, qui soit dans tout le Monde, ce nom-

nombre infini de poissons, qui prennent plaisir à y venir fraïer, y demeurer, par ce qu'ils ne peuvent remonter au dessus de cette Cataracte. C'est pour cela qu'on y trouve ce grand nombre de poissons, capable de fournir à la subsistence d'une des plus grandes villes de l'Univers.

Pendant que j'étois a ma Mission du Fort de Frontenac, je fus voir un Saut, qui provient d'une Riviére du Nord, & qui se décharge dans un grand Bassin du Lac *Ontario* capable de contenir plus de cent Navires de guerre en seureté. Etant là, j'appris aux Sauvages à prendre des poissons à la main. J'abbattois des arbres au printemps prés de ce Saut, & je les faisois tomber, afin de m'y pouvoir coucher, sans me mouïller. En suite je mettois la moitié du bras à l'eau. J'y trouvois une quantité prodigieuse de poissons de differentes especes. Je les empoignois par les ouïes aprés les avoir flattez de la main, & quand j'en avois pris à plusieurs fois, cinquante ou soixante grands poissons,

je m'en allois me chauffer, & me delaſſer, pour retourner en ſuite plus frais à la pêche. Je les jettois dans un Sac, qu'un Sauvage tenoit à la main, & j'en nourriſſois plus de cinquante familles Iroquoiſes de *Gannéouſſé*, que j'avois attirées avec le Sieur de la Salle pour y cultiver du blé d'Inde, & pour inſtruire leurs enfans dans la Religion Chrétienne au Fort de Frontenac.

La plus conſiderable pêche des Sauvages eſt celle des Anguilles, qui ſont fort groſſes, des ſaumons, & des Truites ſaumonnées, & des poiſſons blancs. La pêche des Iroquois Agniez, qui ſont voiſins de la nouvelle Jorck, conſiſte ſouvent en grenouilles, qu'ils prennent en abondance, & qu'ils mettent tout entieres dans leurs chaudieres, ſans les écorcher, pour aſſaiſonner leur ſagamité, qui eſt une bouillie faite avec du blé d'Inde. Les Truites ſaumonnées ſe prennent en pluſieurs autres endroits des Rivieres, qui ſe déchargent dans le Lac de Frontenac. On en trouve en ſi grande quantité, qu'on les tue à coups de bâton. Ils

Ils prennent les Anguilles pendant la nuit, lors qu'il fait calme. Ces poissons décendent en fort grande quantité le long du Fleuve St. Laurent. Les Sauvages mettent une grande écorce de bouleau avec de la terre sur le bout d'un pieu, après quoi, ils allument une espece de flambeau, qui fait un feu fort clair. En suite un homme ou deux entrent dans un Canot avec un harpon posé entre les deux pointes d'une petite fourche. Lors qu'ils voient les Anguilles à la lueur du feu, ils en harponnent une quantité prodigieuse, par ce que les grands Marsoins blancs, qui les pourſuivent, les chassent, & les font venir vers les bords du Fleuve, où ces grands Marsoins ne les peuvent approcher. Ils prennent les Saumons avec les harpons, & les poissons blancs avec des filets.

Les Nations du Sud, qui habitent sur le Fleuve Meschasipi sont si habiles, & ont les yeux si vifs & si percans, que quoi que les poissons passent fort vite dans l'eau, ils ne laissent pas de les

tuer à coups de dards, qu'ils font entrer fort avant dans l'eau, en les décochant avec leur Arc. De plus, ils ont de longues perches fort pointues, qu'ils dardent avec beaucoup d'addresse, parce qu'ils ont les yeux fort subtils. Ils tuent ainsi de grands Estargeons, & des Truites, qui sont à sept ou huit brasses dans l'eau.

CHAPITRE XXVII.

Des Utensiles dont les Sauvages se servent dans leurs Cabannes. Maniere extraordinaire de faire du feu.

AVant que les Européens fussent dans l'Amerique Septentrionale, les Sauvages du Nord & du Sud se servoient, & se servent encore aujourd'hui de pots de terre, sur-tout ceux qui n'ont point de commerce avec les Européens, pour tirer d'eux des chaudie-

res,

res, & d'autres outils de ménage. Faute de haches & de couteaux, ils se servent de pierres aigues, qu'ils attachent avec des aiguillettes de cuir dans un bâton fendu. Au lieu d'alenes, ils se servent d'un certain os fort aigu, qui est au dessus du talon des Elans. Ils n'ont point d'armes à feu, & se servent seulement d'Arcs & de fléches.

Pour faire du feu d'une maniere nouvelle, & qui nous est inconnue, ils prennent un triangle de bois de Cedre d'un pied & demi, dans lequel ils font quelques trous ou fossetes à demi creusées. Ils prennent en suite une baguette, ou petit bâton d'un bois dur. Ils le frottent entre les deux mains le plus fort sur le plus foible dans le trou, qui est commencé dans le bois de Cedre. Ils font tomber par cette frixion une espece de poudre ou de farine qui se convertit en feu. Ils versent en suite cette poudre blanche dans un peloton d'herbes sechées en Automne, & frottant tout cela ensemble, en soufflant sur cette poudre, qui est dans le peloton, le feu

feu s'allume en un moment.

Quand les Sauvages veulent faire des plats de bois, des écuelles, ou des cueillers, ils accommodent le bois avec leurs haches de Pierre. Ils le creusent avec des charbons de feu, & les raclent en suite avec des dens de Castor, pour les polir.

Les Nations du Nord, qui ont ordinairement de grands hyvers, se servent de raquettes pour marcher sur la neige. Les Sauvages les font avec des aiguillettes de peau, larges comme de petits rubans, d'une maniere plus jolie que nos raquettes de jeu de Paume. Ces raquettes n'ont point de manches comme celles des tripots. Mais elles sont plus longues & plus larges. Ils laissent dans le milieu une fente de la largeur des doigts des pieds, afin d'être plus libres à marcher avec leurs soulïers à la Sauvage. Ils font plus de chemin avec ces raquettes, que s'ils marchoient à l'ordinaire. Sans ces machines ils enfonceroient dans les neiges, qui sont de la hauteur de sept ou huit pieds, & quel-

quelquefois d'avantage pendant l'hyver. Il y en a même en certains endroits aussi haut, que les plus hautes maisons de l'Europe ; par ce qu'elles sont poussées dans des recoins par le vent, qui les y chasse.

Les Sauvages, qui sont voisins des Européens, ont à present des fusils, des haches, des chaudières, des alênes, des couteaux, des boute-feux, & d'autres instrumens comme nous.

Pour semer du blé d'Inde ils font des pioches de bois, mais c'est faute de pioches de fer. Ils ont des gourdes ou callebasses, dans lesquelles ils mettent leurs huiles d'Ours, de chats Sauvages, & de Tourne-sol. Il n'y a point d'homme, qui n'ait un petit Sac de peau, pour mettre son Calumet & son tabac. Les femmes Sauvages font des Sacs de blé d'Inde, d'écorce de Tilleus, ou de joncs, pour mettre leur blé d'Inde. Elles font aussi du fil d'Orties, d'écorce de Tilleul, & de certaines racines dont je ne sçai pas le nom. Pour coudre leurs souliers à la Sauvage, ils ne se servent

vent que d'aiguilletes fort minces. Elles font auſſi des nattes de joncs pour ſe coucher, & quand elles n'en ont point, elles ſe ſervent d'écorces d'Arbres. Elles emmaillotent leur enfans comme les femmes d'Europe, avec cette difference pourtant, qu'elles ſe ſervent de bandes de peaux larges, & d'une eſpece de coton, pour empêcher qu'ils ne s'échauffent trop dans leur maillot.

Elles les attachent ſur une planche aprés les avoir emmailloter, & cela avec une ceintute de peau paſſée. Enſuite elles attachent cette planche à une branche d'arbre, ou à quelque endroit de leurs Cabannes, de ſorte que ces petits ne ſont pas couchez. Ils ſont tout droits, la tête en haut, & les pieds en bas. Et afin que l'urine ne leur faſſe du tort, elles mettent une écorde de bouleau en lieu commode pour cela, afin que l'urine coule comme dans une goutiere, & qu'elle ne touche point au corps de ces enfans.

Ces femmes ont un ſi grand ſoin de leurs

leurs enfans, qu'elles ne s'approchent du tout point de leurs Maris, & qu'elles évitent même leur commerce, juſques à ce que leurs enfans aient atteint l'âge de trois ou quatre ans, & qu'ils ſe puiſſent nourrir comme les autres. Parmi les femmes de l'Europe on en uſe d'une autre maniere, par ce qu'il eſt aiſé de ſuppléer au defaut des Meres, par le moien du lait de Vaches, ou d'autres animaux domeſtiques. Mais parmi les Femmes Sauvages on ne nourrit point de ces animaux. Elles fuient donc le commerce des hommes, pendant qu'elles ſont nourriſſes, par ce que ſi elles devenoient enceintes, leurs enfans periroient indubitablement, puis qu'à cinq ou ſix mois par exemple, les enfans ne pourroient point manger de viande boucannée, ou d'autre choſe. C'eſt ce qui les oblige d'en uſer comme elles font, afin de mettre leurs enfans en état de ſubſiſter comme les autres, aprés qu'elles les ont allaitez tout le temps neceſſaire.

Les Sauvages, qui ont commerce

avec

avec les Européens, commencent à se servir de crémaillieres. C'est un fer plat & delié large de deux ou trois doigts, qui a des dents sous du long, & qui est recourbé en bas. Les femmes le pendent à un bâton de travers, posé sur deux fourches dans leurs Cabannes. Elles s'en servent pour mettre leurs chaudrons ou marmites sur le feu. Mais pour les peuples, qui ne connoissent point les Européens, ils se servent de branches d'arbres pour pendre leurs pots de terre au dessus du feu, afin d'y faire cuire leur viande.

CHAPITRE XXVIII.

Maniere, dont les Sauvages enterrent leurs morts. De leur fête des morts avec quelques reflexions sur l'immortalité de l'Ame.

LEs Sauvages ensevelissent leurs morts avec toute la magnificence, dont

dont ils se peuvent aviser, sur tout ceux de leur parenté, & particulierement les Capitaines, ou les Chefs de leurs familles, ou tribus. Ils les ornent donc de leurs plus beaux atours, & leur peignent le visage & le corps de toutes sortes de couleurs. Ils les posent en suite dans un cercueil fait d'écorce d'arbre, dont ils polissent fort proprement la superficie avec des pierres ponces fort legeres. En suite ils accommodent le lieu, où ils les veulent enterrer, en maniere de Mausolée. Ils l'entourent de pieux ou de palissades, qui ont douze ou treize pieds de hauteur. Ils y élévent le tombeau à sept ou huit pieds de haut.

Ces Mausolées sont ordinairement placez sur l'endroit le plus éminent de leurs bourgades. Les Sauvages envoient tous les ans des Ambassadeurs chez les Nations, qui leur sont voisines pour solemniser la fête des morts. Tous les peuples de l'Amerique Septentrionale n'épargnent rien pour l'honneur de leurs parens & amis decedez, qu'ils vont

vont pleurer. Ils font des presens considerables parmi eux, de ceintures de porcelaines, de Calumets faits des pierres les plus pretieuses, qu'ils peuvent trouver, en un mot, de ce qu'ils estiment le plus. Ils les donnent aux parens du défunt, pour essuyer leurs larmes. Ils les mettent aux Mausolées en marmottant une espece de prieres, qu'ils accompagnent de larmes & de sanglots en presence des os de ceux, dont ils honorent la memoire, à cause de leurs beaux exploits de paix, ou de guerre.

Ces Sauvages ont des ceremonies particulieres pour les enfans de leurs amis defunts. Quand ils veulent enterrer ces petits, aprés qu'ils sont morts, ils mettent leurs corps dans une couverture ou peau passée bien blanche, en presence de leurs parens. Elle est peinte de plusieurs couleurs. Ensuite ils les portent, ou les mettent sur une espece de traineaux, pour les aller ensevelir. Mais au lieu de faire des presens aux parens des enfans morts, comme ils en font

aux

aux adultes, ils en reçoivent eux-mêmes pour eſſuïer les larmes, qu'ils verſent en abondance en preſence des parens. Les Sauvages ont auſſi la coutume de mettre dans le cercueil des Adultes ce qu'ils poſſedent de plus precieux, y en eût il même pour deux ou trois cens écus. Ils y mettent encore des ſouliers de peaux paſſées, garnis de porc-épic rouge, & noir, un batte-feu, une hache, des colliers de porcelaine, un Calumet, une chaudiere, & un pot de terre plein de ſagamité ou bouillie de blé d'Inde avec de la viande graſſe. Si c'eſt un homme, ils y ajoutent un fuſil, de la poudre & des balles. Mais pour ceux, qui n'ont point d'armes à feu, ils ſe contentent de poſer aupres du cercueil un Arc, & des fléches, afin, diſent ces pauvres aveugles, que quand ils ſeront au Païs des Ames & des morts, ils puiſſent ſe ſervir de ces Armes pour la Chaſſe.

Il m'arriva une affaire ſur ce ſujet, pendant que j'étois parmi les *Iſſati Nadouëſſans*. Il mourut un Sauvage, qui

avoit été mordu d'un serpent sonnette. Je ne pus lui donner assez-tôt d'un remede infaillible, que j'avois toujours avec moi, sçavoir de l'Orvietan en poudre. Lors que cet accident arrivoit à quelqu'un en ma presence, je faisois d'abord quelques scarifications sur la morsure, & j'y jettois un peu de cette poudre. En suite j'en faisois avaler à celui, qui avoit été mordu pour empêcher, que le venin ne gagnât le cœur. Ces Barbares avoient un jour admiré, que j'avois guéri un de leurs guerriers, lequel avoit été blessé d'un de ces serpens. Ils me disoient donc, Esprit, car c'est ainsi, qu'ils appellent ordinairement les Européens, nous t'avons cherché à la chasse aux lieux, ou tu étois avec les deux autres Esprits, qui t'accompagnent. Mais nous avons été si malheureux, que nous n'avons pu te rencontrer. Ne nous quitte plus desormais. Nous aurons soin de toi. Si tu eusses été auprés de nous, nôtre guerrier, que tu vois mort, seroit encore en état de te faire des festins. Il

sçavoit

sçavoit tres-bien le métier de surprendre, & de tuer nos ennemis. Il nourrissoit ses dix femmes par le moien de sa chasse. Il seroit encore en état de te faire du bien, si tu eusses été avec nous, par ce que tu l'eusses empêché de mourir. Tu l'aurois pu faire aisément, puis que tu as sauvé la vie à plusieurs de nos parens. Tu n'aurois pas manqué de rendre cet important service à celui, que nous pleurons ici.

Ces pauvres peuples voians nos manieres d'agir, qu'ils ne peuvent comprendre, croient, que nous sommes capables de tout faire, & même d'empêcher de mourir. Ils avoient souvent admiré les effets des remedes, que je donnois à leurs malades pour tacher de les guerir de leurs maladies spirituelles en les amenant à la connoissance du vray Dieu par les soins, que je prenois de leurs corps.

J'admirois, comment ces Sauvages avoient proprement accommodé ce Mort. Ils l'avoient posé sur des Nat-

tes fort jolies, & l'avoient mis en posture de Guerrier, muni d'Arc & de fléches. Ils avoient peint son corps de plusieurs couleurs differentes. On eût dit à le voir, qu'il étoit encore en vie. Ils me dirent, qu'il falloit, que je lui donnasse du Tabac de la Martinique, dont j'avois encore quelque peu, pour faire fumer le Defunt. Cela me fournit l'occasion de leur dire, que les morts ne fument, ni ne mangent au païs des Ames, & que les hommes n'ont plus affaire d'Arcs ni de fléches, par ce que dans le païs, où vont les Ames, on ne va plus à la chasse: que s'ils vouloient reconnoitre le grand Capitaine, qui est le maître du Ciel & de la terre, ils seroient desormais tellement rassasiez de le voir, qu'ils ne penseroient plus à la chasse, non plus qu'au boire & au manger, par ce que les Ames n'en ont plus de besoin.

Ces Sauvages ne comprenoient que fort grossierement, ce que je leur disois. Je leur presentay en suite deux brasses de nôtre Tabac noir. Ils l'aiment passion-

passionnément. Le leur n'est pas si bien preparé, ni si fort que celui de la Martinique, dont je leur fis present. Je leur fis comprendre, que je le leur donnois pour fumer, & non pas au Mort, par ce qu'il n'en avoit que faire. Quelques uns des Sauvages, qui étoient presens, écoutoient fort attentivement, & fort serieusement, ce que je leur disois de l'autre vie. Ils paroissoient fort aises de m'entendre. Les autres disoient en leur langage, *Tepatouï*, c'est à dire, voila, qui est bien. Cependant ils ne laissoient pas de fumer à bon compte sans se mettre en peine davantage de profiter de mon discours.

Je remarquois, que les larmes, qu'ils versoient pour le défunt, & que les ceremonies, qu'ils prâtiquoient à son égard comme de le frotter d'huile d'Ours, & choses semblables, étoient plus-tôt l'effet de la coutume, & d'une vieille routine, à quoi ils sont accoutumez par des traditions, qui tiennent quelque chose du Judaïsme, que d'aucun attachement, qu'ils eussent pour

tous ces usages. Je ne desespere pas absolument du Salut de ces Barbares à l'avenir. Je crois même, que Dieu suscitera des moïens propres à les éclairer des lumieres du Saint Evangile, par ce que cette Sainte Doctrine doit être annoncée à tous les peuples de l'Univers, avant que le Seigneur Jesus vienne juger les vivans & les morts.

CHAPITRE XXIX.

Des Superstitions des Sauvages, & de leur créances ridicules.

JE reconnois tous les jours, que tout ce que les hommes ont pu s'imaginer de plus artificieux pour la conversion des infideles, ne sert de rien, qu'autant qu'il plaist à Dieu de benir les entrepriſes, qu'on fait pour cela. Comment croiront ils en celui, dont ils n'ont point ouï parler, dit l'Apôtre S. Paul. Comment entendront ils, s'il

s'il n'y a quelqu'un, qui leur préche? Et comment préchera-on, s'il n'y a quelqu'un, qui ſoit envoié? Le ſon des Apôtres eſt allé par toute la terre, & leurs paroles ſe ſont étendues juſques aux bouts du monde. Je ſouhaite avec ardeur, que le ſon des ſucceſſeurs des Apôtres améne à la vie ce grand nombre de Sauvages, que j'ai vus dans mes Voiages. On y travaille depuis long-temps. Cependant on n'y a point fait de progrés conſiderable juſques à preſent, par ce qu'a parler generalement: ces peuples aveugles ſont fort attachez à leurs ſuperſtitions.

Ces Barbares ſont plus ſuperſtitieux les uns, que les autres. Les Vieillards ſur tout, & les femmes ſoutiennent avec une étrange opiniatreté les traditions de leurs Ancêtres. Quand je leur diſois, qu'ils n'avoient point d'eſprit de croire tant de ſonges & de réveries, & qu'ils ne devoient point s'attacher à des folies de cette nature, ils me diſoient, quel âge as tu? Tu ne parois avoir que trente cinq ou quarante ans,

& tu prétens ſçavoir mieux les choſes, que nos Vieillards? Va, tu ne ſçais, ce que tu dis. Tu peux bien ſçavoir, ce qui ſe paſſe dans ton païs, ajoutoient ces vieux réveurs, par ce que les Anciens te l'ont dit. Mais tu ne peux pas ſçavoir, ce qui s'eſt paſſé dans le nôtre, avant que les Eſprits, c'eſt à dire les Européens, y fuſſent venus.

Je repliquois à ces Barbares, que nous ſçavions tout par l'Ecriture, que le grand Maître de la vie nous a donnée par ſon Fils, que ce Fils eſt mort pour tirer tous les hommes d'un lieu, où ils auroient éternellement brulé, s'il ne fût venu au monde pour nous affranchir du pêché & de la mort: que tous les hommes du monde étoient pêcheurs & coupables en Adam, le premier homme du monde. Ces Sauvages, qui ont le ſens commun admirable, m'ont demandé bien des fois, ſçaviez vous bien, que nous étions ici, avant que vous autres Eſprits ou Européens fuſſiez venus dans ces païs? On leur répond ordinairement que non.

Tu

Tu n'apprens donc pas tout de l'Ecriture. Elle ne dit pas tout.

Il faut sans doute bien du temps pour leur faire connoitre la fausseté de leurs superstitions, & il en faut bien davantage pour leur persuader les veritez de l'Evangile. Il n'y a que Dieu, qui puisse les fléchir par l'onction de son Esprit & de sa grace, pour leur faire connoitre les veritez du Salut. Il ne faut pourtant pas, que les Ouvriers de l'Evangile abandonnent leurs entrepriſes pour cela. Le temps viendra que les hommes préféreront les Interêts de Jesus-Christ, aux leurs. Alors n'y aiant plus qu'un Pasteur, il n'y aura plus qu'une bergerie. Toutes les Nations étrangeres y entreront dans le temps, que Dieu a marqué pour ce grand evenement.

Il y a beaucoup de Sauvages, qui se moquent de ce que leurs Anciens racontent. Il y en a, qui y ajoutent foi. J'ay déja rapporté les sentimens, qu'ils ont de leur origine, & de la gueriſon de leurs malades. Ils ont quelque sen-

timent de l'immortalité de l'Ame. Ils disent même, qu'il y a un païs fort delicieux vers l'Occident, où on fait bonne chasse, & où on tue autant d'animaux, qu'on veut. C'est là, disent ces pauvres aveugles, que vont les Ames. Ils esperent donc de se revoir tous, dans ce lieu là. Mais ils sont bien plus ridicules, en ce qu'ils disent, que les Ames des Chaudieres, des fusils, des batte-feux, & des autres armes, qu'ils mettent pres des sepulcres de leurs morts, s'en vont avec eux pour servir à leur usage dans le païs des Ames, comme ici.

Un jour une fille Sauvage étant morte aprés avoir été baptisée, la Mere vit un de ses esclaves à l'article de la mort. Elle dit, ma fille est toute seule au païs des morts entre les Européens, sans parens & sans amis. Voici le printemps. Il faut donc qu'elle seme du blé d'Inde, & des citrouilles. Baptise mon esclave, ajouta-elle, avant qu'il meure, afin qu'il aille aussi au païs, où vont les Ames des Européens

péens aprés leur mort, afin qu'il ſerve ma fille.

Une femme Sauvage étant à l'extremité, crioit : je ne veux point être baptiſée, car les Sauvages, qui meurent Chrêtiens, ſont brulez au païs des Ames par les Européens. Quelque Sauvages diſoient un jour, que nous les baptiſions pour les rendre nos eſclaves dans l'autre monde. D'autres me demandoient, s'il y avoit bonne chaſſe au païs, où je voulois, que leurs enfans moribonds allaſſent aprés avoir été baptiſez. Quand on leur répond, qu'on y vit ſans boire ni manger, par ce qu'on y eſt raſſaſié en contemplant le grand Maître de la vie, je ne veux donc pas y aller, diſent ils, par ce que je veux manger. Si on ajoute, qu'ils n'auront pas beſoin de ſe nourrir, ils mettent la main ſur la bouche par admiration, & diſent, tu es un grand menteur. Eſt ce qu'on peut vivre ſans manger.

Un Sauvage nous raconta un jour cette hiſtoire. Un de nos Vieillards,

dit il, étant mort, & étant parvenu au païs des Ames, il y trouva d'abord des Européens, qui le careſſérent, & lui firent fort bonne chére. En ſuite il arriva au lieu, où ſont les Sauvages, qui le reçurent auſſi tres-bien. Il y avoit donc tous les jours des feſtins, auſquels les Européens étoient fort ſouvent invitez, par ce que là il n'y a jamais de guerres, ni de querelles. Aprés que ce Vieillard eût admiré tous ces païs, il revint, & raconta toutes ſes avantures à ceux de ſa Nation. Nous demandames à ce Sauvage, s'il croioit cela. Il répondit, que non : que leur Anciens l: diſoient: mais qu'ils mentoient peut être.

Ces peuples admettent quelque ſorte de genie en toutes choſes. Ils croient tous un Maître de la vie. Mais ils en font diverſes applications. Quelques uns ont un corbeau decharné, qu'ils portent toujours avec eux, & qu'ils diſent être le maître de leur vie D'autres ont un hibou, & d'autres enfin un os, un coquillage de Mer, & autres choſes

choſes ſemblables. Quand ils entendent crier un Hibou, ils tremblent, & en tirent un mauvais augure. Ils ont beaucoup de créance pour leurs ſonges. Ils entrent dans leurs étuves afin d'avoir du beau temps pour la chaſſe du Caſtor, & pour tuer des bêtes fauves à la chaſſe. Ils ne donnent pas les os des Caſtors, ni des Loutres à leurs chiens. Je leur en ai demandé la raiſon. Ils m'ont répondu, qu'il y avoit un *Otkon* ou Eſprit dans le bois, qui le diroit aux Caſtors, & aux Loutres, & qu'aprés cela ils n'en prendroient plus. Je leur demandai, ce que c'étoit que cet Eſprit. Ils me répondirent, que c'étoit une femme, qui ſçavoit tout, & qui étoit la maitreſſe de la chaſſe. Il faut toujours remarquer, comme je l'ai dit, que la plus part ne croient pas tout cela.

Pendant que j'étois en Miſſion au Fort de Frontenac, une femme Sauvage s'étoit empoiſonnée dans les bois par accident. Les Chaſſeurs la rapporterent, dans ſa Cabanne, & je la fû voir

aprés qu'elle fût morte. Je les entendis cauſer aupres du corps mort. Ils diſoient donc, qu'ils avoient veu ſur la neige les traces d'un ſerpent, qui étoit ſorti de la bouche de cette femme. Ils faiſoient ce reçit fort ſerieuſement. Pendant qu'ils raiſonnoient ainſi, une vieille femme fort ſuperſtitieuſe dit, qu'elle avoit veu l'Eſprit, qui l'avoit tuée, paſſer pres d'elle.

J'ai veu un garçon d'environ dix huit ans, qui s'étoit mis dans l'eſprit, qu'il étoit fille. Il s'attacha tellement à cette fantaiſie, qu'il agiſſoit en toutes choſe ſur ce pied-là. Il s'habilloit comme les filles, & faiſoit les mêmes ouvrages qu'elles. Un Sauvage, que nous avions attiré dans le Fort, & qui étoit Chef de ſon village, me dit un jour, qu'*Onontio*, qui eſt le nom, qu'ils donnent au Gouverneur general du Canada, c'étoit le Comte de Frontenac en ce temps-là, arriveroit ce jour là, à l'heure, que le ſoleil ſeroit en un tel endroit. Cela arriva preciſément, comme il l'avoit dit. Ce même Vieillard,

lard, qu'on appelloit *Ganneouſe Kaera*, c'eſt à dire le Barbu, étoit le ſeul de tous les Sauvages, à qui j'aie veu de la Barbe. Ordinairement les peuples de l'Amerique Septentrionale s'arrachent tout le poil, lors qu'il eſt encore follet, & c'eſt pour cela, qu'ils n'ont point de barbe. J'avoüe, que je ne ſçavois que dire, lorsque je vis le Comte de Frontenac arrivé. Cet homme n'en avoit appris aucune nouvelle de perſonne. Il me dit ſeulement, lorsque je lui demandai, comment il l'avoit ſçeu, qu'il l'avoit appris d'un Jongleur, qui ſe méloit de predire l'avenir. Mais comme je l'ai déja dit, les Sauvages s'attachent fort à leurs ſonges. Cependant leurs predictions ſont plustôt l'effet du hazard, que d'aucun commerce, qu'ils aient avec le Demon.

CHA-

CHAPITRE XXX.

Des obſtacles, que l'on trouve à la converſion des Sauvages.

ON trouve pluſieurs obſtacles dans les Sauvages mêmes, qui les empêchent de ſe convertir. Mais en general, la difficulté vient de l'indifference, qu'ils ont pour toutes ſortes de choſes. Quand on leur parle de la Création du Monde, & des Myſteres de la Religion Chrétienne, ils diſent que nous avons raiſon, & ils applaudiſſent en general à tout ce que nous leur diſons ſur la grande affaire du Salut. Ils croiroient commettre un grand outrage, s'ils faiſoient paroître le moindre ſoupçon d'incredulité à l'égard, de ce qu'on leur propoſe. Mais aprés avoir approuvé tous les diſcours, qu'on leur fait ſur ces matieres, ils pretendent, que nous devons avoir de nôtre côté toute la déference poſſible, pour les contes, & pour tous les raiſonnemens, qu'ils

qu'ils nous font, touchant ce qui les regarde. Et quand nous leur répondons, que ce qu'ils nous disent, n'est pas veritable, ils repliquent, qu'ils ont acquiescé à tout ce que nous leur avons dit, & que c'est manquer d'esprit, que d'interrompre un homme, qui parle, & de lui dire, qu'il avance des choses fausses. Voila, qui est bien, disent ils. Tout ce que tu nous as appris touchant ceux de ton païs, est comme tu l'as dit. Mais il n'en est pas de même de nous, qui sommes d'une autre Nation, & qui habitons les terres, qui sont au deça du grand Lac.

Le second obstacle à la conversion des Sauvages vient de leur grande superstition, comme nous l'avons déja insinué.

Le troisiéme consiste en ce qu'ils ne sont pas sedentaires. Pendant que j'étois au Fort de Frontenac, le Pere Luc Buisset & moi avions été occupez pendant une grande partie de l'année à apprendre à plusieurs enfans Sauvages nos prieres ordinaires, & même à lire en

leur

leur langue Iroquoise. Leurs Parens assistoient au service, qui se faisoit dans la Chapelle. Ils levoient les mains au Ciel, se mettoient à genoux, se frappoient la poitrine, & demeuroient dans un grand respect en nôtre presence. Ils paroissoient même touchez de nos Ceremonies. Mais ils en usoient de la sorte, par ce qu'ils croioient nous faire plaisir, & au reste leur but étoit en cela, d'avoir quelques presens des Européens.

Mais quand même ils auroient quelque loüable dessein en cela, ils y renonceroient bien-tôt, par ce qu'ils ne s'arrêtent dans leurs villages que pendant qu'il faut semer ou recueillir le blé d'Inde, ce qui dure peu. Tout le reste de l'année se passe à la guerre ou à la chasse. Alors ils emmenent leurs familles avec eux, & sont absens de cette maniere, pendant huit ou neuf mois. Leurs enfans donc, qui ont commencé à apprendre quelque chose, oublient tout ce qu'on leur avoit enseigné, & reprennent leurs superstitions,

& leurs manieres ordinaires de vivre. D'ailleurs les Jongleurs, & les vieux Sauvages superstitieux attachez, comme ils sont, à leurs interests, tachent malignement de porter leurs gens à nous haïr, de peur qu'ils n'ajoutent foi à ce que nous tachons de leur enseigner.

Les Marchans, qui traitent ordinairement avec les Sauvages dans le dessein de profiter de leur trafic, sont souvent cause du peu de progrès, qu'on fait dans la conversion de ces peuples. Il y a longtemps, que St. Augustin a dit en parlant d'eux, *continua est in illis meditatio doli, & textura mendacii.* Ils ne pensent qu'à tromper & qu'à mentir pour devenir riches en peu de temps, & pour se defaire de leurs marchandises avantageusement. Il n'y a point de stratagêmes, qu'ils n'emploient pour avoir les pelleteries des Sauvages à bon prix. On les voit se servir de mensonges & de fraudes, pour debiter leurs effets, & pour y gagner au double, s'ils peuvent. Cela sans dou-

te

te est capable d'élogner l'esprit des Sauvages d'une Religion, qu'ils voient accompagnée de tant de fourbes & d'artifices par ceux, qui en font profession.

On peut dire aussi, qu'il y a quelques Missionaires, qui sont cause en partie du peu de progres, que la predication de l'Evangile fait ordinairement parmi ces Barbares. Il est difficile d'apprendre leurs langues, par ce qu'elles sont fort differentes les unes des autres, & qu'elles n'ont point de rapport entr'elles. Il faut donc bien du temps pour leur insinuer nos Mysteres, & à moins que le Saint Esprit n'agisse extraordinairement pour leur conversion, il y a peu de fruit à esperer des Missions parmi ces peuples Sauvages.

D'ailleurs les differentes methodes, dont on se sert pour les instruire contribue beaucoup à retarder leur conversion. Les uns veulent commencer par la partie animale. Les autres par la spirituelle. Il y a de la diversité de creances parmi les Chrêtiens. Chacun

abonde

abonde en son sens, & croit, que sa foi est la plus pure, & sa methode la plus assurée. Afin donc de reüssir parmi ces peuples, il faudroit de l'uniformité dans la créance, & dans la maniere de les enseigner, comme il n'y a qu'une verité, & qu'un Redempteur. De là vient aussi, que ces peuples voiant tant de difference dans la foi des Chrêtiens, & dans leur methode d'enseigner, ils ne sçavent à quoi s'en tenir, & cela sans doute les retient dans leur ignorance, & dans leur aveuglement ordinaire.

Je mets bien de la difference entre le zele, & les travaux infatigables des Missionaires, & les pretendûs succés, que l'on croit avoir eus, & dont on se vante dans le Monde. Ceux, qui sont absolument degagez de l'amour des biens temporels, & qui ont été en Mission parmi les peuples de l'Amerique meridionale, ont fait sans doute de grands progres dans ces pays-là. On voit quarante ou cinquante provinces de nôtre ordre, où le service public se fait. Ils

sont

sont en possession d'y annoncer hautement l'Evangile aprés y avoir détruit l'idolatrie, & les superstitions abominables, qui y regnoient auparavant.

Mais il faut avoüer, que ceux, qui ont travaillé dans l'Amerique Septentrionale, n'ont pas fait les mêmes progrés. Il se sont appliquez à humaniser ces peuples Barbares, & à les rendre susceptibles de quelque police. Ils ont arrêté autant qu'ils ont pu leurs saillies brutales. Ils ont même taché de les desabuser de leurs anciennes superstitions. C'est ainsi, qu'ils ont travaillé à preparer les voies du Seigneur. Cependant il faut avoüer, qu'ils n'ont fait que tres-peu de progrés. Ces Nations Barbares par je ne sçai quelle fatalité d'interest sont encore presque aussi Sauvages, & aussi attachées à leurs anciennes maximes, à leurs usages profanes, à la gourmandise, à l'orgueil, à la médisance, à la cruauté, & à mille autres vices abominables, qu'on cherche encore aujourdhui quelques sentimens d'humanité parmi eux, & sur tout

parmi

parmi les *Iroquois*, où j'ai demeuré assez long temps.

Ces peuples sont encore, ce qu'ils étoient il y a quarante ans & plus. Et cependant on a publié plusieurs livres, qui traitoient des grandes conversions, qui s'étoient faites, disoit on, parmi les Iroquois & les *Hurons*. On assuroit, en ce temps-là, que ces Barbares avoient bâti autant d'Eglises & de Chapelles, qu'ils en avoient détruit auparavant, & on disoit, que ces Philistins indomptables avoient fait de tres grands progres dans la foi. Cependant l'experience fait voir encore aujourdhui, que ces peuples sont les mêmes, qu'ils ont été de tout temps, fiers, cruels, & sur tout ennemis des bonnes maximes du Christianisme.

Je ne pretens pas nier ici, que les Missionaires n'ajent rempli fidelement tous les devoirs de leur Ministere. Je veux bien croire, que rien n'a manqué a l'instruction des Sauvages, soit du côté du zele, soit du côté de l'assiduité, avec laquelle ils y ont travaillé. Mais en-

enfin la semence de la parole est tombée dans une terre ingrate & sterile, sur le chemin, ou parmi les épines. Que si ces peuples rejettent la lumiere, & le Salut, qu'on leur offre, au moins est il evident, qu'ils sont rendus inexcusables par là, & que Dieu est justifié dans la condamnation de ces peuples Barbares.

Quoi qu'il en soit, c'est toujours beaucoup, que l'on baptise des enfans, & quelques adultes moribonds, qui le souhaitent. C'est là, ce semble, un gain seur pour l'éternité. Mais pour ceux, qui sont en santé, le nombre des convertis est fort peu considerable. Celui de ceux, qui perseverent dans la Religion Chrêtienne, est encore beaucoup plus petit, sur tout si on a égard aux travaux d'un grand nombre d'ouvriers, qui s'emploient aux Missions depuis soixante ou quatre vingts ans. Mais enfin les soins & même le sacrifice entier de la vie d'un Missionaire seroient heureusement recompensez, s'ils avoient eu la gloi-

re

re de convertir & de sauver une seule Ame.

La fonction la plus assurée des Missionaires consiste à administrer les Sacremens à ceux, qui vont en traite parmi les Sauvages. Aussi est il vray de dire, que dés que les pelleteries & les Castors commencent à manquer parmi les Sauvages, les Européens s'en retirent, & ne se trouvent point parmi eux. C'est la reproche, que les Sauvages firent un jour en presence de Monsieur le Comte de Frontenac, étant même en plein Conseil aux trois Rivieres en Canada à quelques Missionaires, qui n'étoient point de nôtre Ordre de St. François. Tout le temps, que nous avons eu des Castors, & des pelleteries, dit un Capitaine Sauvage, celui, qui nous faisoit la priere, étoit avec nous. Il instruisoit nos enfans, & leur apprenoit les prieres, & le Catechisme. Il étoit inseparable de nous, & nous faisoit l'honneur d'assister quelquefois à nos festins. Mais quand nos marchandises ont été épuisées, ces Mis-

sionaires ont crû, que leur presence étoit inutile parmi nous.

Aussi est il vray de dire, que la plus-part des Missions, qu'on avoit établies depuis quarante ans, ont cessé & ne subsistent plus aujourdhuy. Temoins celles de la grande Baye du Fleuve St. Laurent, de Restigouche, de *Nipisiguit*, de *Miskou*, Cap-breton, Portroial, de la Riviere du Loup, du Cap de la Magdeleine, des trois Rivieres, & plusieurs autres, qui étoient établies chez les *Hurons* au haut de ce Fleuve. Ceux, qui étoient Missionaires en ces quartiers là, ont trouvé bon de les quitter, & d'abandonner même Tadoussac pour s'établir à *Chigoutimi*.

Si Dieu me conserve la santé & la vie, je pourray bien faire connoitre dans un troisiéme Tome quelques autres obstacles plus considerables, qui s'opposent à la propagation de l'Evangile parmi les Sauvages de l'Amerique. Je diray seulement ici, que quand on veut s'employer utilement aux fonctions de ce penible ministere, il faut souler

aux

aux pieds les richeſſes du monde ; & ſe contenter d'une ſubſiſtence mediocre, ſelon qu'en effet l'Apôtre nous ordonne, de mépriſer les biens de la terre. Ce ſeroit là ſans doute un moien propre à gagner les Sauvages, & à les attirer à Jeſus-Chriſt. Mais j'aurai peut être occaſion de parler ailleurs de ce ſujet.

CHAPITRE XXXI.

Manieres barbares & inciviles des Sauvages.

LEs Sauvages ſe ſoucient fort peu des civilitez de nôtre Europe. Ils ſe mettent même à rire, quand ils voient nos gens occupez à s'en faire l'un à l'autre. Lors qu'ils arrivent en quelque lieu, ils ne ſaluent preſque jamais ceux, qui y ſont. Ils demeurent accroupis, & ne ſaluent, ni ne regardent perſonne, quoi qu'on les vienne voir. Ils entrent par fois dans la premiere Ca-

banne, qu'ils trouvent, sans dire un mot. Ils prennent place, où ils peuvent, & allument ensuite leur pipe ou leur Calumet. Ils fument sans rien dire, & puis s'en vont tous de même.

Lors qu'ils entrent dans nos maisons bâties & meublées à l'Européenne, ils prennent la premiere place. S'il y a une chaise au milieu du foïer, ils s'en saisissent, & ne se levent jamais pour qui que ce soit, quand bien même ce seroit un Prince ou un Roi. Ils font autant de cas de leurs personnes, que du plus grand, & du premier homme du monde.

Dans les terres du Nord les hommes & les femmes Sauvages ne cachent, que ce que la pudeur ne permet pas de montrer. Tous le reste de leur corps est nud. Les Sauvages du Sud sont absolument nuds, sans en avoir aucun sentiment de honte. Ils lachent leurs vens devant tout le monde, sans aucun Scrupule, & sans se soucier de personne. Ils traitent leurs Anciens avec beaucoup d'incivilité, lors qu'ils sont hors

hors du Conseil. Leurs discours ordinaires, tant des hommes que des femmes mêmes, ne sont que des saletez & des vilanies perpetuelles.

Pour ce qui est du commerce, que les hommes ont avec leurs femmes, ils se cachent ordinairement. Cependant ils prennent par fois si peu de precautions à cet égard, qu'ils y sont souvent surpris. D'ailleurs les Sauvages n'observent aucune des regles de cette honnêteté naturelle, que l'on voit en usage parmi les Européens entre les personnes des deux sexes. On ne leur voit pratiquer aucune des caresses, ni des manieres d'agir, qui sont ordinaires parmi les personnes de l'Europe. Tout s'y passe grossierement & avec beaucoup de brutalité.

Ils ne lavent jamais leurs plats de bois ou d'écorce, leurs écuelles, ni leurs cueilleres. Quand les femmes Sauvages ont nettoié leurs petits enfans avec les mains, elles les essuient fort superficielement à un morceau d'écorce, aprés quoi, elles touchent sans facon la

viande, qu'elles mangent. Cela m'a fait souvent de la peine, jusqu'a m'empêcher de manger avec ces gens dans la Cabanne, où on m'avoit invité. Ils ne se lavent presque jamais les mains ni le visage.

Les enfans respectent fort peu leurs Peres & Meres. Il leur arrive même souvent de les battre, sans qu'on les en chatie, parce, disent ils, que les coups les rendent timides, & les empêchent d'être bons soldats. Ils mangent quelquefois en reniflant & en soufflant comme des bêtes. Si tôt que des hommes sont entrez dans une Cabanne, ils se mettent à fumer. S'ils trouvent un pot couvert, ils ne font point de difficulté de le découvrir pour voir, ce qui est dedans. Ils mangent dans le plat, où leurs chiens ont mangé, sans le nettoïer. Lors qu'ils mangent de la viande grasse, ils frottent leurs mains à leurs visages & à leurs cheveux pour les nettoïer. Ils lachent des vens par la bouche à tous momens.

Ceux qui ont troqué des chemises

avec les Européens, ne les lavent jamais. Ils les laissent ordinairement pourrir sur leurs dos. Ils coupent rarement leurs ongles. Ils ne lavent presque jamais la viande, qu'ils veulent cuire. Leurs Cabannes dans le Nord sont ordinairement fort sales. Je fus surpris un jour de voir une fort vieille femme, qui mordoit les cheveux d'un enfant, & qui en mangeoit les poux. Les femmes n'ont point de honte de lacher leur eau devant tout le monde. Au reste elles feroient une lieüe de chemin dans les bois, pour décharger leurs ventres, plutôt que de s'exposer à la vüe du monde. Quand les enfans ont pissé sur leurs couvertures, elles jettent leur urine avec les mains. On voit souvent ces peuples manger couchez comme les chiens. En un mot: ils ne se gênent en rien du monde, & agissent en toutes choses fort brutalement.

Avec tout cela on ne laisse pas de trouver parmi eux plusieurs choses honêtes & bien-seantes. Lorsque quelqu'un entre dans leurs Cabannes, pen-

dant qu'ils mangent, ils lui presentent ordinairement leurs plats pleins de viande, & on leur fait un fort grand plaisir, quand on mange tout ce qu'ils donnent. Ils aimeroient mieux être deux jours sans vivres, que de vous laisser sortir sans vous presenter de bon cœur tout ce qu'ils ont. Si par hazard les portions sont distribuées, lors qu'on arrive, la femme, qui fait cette distribution, trouve le moien d'accommoder les choses de telle maniere, qu'elle en donne à ceux, qui survienent.

Quelques Sauvages nous presentoient les Nattes les plus propres, & la plus belle place de la Cabanne, quand nous leur rendions visite. Ceux, qui ont frequenté parmi les Européens, nous saluent, quand ils nous rencontrent. C'est aussi la coutume de ces peuples, quand ils ont reçu quelque present, d'en renvoier chez ceux, qui le leur ont fait.

Encore qu'ils en usent fort incivilement à l'égard de leurs Anciens, ils ont pourtant beaucoup de respect, &

de

de deference pour leurs Conseils. Ils les suivent exactement, & avoüent, que leurs Vieillards ont plus d'experience, & sçavent mieux les affaires qu'eux. Si un Ancien avoit dit à un jeune homme, en presence des autres, par maniere de reproche: *tu n'as point d'esprit*, il iroit s'empoisonner à l'heure même, tant ils sont sensibles & delicats. Dans les assemblées, qui se font pour deliberer des affaires, les jeunes gens n'oseroient se donner la liberté de parler à moins qu'ils ne soient interrogez.

Dans leurs festins ils distinguent souvent les plus considerables d'avec les autres. Ils leur donnent la tête entiere de la bête, qu'on a tuée, ou la plus considerable portion de ce qui est preparé. Jamais ils ne mangent dans un même plat, à moins qu'ils ne soient en guerre, par ce qu'alors ils ne gardent pas tant de mesures. Ils se font des presens les uns aux autres, & se traitent aussi reciproquement. Ils ont encore une grande deference pour les Vieillards, en ce qu'ils leur laissent tout

le Gouvernement des affaires, par ce que cela passe pour honorable parmi eux.

Il y en a, mais peu, qui nous saluent à la maniere d'Europe. J'ai connu un Sauvage, qui s'appelloit *Garangontié*, c'est à dire le Soleil, qui marche. Il harangua un jour devant Monsieur le Comte de Frontenac, & à toutes les fois qu'il recommençoit un nouveau discours, il ôtoit son bonnet, & prononçoit sa harangue en Orateur. Un autre Capitaine des *Haïegoins* voiant une petite fille, qu'il avoit donnée au Comte de Frontenac pour être instruite, lui dit fort civilement, *Ossentio*, c'est ainsi qu'ils appellent le Gouverneur de Canada, & ce mot signifie une belle montagne, tu es le maître de cette fille. Fais en sorte qu'elle apprenne à bien lire, & à bien écrire. Quand elle sera plus grande, tu me la rendras, ou tu la prendras pour ta femme. Ce qui fait voir, que les Iroquois s'estiment autant que les plus grands personages du monde.

J'ay

J'ai connu particulierement un autre Iroquois, qui s'appelloit *Atrenati*, c'est à dire: la grande gueule. Cet homme mangeoit comme les Européens. Il lavoit ses mains dans un bassin avec le Gouverneur. Il se mettoit à table le dernier, deplioit sa serviette fort proprement, & mangeoit avec la fourchette. En un mot il faisoit comme nous. Mais souvent il le faisoit par malice, ou par singerie pour avoir quelque present du Gouverneur. Cet homme étoit extremement fin & rusé. Le Comte de Frontenac avoit cette complaisance pour les Sauvages, qu'il vouloit menager, parce qu'il sçavoit, que les Iroquois sont les plus redoutables ennemis, que les François puissent avoir dans toute l'Amerique Septentrionale.

CHAPITRE XXXII.

De l'humeur indifferente des Sauvages.

GEnéralement parlant: tous les Sauvages des Nations, que j'ai frequentées dans l'Amerique Septentrionale, ont une extreme indifference pour toutes choses. Ils ne sont attachez à quoi que ce soit, & ne tiennent conte de ce qu'ils ont de plus pretieux. Ils le regardent toujours comme étant fort au dessous d'eux, & quand ils auroient cent mille écus, ou chose qu'ils estimeroient autant, ils la donneroient pour avoir ce qu'ils souhaitent, & s'en deferoient sans peine. Je puis dire pourtant, que de toutes les Nations de l'Amerique, il n'y en a point de plus indifferente, que les *Iroquois*. Ils se croient les maîtres des autres peuples, & ont été assez hardis, pour declarer plusieurs fois la guerre aux François, qui sont en Canada. Ils en seroient même

me venus à bout autrefois, s'ils avoient connu leurs forces.

Cependant leur indifference pour toutes choses, soit pour la paix, soit pour la guerre, les a souvent portez à faire des paix fourrées avec les Canadiens. Au reste ils sont persuadez, qu'à moins qu'on n'envoie de grands renforts de troupes à ces gens-là, ils les detruiront absolument, quand ils voudront, & ruineront le commerce, qu'ils ont avec eux. Quelques efforts que l'on employe contr'eux, jamais leurs ennemis ne les exterminеront, & ne pourront se dédommager des frais, qu'il faudra faire pour cela. Il n'y a que des coups à gagner avec eux, & on a bien de la peine de se garentir de leurs trahisons. On ne peut faire que de tres petits butins sur eux.

Leur indifference est telle, qu'on ne voit rien de semblable sous le ciel. Ils ont une grande complaisance pour tout ce qu'on leur dit, & font fort serieusement en apparence, tout ce qu'on leur prie de faire. Quand nous leur

disions, prie Dieu avec moi, mon frere, ils le faisoient d'abord, & répondoient mot à mot selon les prieres, qu'on leur avoit appris dans leur langue. Mets toi à genoux. Ils s'y mettoient. Ote ton bonnet, ils l'otoient. Tais-toi, ils se taisoient. Ne fumes point, ils cessoient aussi-tôt. Si on leur disoit: écoute moi, ils écoutoient fort tranquillement. Si on leur donnoit quelques images, un Crucifix, ou des Chapelets, ils s'en serroient comme de bijoux pour s'orner, de même, que si c'eût été de la rassade ou de la porcelaine. Quand je leur disois: c'est demain le jour de Dimanche, ou de la priere, ils me répondoient, *Nassaü*, voilà qui est bien. J'en suis content. Je leur disois quelquefois, promettez au grand Maître de la vie, de ne vous plus enyvrer, ils répondoient *Nethe*, oüi, je vous le promets, je ne feray plus de folie. Cependant dès qu'ils avoient de l'eau de vie, ou d'autres boissons fortes, qu'ils troquoient contre les François, les Anglois, ou les Hollan-

landois, avec lesquels ils font commerce de pelleteries, ils recommençoient tout de nouveau à s'enyvrer, comme si de rien n'étoit.

Quand je leur demandois, s'ils croioient au grand Maître de la vie, du ciel & de la terre, ils disoient qu'ouï. Cependant les femmes Sauvages, que quelques Missionaires ont baptisées, & qui se sont mariées en suite en face d'Eglise avec des François du Canada, quittent souvent leurs maris, & en prennent d'autres, disant qu'elles ne sont pas soumises aux Loix des Chrêtiens, & qu'elles ne se marient qu'à dessein de demeurer avec le Mari, qu'elles prennent tout le temps qu'ils s'accorderont bien ensemble, qu'elles ont au reste la liberté toute entière de changer.

Il faudroit absolument travailler à policer toutes ces Nations, avant que de leur faire embrasser le Christianisme. Tout le temps qu'on ne les aura pas mises sous le joug, on travaillera avec tres-peu de succes aux conversions, à moins que Dieu par une grace particu-

liere

liere, ne face quelque impression en faveur de ces peuples. Voila ce que je puis dire sur ce sujet fondé sur l'experience, que j'en ai aussi bien que plusieurs autres Recollects, qui ont été avec moi dans l'Amerique. Mais c'est de quoi je pourray donner une plus grande connoissance dans un troisieme Tome. Au reste ce que j'en ai dit franchement, n'a point été en vue d'offenser qui que ce soit. J'ay seulement eu dessein d'écrire la verité.

CHAPITRE XXXIII.

De la beauté, & de la fertilité du Païs des Sauvages. Que l'on peut aisément établir de puissantes Colonies au Nord & au Sud.

AVant que d'entrer dans le détail des païs charmans, qui sont au Nord & au Sud de l'Amerique Septentriona-

le

le, il eſt bon de dire deux mots des terres du Nord, afin qu'on puiſſe reconnoitre par là, qu'il ſeroit fort aiſé, d'y établir de puiſſantes Colonies.

Il faut avoüer, qu'il y a de vaſtes forêts à defricher, depuis le Canada, juſques aux terres de la Louiſiane, le long du Fleuve Meſchaſipi. Ainſi on ſeroit obligé d'emploïer bien du temps, à cette entrepriſe. Mais on ſçait, que tous les nouveaux établiſſemens donnent de l'ouvrage. Cependant on y fait des progrés conſiderables, quand on les a bien commencez, & qu'on en vient à une fin heureuſe aprés avoir bien travaillé.

On a tiré de grands avantages autrefois, & on en tire encore aujourdhui de fort conſiderables de la pêche des poiſſons, dont on ſéchoit une partie, par ce qu'on en faiſoit un grand commerce dans les païs chauds. Et cela montoit au ſiécle paſſé à plus de mille ou douze cens Vaiſſeaux. Le grand Banc de terre neuve, les bancs voiſins, les Iſles voiſines, le Cap Breton, l'Iſle per-

percée & l'Acadie, sont les plus abondans du monde pour la pêche. Je ne parle pas ici de la pêche du Nord, que la France prétend lui appartenir par le titre des premiers possesseurs. Ces pêches étoient des mines intarissables pour le Roïaume, qu'on n'auroit pû même lui ôter, si on avoit soutenu tout cela par de bonnes Colonies. Plusieurs Vaisseaux peuvent aller tous les ans du Roïaume à la pêche des Morsoïnes, des Baleines, & des Loups-marins, dont on peut tirer plusieurs barriques d'huile, propres aux manufactures domestiques, dont on pourroit même transporter une partie dans les païs étrangers.

On sçait, que le seul commerce de la pêche, qui se fait sur les Côtes du Canada, sont la cause des premiers établissemens considerables, que l'on a fait dans ces endroits de l'Amerique. Il est vrai, que l'on n'avoit pas encore eu le temps, ni le moien de sonder le Païs, pour reconnoitre, s'il y avoit des Mines. Cependant on y avoit trouvé

de

de l'étain, du plomb, du cuivre, & du fer, en plusieurs lieux, & on en découvrira sans doute dans la suite, si on a le loisir d'y penser. D'ailleurs le pays est fort propre à fournir les bois necessaires pour faire valoir les mines, qu'on y trouvera, à cause des grandes forêts, qui y sont. Il y a plusieurs endroits où on trouve une espece de marbre bâtard, & de grandes mines de charbon de terre, propres pour les forges, & on y a encore un certain plâtre, qui ressemble assez à de l'Albâtre.

Plus on avance dans le Païs, & plus on trouve de belles forêts pleines d'arbres gommeux, propres à faire le Goudron des Vaisseaux, des mats de mariures, des pins, des sapins, des Cedres, & des Erables, propres à toutes sortes d'ouvrages, & sur tout à construire des Vaisseaux. Pour ce qui est des Armées navales, qu'on y pourroit former, les Matelots pourroient y avoir de l'emploi en tout temps, & y trouver facilement les moiens d'y entretenir leurs familles. Ils se façonneroient même

même encore davantage à la Mer par le commerce, & la navigation de l'Occident, par ce qu'on y Voiage beaucoup plus que dans l'Orient, & que le nombre des Vaisseaux y est plus grand.

Au commencement de l'établissement qu'on fit d'une Colonie dans le Canada, elle rentroit tous les ans cent mille écus de profit, sans y comprendre le gain des particuliers. En 1687. cette somme avoit triplé, & au delà en pelleteries, dont les Vaisseaux de retour étoient chargez. Et quoi qu'on les aille chercher beaucoup plus loin, qu'au commencement, c'est pourtant un commerce, qui ne tarira jamais, comme nous l'avons observé par les grandes découvertes, que nous avons faites.

Il est certain, qu'il n'y a point de Nations dans l'Europe, qui aient tant de panchant pour les Colonies, que les Anglois & les Hollandois. Le genie de ces peuples ne leur permet pas de demeurer inutiles dans leurs maisons. Ainsi les

les vastes contrées de l'Amerique, dont j'ai fait la description, pourront faire desormais l'ame de leur commerce. Les particuliers, qui l'entreprendront sans interesser leur païs, ne manqueront pas d'y reüssir. Ils pourront aisément contracter des alliances avec les Sauvages, & les humaniser. Les Colonies, qu'ils y établiront, seront bien-tôt peuplées, & se fortifieront dans ces lieux là avec une dépense mediocre. Ils se contenteront d'un gain mediocre dans les commencemens. Mais dans la suite, ils feront de grands profits par le moien du commerce considerable, qu'ils établiront en ce pays-là.

On trouve en Angleterre, & en Hollande un fort grand nombre de marchandises, & de manufactures de toutes sortes, qui ne peuvent pas se debiter, ni se consumer sur les lieux. On établiroit donc davantage le commerce, & on le rendroit plus grand en transportant ces choses dans l'Amerique, où on en pourroit faire un prodigieux débit. Et par là, on reconnoitroit encore

re

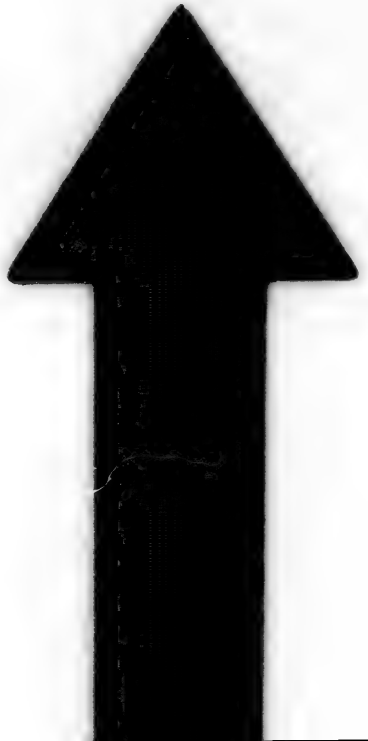
re mieux, qu'on n'a fait jusques à present, les merveilles de la Providence, qui n'a pas voulu, que tous les païs du monde fussent également fournis de toutes choses, afin d'entretenir la societé, la communication, & le commerce entre les differentes Nations de l'Univers, & de faire porter par ce moien les veritez de l'Evangile par toute la terre, & de rendre les divers peuples, qui sont répandus de côté & d'autre, participans du salut, & de la redemption, qui nous est acquise par nôtre Seigneur Jesus.

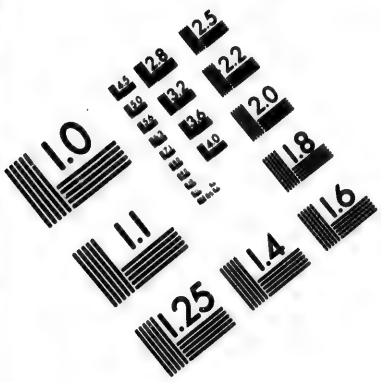
C'est quelque chose de grand & de glorieux, de gagner des batailles, & de dompter des sujets rebelles. Mais il est certain, qu'il est infiniment plus glorieux de gagner les ames à Jesus Christ, en les tirant de leur profonde ignorance, & de leur aveuglement naturel. Et je puis dire, que le principal but, que je me propose en publiant cette grande Découverte, est d'animer les Chrétiens à étendre le Roiaume du Seigneur, à attirer les peuples Barbares à l'Evan-

gile pour aggrandir son empire, & contribuer par là au salut de tant de pauvres peuples, qui ont tant de besoin d'être instruits & éclairez.

Il est certain, pour revenir au commerce, que les pelleteries, qu'on peut avoir dans le Nord, sont capables de faire faire de tres grands profits. On y trouve des peaux d'Elans, ou d'Orignaux, comme on les appelle dans le Canada, des Ours, des Castors, des Loups cerviers, des Renards noirs, qui sont d'une beauté merveilleuse, & qui ont valu autrefois cinq ou six cens frans, à cause de leur rareté, des Renards communs, des Loutres, des Martres, des Chats Sauvages, des Chevreüils, des Cerfs, des Porc-épics, des Coqs d'Inde, qui sont d'une grosseur extraordinaire, des Outardes, & une infinité d'autres animaux, dont je ne sçai pas le nom.

On y pêche, comme je l'ai dit, des Esturgeons, des Saumons, des brochets, des carpes, des brêmes extremement grandes, des Anguilles, des poissons armez,





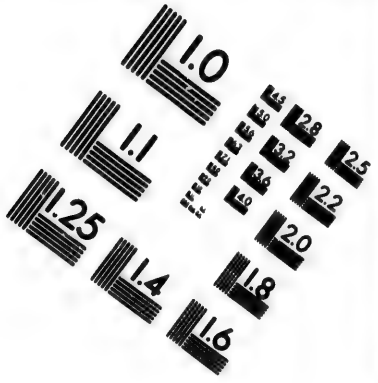
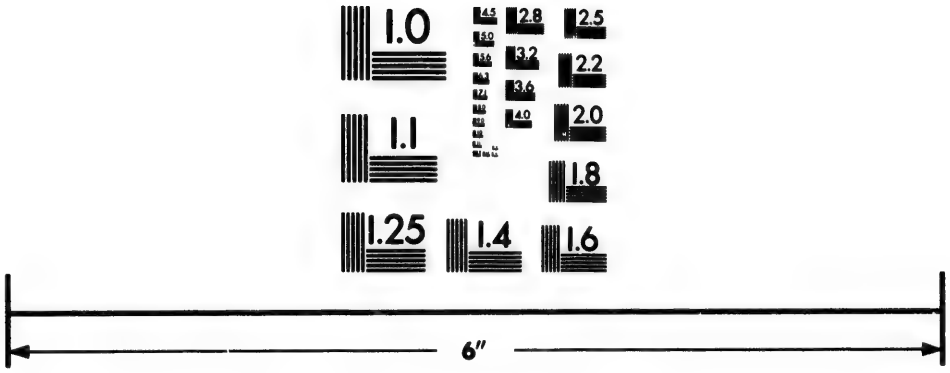
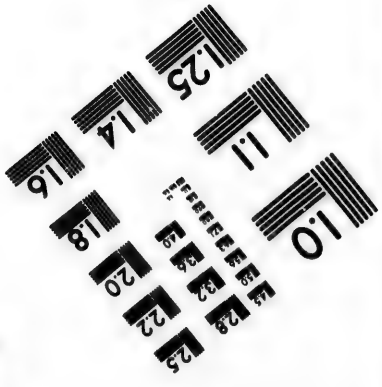


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

armez, des poiſſons dorez, des Achigans, des Barbues d'une grandeur prodigieuſe, & d'autres ſortes de poiſſons ſans nombre. Il y a auſſi de quoi exercer les Chaſſeurs. On y trouve une infinité d'Alloüetes de mer, qui ſont comme des pelotons de graiſſe. On y rue des Perdrix, des Canars de toutes ſortes, des Huars, qui imitent la voix humaine par leurs cris, & qui ſont d'une beauté & d'une diverſité de couleurs admirables, des Tourterelles, des Ramiers, des Grues, des Herons, des Cignes, des Outardes, qui ont le goût de toutes ſortes de viande en les mangeant, & une fort grande abondance de toutes ſortes d'autre gibier.

Le grand Fleuve de St. Laurent, dont j'ai fait mention pluſieurs fois, traverſe le païs des Iroquois par le milieu, & y fait un grand Lac, que les Sauvages appellent *Ontario*, c'eſt à dire, le beau Lac. Il a prés de cent lieües de longueur, & on peut juger par ſon grand circuit, les villes & les bourgades, que l'on y pourroit bâtir. Ces lieux aiant cor-

correſpondance avec la Nouvelle Jorck, les perſonnes éclairées jugeront facilement de quelle utilité ſeroit le commerce, qu'on ſeroit par le moien de ces établiſſemens. Sur quoi on doit remarquer, que le milieu de ce Fleuve eſt plus pres de la nouvelle Jorck, que de Quebec Capitale du Canada.

Le Fleuve de St. Laurent du côté du Sud à une branche, qui vient d'une Nation, qu'on appelle les *Nez* Percez, ou les *Outaouäcts*. Au Nord on y trouve les *Algonquins*, que les François ont occupez. A l'Eſt habite la Nation du Loup prés de la nouvelle Hollande ou Jorck, & au Sud du même Fleuve eſt ſituée la nouvelle Angleterre, ou Baſton, où on trouve pluſieurs Vaiſſeaux pour le commerce. Au Sud-Oüeſt on voit la Virginie, qui conjointement avec la nouvelle Hollande ſe nommoit la nouvelle Suéde du paſſé. A l'Oüeſt on trouve le païs des *Hurons* ainſi appellez: par ce qu'ils brulent leurs cheveux, & qu'ils n'en laiſſent que quelques uns ſur la tête en forme de hure de Sanglier. Cette derniere Nation

a été presque toute detruite par les Iroquois, qui ont incorporez le reste des *Hurons* parmi eux. J'ay ajouté plusieurs autres païs vers le Nord du Fleuve St. Laurent dans la Carte generale, & particuliere, que j'ai données dans le premier volume de nôtre Découverte.

La grande Baïe de *Hudson* est aussi marquée au Nord de ce Fleuve. Elle a été Découverte par le Sieur Desgroseliers Rochechoüart, avec lequel j'ai été fort souvent en Canot, pendant que j'ai demeuré dans le Canada. Les Anglois lui ont accordé une pension, & Monsieur de *Blathuëyt* premier secretaire des Guerres de Guillaume 3. Roi d'Angleterre, me dit l'année passée, que ledit Sieur des Groseliers étoit en Angleterre encore vivant.

Cette Baïe de Hudson est située au Nord de la nouvelle France, & de ce Fleuve St. Laurent. Elle a plus de quatre cens lieües d'étendue en tout sens, & par terre elle n'est pas fort éloignée de Quebec, comme on le peut remarquer

quer dans mes Cartes. Cependant on comte au moins huit cens lieües depuis le dit Quebec en décendant le Fleuve, pour s'y rendre par Mer. La navigation même n'en eſt pas fort aiſée. Le Sieur Degroſeliers fut un jour obligé de relacher, & n'y put aborder qu'à la ſeconde fois. Il eſt même fort difficile d'y aborder, à cauſe des frimats preſques continuels, qui y regnent.

Pendant que j'étois à Quebec, les Canadiens diſoient, que le Sieur desgroſeliers leur en faiſoit bien accroire, lors qu'il les aſſuroit, qu'on avoit de la peine à s'y rendre, à cauſe des glaces de ſept ou huit pieds d'épaiſſeur, qui y dérivent du Nord, avec des Arbres entiers, & la terre même, qu'elles entrainent avec elles. On y voioit des Oiſeaux, qui y avoient fait leurs nids, & ces glaces paroiſſoient par ce moien comme de petites Iſles. Je ne voudrois pas affirmer, que les choſes ſoient tout à fait telles, que je viens de les repreſenter. Mais ledit Sieur desgroſeliers, & d'autres m'ont aſſuré, qu'ils

ont passé entre des glaces, qu'il faut traverser l'espace de quatre cens lieües: qu'elles y sont prodigieusement grandes, souvent élevées les unes sur les autres, poussées par les vens, & plus hautes que les Tours des grandes villes, souvent même escarpées comme des Rochers enfoncez dans la Mer. Ainsi on ne doit pas s'étonner, de ce que les Navigateurs nous disent, que sur ces bancs de glace ils y ont posé des Forges, où les Forgerons ont fait des Ancres, & d'autres gros ferremens à l'usage de leurs Vaisseaux.

Les Anglois ont encore dans cette Baïe de Hudson les Forts de Nelson & de Neusavane. La Cour de France avoit ordonné cy-devant aux Navigateurs du Canada, d'en chasser tous les Anglois. Mais ils en furent avertis, & ne manquerent pas de prevenir les Canadiens en envoiant quatre gros Vaisseaux, au secours de ceux, qui habient dans ces lieux-là.

Enfin pour ce qui est des terres du Nord, & du Fleuve de Saint Laurent, on

on y trouve des mines de fer, & d'acier capables de rendre quarante ou cinquante pour cent de profit, quand on y voudra travailler. On en trouve de plomb, qui peuvent produire environ trente pour cent, & de cuivre, qui peuvent en donner dix huit, & selon toutes les apparences on en pourroit découvrir d'or & d'argent, si on les cherchoit. On y avoit envoié des Mineurs, pendant que j'y étois. Mais les François vont un peu vîte dans leurs entrepriſes. Ils veulent devenir riches en trop peu de temps. Ils ſe ſont donc rebutez, par ce que ces Mines ne leur apportoient pas l'abondance tout d'un coup.

Meſſieurs Genins, Pere & Fils, qu'on y avoit envoiez, pour y faire travailler aux Mines, me dirent en ce temps-là, que voiant que la Compagnie ne leur donnoit pas les appointemens, qu'on leur avoit promis, ils avoient pris la reſolution de s'en retourner chez eux à Paris. Que ſi les François, qui étoient alors en Canada, euſſent eu autant de flegme, que d'autres Nations, ſelon que

Monſieur Genin le Pere, me le dit en ce temps-là, ils y auroient indubitablement reüſſi.

Enfin ces terres du Fleuve St. Laurent produiſent toutes ſortes d'herbages, & de ſemences. On y trouve actuellement tous les matereaux propres à bâtir des Vaiſſeaux de toutes ſortes, des madriers, des planches de bois de Chêne, & de toute autre eſpece de bois. De plus, la prodigieuſe quantité de ſapins, qui s'y rencontrent, fournit les gommes en abondance, pour en faire du goudron. Par deſſus tout cela, la pelleterie, dont nous avons parlé, & les cendres, dont on peut faire de la potaſſe, deſquelles on peut tirer plus de cent cinquante mille livres tous les ans, & qui ſeules ſont capables de faire ſubſiſter un grand nombre de pauvres gens, toutes ces choſes, dis-je, ſont capables de produire un profit conſiderable pour les Colonies, qu'on établiroit en ce païs-là.

Ce qu'il y a de plus remarquable, c'eſt, que ceux, qui ſont les maîtres

de

de ce païs, peuvent tenir en bride plus de mille Vaisseaux, qui vont tous les ans à la pêche, & qui en rapportent des huiles, de Balcines, des Saumons en assez grande quantité, pour en fournir des Roïaumes entiers & quantité de Morrhues. Il faut de toute necessité, que tous ces Vaisseaux se rendent à l'Isle percée, où nos Recollects ont une petite maison de mission, aupres des Cabannes de pescheurs, qui y vont pendant l'Eté, par ce qu'il n'y a point d'autre abord qu'en ce païs-là. Il n'y a point de Forteresse à l'entrée de ce Fleuve. Au moins je n'y en ai point veu. Un établissement qu'on feroit en cet endroit, feroit sans doute reüssir le commerce, & le rendroit fort avantageux, en cas, qu'on y voulût mettre une bonne Colonie, ce qui seroit fort aisé.

Dans la description, que nous avons publiée de la Louïsiane, & des terres du Sud, que l'on peut appeller fort veritablement les delices de l'Amerique, nous avons parlé de tous les animaux, dont nous avons fait mention cy-dessus.

Mais outre ceux-là, on y trouve grand nombre de Taureaux, & de Vaches Sauvages, qui portent une laine frisée. On peut les apprivoiser, & s'en servir en suite au labourage. De plus ils peuvent servir à la nourriture, & on pourroit les tondre tous les ans comme les moutons, pour en faire des Draps aussi fins & aussi bons, qu'il y en ait dans l'Europe. Les Sauvages, qui habitent dans ces païs-là, n'ont jamais pu détruire ces animaux, qui changent de contrées selon les saisons.

On y trouve plusieurs herbes medicinales, qui ne sont pas en Europe, & dont l'effet est infaillible selon l'experience, que les Sauvages en ont faite. Ils s'en servent pour guerir toutes leurs plaïes, pour la fievre tierce & quarte, pour se purger, pour appaiser la douleur des reins, & pour de semblables maux. On y trouve aussi quantité de poisons, comme de l'écorce de citronnier Sauvage, & d'autres, dont ces peuples se servent pour faire mourir leurs ennemis. Les Serpens sont communs en

en de certains endroits, particulierement les couleuvres, les aſpics, & une autre eſpece de ſerpens, qui ont une maniere de ſonette à la queüe. C'eſt pour cela, qu'on les appelle ſerpens ſonettes. Ils ſont prodigieuſement longs & gros, & mordent dangereuſement les paſſans. Cependant ils ne le font, que quand on touche les herbes, ou les petits bois, auſquels ils ſont attachez. Mais on trouve auſſi des remedes ſouverains contre leurs bleſſures dans les lieux, où ils habitent. On trouve auſſi en ces païs-là des grenouilles d'une groſſeur ſurprenante. Leur croaſſement eſt auſſi fort, & auſſi penetrant, que le meuglement des Vaches.

On voit en ces païs-là les mémes Arbres, que dans l'Europe. Mais il y en a d'une autre eſpece, comme je l'ai déja remarqué. Ce ſont par exemple des cottoniers, & pluſieurs autres. Ces Arbres jettent de profondes racines, & deviennent extrémement hauts, ce qui marque aſſez la bonté & la fertilité du terroir. Mais le plus grand avantage,

que l'on peut tirer de nôtre Découverte entre la Mer glaciale, & le nouveau Mexique, consiste, comme je l'ai dit, en ce que par le moien de ces terres du Sud, on peut trouver à coup sûr un passage, pour se rendre à la Chine, & au Japon, sans être obligé de passer la Ligne Equinoctiale.

CHAPITRE XXXIV.

La maniere, dont les Sauvages tiennent leurs Conseils. Leurs ruses politiques contre leurs ennemis, & leurs cruautez contre les Européens. Comment on les peut arrêter.

IL arrive souvent, que les Sauvages exercent de grandes cruautez contre les Européens, quand ils pretendent, qu'ils leur ont fait quelque insulte. Ces Barbares font faire le cri de guerre par trois ou quatre Vieillards dans tous leurs Bourgs

Bourgs & Villages. Ils le font d'une voix si élevée, & d'un ton si effroiable, que tous ceux, qui sont dans leurs Cabannes, tant hommes que femmes, en tremblent de fraieur. Leurs entrailles en sont emuës, & c'est par là, qu'ils s'animent à la Vengeance.

D'abord tous les Vieillards, & tous ceux, qui sont destinez à tenir leurs Conseils, se rendent tous en diligence dans la plus grande Cabanne, où loge le principal Chef de leur Nation. Là l'un des Chefs, qui porte la parole, debite toujours par ces mots: mes Freres, & mes Neveux, une telle Nation a tué de nos gens. Car quand on ne leur auroit donné qu'un tres-foible sujet de mécontentement, ils ne manquent jamais de dire, qu'on les a tuez. Il faut donc, ajoute le Chef, aller en guerre contr'eux, les exterminer, & tirer vengeance du mal, qu'ils nous ont fait. Si tous ceux, qui assistent à ce Conseil, répondent les uns aprés les autres, *Netho*, ou *Togenskè*, & s'ils fument dans le Calumet de guer-

re, pendant qu'un petit Sauvage a soin de temps en temps d'entasser du Tabac dans la tête du Calumet, cela est pris pour le consentement unanime de la Nation, & de ses Alliez. Alors on voit de temps en temps des bandes de Guerriers, qui partent pour aller surprendre leurs ennemis, quoi qu'ils soient souvent les plus innocens du monde, de ce que quelque Sauvage mal-intentioné s'avise de leur imputer.

Un jour les Iroquois se trouvans irritez de quelque mécontentement, qu'un François du Canada leur avoit donné, ils ne voulurent point attaquer toute la Nation. Ils se contenterent de décharger leur fureur sur deux d'entr'eux, qu'ils tuérent à coups de haches. Aprés avoir attaché leurs cadavres à de grosses pierres, ils les jettérent dans le Fleuve, & les laisserent aller au courant de l'eau, pour dérobber aux autres la connoissance de cette noire action. Et en effet on n'en auroit peut être jamais rien sçeu, si les liens étant venus à

se

se pourrir & à se rompre, l'eau n'eût jetté sur le rivage ces deux corps brisez & presque consumez.

Les Sauvages voiant qu'ils étoient soupçonnez du fait par les défenses, qu'on leur fit de ne plus s'approcher du Fort, ni des Maisons des habitans, commencérent à craindre pour eux mêmes, que les Canadiens ne se Vangeassent de cette barbare action. Pour en prevenir les effets, ils montérent aux trois Rivieres, où ils tinrent Conseil au nombre de huit cens hommes. Le resultat de leur assemblée fut, qu'il falloit tacher de surprendre, & de couper la gorge, à tout ce qu'il y avoit alors de gens à Quebec capitale du Canada, laquelle étoit encore alors mal-peuplée.

Il est difficile de garder le secret dans un Conseil tenu par tant de gens à la fois, qui sans doute n'étoient pas tous d'un même sentiment. La Providence donc, qui veilloit pour la conservation de cette petite Colonie naissante, permit qu'un de ces Sauvages nommé la *Forieve*, que nos Religieux avoient

menagé aux trois Rivieres pendant deux ans, & qui s'étoit attaché à eux d'inclination, en donna avis à l'un des nôtres, nommé Frere Pacifique, lequel en avertit aussi-tôt les François. Cela les obligea de se retrancher dans un petit Fort de bois, revêtu de pieux, & de palissades assez mal en ordre. On n'épargna rien à ce Sauvage pour le recompenser de son avis. On le chargea de presens. On lui en promit encore de plus considerables, non seulement pour apprendre ce qui se machinoit contre les Canadiens, par ceux de sa Nation, mais encore pour l'obliger à les détourner de leur entrepriſe.

Ce Sauvage s'acquitta fort bien de sa commiſſion. Il menagea si heureusement cette affaire, que non seulement il leur fit abandonner leur premier deſſein, mais qu'il leur persuada même d'y renoncer absolument, de se reconcilier avec les François, & d'obtenir des vivres, dont ils avoient grand beſoin alors. Ces Sauvages envoiérent pour cet effet quarante Canots avec des fem-

femmes, pour en avoir. Les Canadiens leur en fournirent autant que le temps le put permettre.

Les François reçurent avec beaucoup de joie les propositions de paix, qui leur furent faites en plein Conseil, par le Sauvage la *Forieve* de la part des Iroquois, qu'il avoit appaisez. Il fut dit, que les Chefs, & les Capitaines de la Nation rendroient les deux meurtriers aux Canadiens, pour en faire ce qu'ils voudroient. Pour cet effet leurs Anciens eurent ordre de se rendre à Quebec pour traiter de cette affaire.

La proposition, que la *Forieve* fit aux leur Sauvages sur ce sujet, les effraia d'abord. Cependant faisans reflexion en suite sur la foiblesse, & sur la douceur des François, qui étoient alors en Canada, & s'appuians sur le credit du Pere Joseph le Caron Recollect, qui leur avoit toujours fait paroitre beaucoup d'amitié, ils persuaderent à celui des deux, qui étoit le moins coupable de descendre avec eux à Quebec. Cependant les Iroquois ordonnerent à leur

petite

petite Armée de faire halte à une demie lieüe du Fort des François, pour attendre le succes de cette negociation.

Les Iroquois presenterent leurs Criminels aux Canadiens, avec quantité de Robbes de Castors, qu'ils donnerent pour essuïer leurs larmes selon leur coutume. En effet ils assoupirent l'affaire par leurs presens. C'est par là qu'ils appaisent ordinairement la colere de ceux, qu'ils ont irritez, qu'ils engagent leurs Alliez à la guerre, qu'ils font la paix, qu'ils délivrent les prisonniers, & que par maniere de dire ils resuscitent les morts. Enfin on ne parla, & on ne répondit que par des presens, qui passerent pour des paroles dans leurs Harangues.

Les presens, que les Sauvages font pour la mort d'un homme, qui auroit été massacré, sont en grand nombre. Mais ordinairement ce n'est pas celui, qui a assassiné, qui les offre. L'usage de ces peuples veut, que ce soient ses parens, sa Bourgade, ou même toute la Nation, selon la qualité, & la condition

tion de celui, qui a été tué. Si le meurtrier est rencontré par les parens du Défunt, avant qu'il ait satisfait, il est mis à mort sur le champ. Suivant donc cette coutume avant que la *Fôriere*, les Anciens, & les Capitaines des Sauvages eussent commencé à parler, ils firent un present de douze peaux d'Elans, ou Orignaux, pour addoucir les Canadiens, afin qu'on reçut agreablement, ce qu'ils avoient à dire.

Ils firent en suite un second present, & le jetterent aux pieds des Canadiens disant, que c'étoit pour nettoier la place sanglante du lieu, où le meurtre avoit été commis, protestans, qu'ils n'avoient eu aucune connoissance de cette affaire, qu'apres le coup fait, & que tous les Chefs de la Nation avoient blâmé & condamné cet attentat. Le troisiéme étoit pour fortifier les bras de ceux, qui avoient trouvé ces cadavres au bord du Fleuve, & qui les avoient portez dans le bois. Ils y ajoutérent deux Robbes de Castors, sur lesquel-

les

les ils devoient se reposer, pour se délasser du travail, qu'ils avoient souffert en les enterrant. Le quatriéme devoit servir à laver, & à nettoier ceux, qui s'étoient souillez par ce massacre, & pour leur rendre l'esprit, qu'ils avoient perdu, quand ils firent ce malheureux coup. Le cinquiéme pour effacer tout le ressentiment, que les Canadiens en pouvoient avoir. Le sixiéme pour lier une paix inviolable avec les François, ajoutans, que desormais leur haches seroient suspendues, sans frapper leurs coups, & qu'ils les jetteroient si loin, que jamais personne ne les pourroit trouver, comme pour dire, que leur Nation étant en paix avec les Européens, ces Barbares n'auroient plus d'armes que pour la chasse. Le Septieme étoit pour temoigner le desir, qu'ils avoient, que les Canadiens eussent les oreilles percées, c'est à dire dans leur style, qu'elles fussent ouvertes à la douceur de la paix, pour accorder aux deux meurtriers le pardon de la faute, qu'ils avoient commise.

Ils

Ils offrirent en suite quantité de colliers de porcelaine, pour allumer un feu de Conseil aux trois Rivieres, où les Iroquois étoient pour lors, & un autre feu à Quebec. Ils ajoutérent encore un autre present de deux mille grains de porcelaine noire, & bleüe pour servir de bois & d'aliment à ces deux feux.

Remarquez, je vous prie, que les Sauvages ne font presque jamais d'assemblée que le Calumet à la bouche. Le feu leur étant donc necessaire pour fumer, ils en allument presque toujours dans leurs Conseils. Ainsi c'est une même chose chez eux d'allumer un feu de Conseil, ou tenir une place pour se visiter, & s'assembler; comme font les parens, & les amis, qui veulent traiter de leurs affaires. Enfin le huitiéme present étoit pour demander l'union de leur Nation avec les Canadiens; & ils ajoutérent un grand collier de porcelaines, avec dix Robbes de Castors & d'Orignaux afin de confirmer tout ce qu'ils venoient de dire.

Quel-

Quelque dessein qu'on eût à Quebec de punir les meurtriers pour prevenir de pareilles cruautez dans la suite, on fût pourtant obligé de leur pardonner, par ce qu'on n'étoit pas en état de resister à ces puissans ennemis. On leur demanda donc deux ôtages, pour servir de cautions de toutes leurs promesses, & ils donnérent au Pere Joseph deux jeunes garçons *Iroquois*, nommez: *Nigarion*, & *Tebarha*, pour les instruire. En suite on renvoïa les coupables, à condition neantmoins: qu'à l'arrivée des Vaisseaux, qu'on attendoit d'Europe, on decideroit cette affaire en dernier ressort.

Je me souviens, qu'étant en Canada, j'ai souvent ouï murmurer les François de cette affaire, & que même ils ont fait paroitre, qu'ils étoient fort indignez de cette action, qui étoit demeurée impunie. Du depuis les *Iroquois* ont commis beaucoup d'autres attentats semblables, disant, qu'en enlevant ainsi des chevelures de François, ils en seroient quittes pour quelques

peaux

peaux de bêtes fauves, à la place de celles des Canadiens, qu'ils étorcheroient, & que ceux de leur Nation ne souffriroient de pareilles actions sans en tirer la Vangeance, tous les *Iroquois*, dussent ils perir l'un aprés l'autre.

En effet ces Barbares en ont été toujours plus insolens, & ont mepriſé les Canadiens comme des gens sans cœur. Aussi quelque semblant, que les *Iroquois* aient fait de traiter avec eux, ils n'ont jamais rien fait que par politique, afin de tirer des marchandiſes de l'Europe, au de là de ce qu'ils donnoient de pelleteries.

Nous voions encore aujourdhui, que la guerre que les *Iroquois* ont actuellement avec les François, qui ſont en Canada, fait connoitre la cruauté continuelle de ces Peuples. Les Européens devroient abſolument leur ôter les armes à feu, pour les reduire, & pour les obliger même à ſe rendre plus ſédentaires, qu'ils ne ſont, & à vivre à la façon des habitans de l'Europe. Ce ſeroit le moien des les convertir au Chri-

Chriſtianiſme. Les Eſpagnols y ont reüſſi parmi les Mexicains, qui n'oſeroient avoir des armes à feu encore à preſent, ſous peine de la vie. Cependant ces peuples n'en ſont pas plus maltraitez, & les Mexicains ſont auſſi bons catholiques, qu'il y en ait au monde, & vivent d'ailleurs ſous le joug le plus doux, qui ſoit dans l'Univers.

Nos premiers Recollets, dans la premiere Colonie du Canada, reconnurent d'abord la neceſſité, qu'il y avoit, de renverſer le Conſeil des *Iroquois*, qui ſont les plus redoutables ennemis des Européens. Ils jugérent, que toutes les paix, que ces Sauvages font avec leurs ennemis, ſont feintes, & apparentes, pour cacher les infractions, qu'ils ont faites aux Traitez precedens. Nos Religieux ont donc ſouvent repreſenté au Roi de France, que pour attirer ces Barbares, & pour les empécher de prendre dans leurs Conſeils des meſures prejudiciables à la Colonie du Canada: il falloit fonder un Seminaire de cinquante ou ſoixante enfans *Iroquois* pour ſept

ou

en huit ans seulement. Aprés quoi ces enfans Sauvages pourroient être entretenus du revenu des terres, qui seroient cultivées pendant ce temps-là: que ces enfans s'offroient tous les jours à nos susdits Religieux du consentement de leurs Parens, pour être instruits, & élevez dans la Religion Chrétienne: que les *Iroquois* & les autres Sauvages, voians leurs enfans nourris, & entretenus de cette maniere ils n'auroient pas pensé dans leurs Conseils à former des entreprises contre la Colonie, pendant que leurs enfans auroient été garans de la fidelité de leurs Peres.

CHAPITRE XXXV.

Moiens propres à établir de bonnes Colonies. Pensées des Sauvages touchant le Ciel, & de la terre.

NOs Religieux de St. François ne possedans rien en propre, & ne pou-

pouvans par leur institut, ni vendre, ni aliener n'y posseder de revenus, je puis dire, qu'il n'y a point d'ordre Religieux plus propre que le nôtre à soutenir les Colonies, que l'on établit de la part des Catholiques Romains dans l'Amerique. On voit la verité, de ce que je dis par ceux, que l'Empereur Charles-quint a envoiez dans le nouveau Mexique, où on trouve aujourdhui une infinité de familles puissantes, qui ont profité du desinteressement de nos Religieux. Les meilleures terres n'y ont pas été absorbées comme dans le Canada, où nous voions, que les endroits les plus riches, & les plus fertiles sont entre les mains de quelques Communautez, qui s'en sont accommodées, pendant l'absence de nos Recollects, qui sont pourtant les premiers, & les plus Anciens Missionaires du Canada.

Les peuples de la nouvelle France aiant fait de grandes instances pour nous y faire retourner aprés une longue absence forcée, nos Recollects ont trouvé

vé à leur retour, qu'on avoit pris les meilleures terres de nos établissemens du Couvent de nôtre Dame des Anges, où j'ai même souvent renouvellé & marqué les bornes, qui nous restoient, afin de prevenir les desseins de ceux, qui vouloient achever de nous ôter ce qui nous en restoit encore. Je n'ai pas dessein de taxer, ni d'offenser personne. Si on me sçait mauvais gré de ce que je publie ici de mes grandes Découvertes, on doit pourtant me laisser en repos à cet égard. Je pourrois bien publier des choses, qui ne plairoient pas à bien des gens, quoi que je ne disse que la verité.

Je ne parleray pas ici des grands avantages, que l'on a tiré de nos Recollects pour les Missions des quatre parties du monde. Il faudroit de grands Volumes pour cela. Je raconteray seulement ici les travaux de nos Religieux, dans ce siecle, pour les Découvertes, que nous avons faites dans l'Amerique.

Lors qu'on établit la Colonie Fran-

çoise du Canada, nos Recollects ne demanderent aux Puissances, que douze hommes propres à cultiver les terres, & à y entretenir une ménagerie, lesquels seroient commandez par un Pere de famille, qui devoit être seculier, pour y faire subsister cinquante ou soixante enfans Sauvages, pendant que nos Religieux s'étendroient de tous côtez, pour les Missions avancées: afin d'attirer les autres Nations au Christianisme. Ces Religieux en effet exposent leurs vies, & s'accoutument à toutes sortes de fatigues, dans le dessein de porter l'Evangile dans tous les endroits du Monde.

Nos Religieux ont fait connoître autrefois, que la Religion Chrétienne, & l'authorité de la Justice devoient être soutenües d'une bonne Garnison, établie dans quelque lieu commode de l'Amerique Septentrionale, laquelle pourroit tenir en sujétion plus de huit cens lieües de païs le long du Fleuve de St. Laurent. On n'a point d'autre moien d'y aborder, que par l'embouchure

chure de ce Fleuve. Ce seroit là le vray moien d'y faire fleurir le commerce, & de l'y rendre extremement avantageux. On augmenteroit même par là le pouvoir du Prince, qui s'en rendroit le Maître, & on aggrandiroit ses Etats d'un grand Fleuve.

On pourroit ajouter à cela plusieurs grands Païs, que l'on possederoit dans ce Vaste continent sur le grand Fleuve Meschasipi, qui est infiniment plus commode que le Fleuve S. Laurent pour y établir de nouvelles Colonies, par ce qu'on y peut recueillir des grains deux fois l'année, & en quelques lieux mêmes jusqu'a trois, que d'ailleurs on en peut tirer un tres grand nombre d'autres avantages A quoi on peut ajouter, que par ce moien on rendroit tributaires un fort grand nombre de peuples, qui viendroient se joindre à ces nouvelles Colonies. C'est à quoi je contribueray toujours de bon cœur étant prêt de sacrifier le reste de mes jours à une aussi bonne œuvre.

1. Pour venir heureusement à bout

d'une si noble entrepriſe, il faut, que les Princes ou Etats, qui voudront ſe prevaloir de nos Découvertes, y faſſent adminiſtrer la juſtice avec beaucoup d'exactitude. Les commencemens des peuplades eſt toujours fort difficile. Il eſt donc neceſſaire de prevenir les vols, les meurtres, les débauches, les blaſphemes, & tous les autres crimes, qui ne ſont que trop communs parmi les Européens, qui habitent dans l'Amerique.

2. Il faudroit faire conſtruire un Fort à l'embouchure du Fleuve St. Laurent, & ſur tout à celle du Meſchaſipi, qui ſont les abords des Vaiſſeaux, & y entretenir les hommes neceſſaires à garder ces Forts. Pendant cela les Habitans pourroient s'étendre, & defricher les terres a vingt, & vingt cinq lieües à la ronde. Ils y feroient pluſieurs recoltes en un an, & travailleroient cependant à apprivoiſer les Taureaux Sauvages, dont on ſe ſerviroit en ſuite à pluſieurs vſages. De plus on pourroit profiter des Mines, dont j'ai par-

parlé, & des Cannes de Sucre, qui s'y trouvent en plus grand nombre sans comparaison que dans les Isles de l'Amerique. La raison en est, que l'on y trouve une plus grande quantité de terres propres à y planter de ces Cannes de Sucre, & dans lesquelles on peut semer beaucoup de grains, qui ne peuvent fleurir, ni venir à maturité dans ces Isles. Le Climat des terres, qui sont entre la Mer glaciale, & le Golphe de Mexique, est beaucoup plus temperé le long du Meschasipi, que dans les Isles, dont nous parlons. L'air y est à peu pres dans la même temperature qu'en Espagne, en Italie, & en Provence. Les terres y sont extremement fertiles. Les hommes & les femmes y vont toujours têtes nues, & y sont d'une taille plus avantageuse que dans l'Europe.

Pour ce qui est des pensées, que ces peuples Barbares ont, touchant le Ciel & la Terre, quand on leur demande, qui est celui qui les a formez; on trouve quelques Vieillards d'entr'eux plus habiles, que les autres, qui disent,

que pour le Ciel, ils ne sçavent comment il est fait, ni qui en est le premier Autheur. Si nous y avions été, disent ils, nous en pourrions sçavoir quelque chose. Tu n'as point d'esprit, ajoutent ils, de nous demander, ce que nous pensons d'un lieu si élevé au dessus de nos têtes, où il est impossible, que les hommes montent. Comment veux tu, que nous parlions d'une chose, qu'aucun homme n'a jamais vue? Tu fais bien voir, que tu es sans esprit de nous faire de pareilles demandes.

Mais, disent ils, peux tu nous montrer par l'Ecriture, dont tu nous parles, un homme, qui soit revenu de la haut, & la maniere, dont il y est monté? Lors que nous disions à ces Sauvages, que nos Ames étant detachées du corps sont agiles, & qu'elles montent au Ciel en un clin d'œil, pour y recevoir la recompense de leurs œuvres, de la main du Maître de la vie: ces peuples, qui ont une grande indifference pour tout ce qu'on leur dit, & qui sont assez politiques pour accorder

en

en apparence tout ce qu'on trouve bon, de leur proposer, étant pressez, répondent : voila qui est bien pour ceux de ton païs. Mais nous autres Ameriquains n'allons point au Ciel aprés la mort. Nous allons seulement au païs des Ames, où nos gens vont à la chasse des bêtes grasses, & où ils vivent plus tranquillement, que nous ne faisons aux lieux, où nous sommes. Tout ce que tu nous dis, est bon pour ceux, qui sont au delà du grand Lac. C'est ainsi, que ces peuples appellent la Mer. Ils ajoutent, que pour eux, ils sont faits d'une autre maniere, que les gens de l'Europe. Ce qui nous montre, que celui, qui plante, & celui, qui arrose, ne fait rien pour la conversion des peuples: que c'est Dieu qui donne l'accroissement. C'est donc de lui seul, qu'on doit attendre l'heureux moment, qui doit amener ces peuples à la Foi.

Pour ce qui est de la pensée des Sauvages touchant la Terre, ils se servent du nom d'un certain Genie, qu'ils appellent *Micabocho*, qui à couvert tou-

te la Terre d'eau, à ce qu'ils croient, & racontent mille fables, dont quelques unes ont du rapport avec le Deluge. Ces Barbares donc croient, qu'il y a entre le Ciel & la Terre certains Esprits dans l'Air, qui ont la puissance, de prédire l'avenir, & d'autres, qui sont des Medecins capables de guerir toutes sortes de maladies. Cela fait, que ces peuples sont fort superstitieux, & qu'ils consultent ces Oracles avec beaucoup d'exactitude.

Un de ces Maîtres Jongleurs, qui passent pour sorciers parmi ces peuples, fît un jour dresser une Cabanne avec dix gros pieus, qu'il planta fort avant dans la terre. Il y fît un tintamare effroiable, pour consulter les esprits: afin de sçavoir, s'il y auroit bien-tôt de la neige en abondance, pour faire une bonne chasse d'Elans, ou de Castors. Ce fameux Jongleur s'écria tout d'un coup du fonds de cette Cabanne, qu'il voioit beaucoup d'Orignaux, ou d'Elans, qui étoient encore fort éloignez, mais qu'ils s'approchoient à sept ou huit

huit lieües de leurs Cabannes. Cela donna bien de la joie à ces pauvres Aveugles.

Il faut remarquer, que quand ce Jongleur, ou pretendu Prophete ne reüssit pas dans sa pretention, les Sauvages n'en ont pas moins d'estime pour lui. Il suffit, qu'il ait bien rencontré une ou deux fois par hazard pour s'accrediter. Je leur disois là dessus, que le grand Maître du Ciel gouverne toutes choses, & que c'est à lui, que nous devons demander ce qui nous manque. Ces Barbares me répondoient, qu'ils ne le connoissoient point, & qu'ils seroient bien aises de sçavoir, s'il leur pourroit envoier des Elans ou des Castors, tant ces peuples sont grossiers & materiels. Je leur dis un jour, que nous autres Européens avions de l'intelligence, pour sçavoir, comment tout avoit été fait, & par qui. Ils me temoignerent pour toute réponse, que si nous allions habiter chez eux, ils me donneroient leurs enfans pour les instruire. Ces sentimens des Sauvages

nous font connoître, que le plus grand fruit, que l'on puisse faire parmi eux, consiste uniquement à baptiser quelques enfans moribons. Pour ce qui est des adultes, il faut travailler à les rendre sedentaires, à les civiliser, & à les accoutumer peu à peu à la predication. Encore a-t-on bien de la peine, & on fait peu de progrés sur leur esprit.

Les Missions, de l'Amerique Septentrionale sont fort differentes de beaucoup d'autres. On n'y trouve rien de ce qui plaît à la nature, rien qui ne contredise à l'inclination des sens. Il faut y essuïer des fatigues épouvantables, & se preparer à des Travaux ingrats, & steriles. On a peu de succés dans la conversion des Ames. On y trouve des obstacles facheux. Cependant ceux, qui s'y appliquent avec zele, avoüent, qu'ils y trouvent un charme secret, qui les attache a cet ouvrage, de sorte que dés que quelque necessité les en détourne, ils sont dans un état violent.

Cela

Cela m'a toujours paru de bon augure pour les Missions de ce païs-là, dans la pensée, que j'ai, que Dieu n'abandonnera pas toujours les peuples, qui y habitent, à leurs tenebres naturelles. Je crois, que Dieu entretient l'espérance de leur conversion par ce puissant attrait, par lequel il engage les Missionaires à continuer leur travail.

Pour ce qui est de la patience, elle est absolument necessaire à ceux, qui se consacrent à cet emploi. Pendant tous nos Voiages de l'Amerique, nous avons toujours pris nos repas à terre, ou sur quelque natte de joncs, quand nous etions dans quelque Cabanne de Sauvages. Une buche, ou un fagot de bois de cedre, nous servoit de chevet pendant la nuit. Nous n'avions que nos manteaux pour couverture, au defaut des nôtres, que nous donnions par charité à quelque Sauvage malade. La terre, ou bien nos genoux nous servoient de table, par ce que nous n'étions pas accoutumez de nous asseoir à terre comme les Sauvages. Nous

nous placions toujours sur quelques buches, qui étoient nos siéges ordinaires. Nous n'avions pour servietes, que des fueilles de blé d'Inde, ou les herbes fanées des prairies. Nous avions quelques couteaux. Mais ils ne nous étoient d'aucun usage dans le repas, faute de pain à couper. Hors les temps des grandes chasses, ou de certaines saisons de l'année, la viande étoit si rare, que nous avons souvent passé six semaines, ou deux mois sans en manger, si ce n'est quelque petit morceau de Chien Sauvage, d'Ours, ou de Renard, que les Sauvages nous donnoient dans les festins.

Nos viandes ordinaires étoient les mêmes que celles des Sauvages, c'est à dire: de la sagamité, ou bouïllie, faite d'eau, avec de la farine de blé d'Inde, & des citrouïlles. Pour lui donner quelque goût, nous y mélions de la Marjolaine, du Pourpier sauvage, & d'une certaine espece de baume avec de petits oignons sauvages, que nous trouvions dans les bois, & dans les campagnes.

Nô-

Nôtre boiſſon ordinaire étoit de l'eau pure, que nous prenions dans les Fontaines, dans les Rivieres, ou dans les Lacs. Si quelqu'un de nous ſe trouvoit indiſpoſé dans le temps, que les arbres étoient en ſéve, ou s'il ſentoit quelque foibleſſe d'eſtomach, nous faiſions une fente dans l'écorce d'un Erable, & il en ſortoit une eau ſucrée, qu'on amaſſoit dans un plat d'écorce de boulleau. On la beuvoit comme un remede ſouverain, quoi qu'à la verité les effets n'en fuſſent pas fort conſiderables. On trouve quantité d'Erables dans les vaſtes Forêts de ces païs-là, & on en peut tirer des eaux diſtillées. Enſuite en les faiſant bouïllir longtemps, nous en faiſions du ſucre rougeâtre beaucoup meilleur que celui, qu'on tire des Cannes ordinaires dans les Iſles de l'Amerique.

Le vin d'Eſpagne, que nous portions avec nous dans nos Miſſions, étant venu à nous manquer, nous en fîmes d'autre des Raiſins ſauvages, que nous trouvions, & qui étoit tres-bon.

Nous le mîmes dans un petit baril, qui avoit servi pour le vin, que nous avions apporté, & dans quelques bouteilles. Un mortier de bois, & une de nos servietes d'Autel nous servoient de pressoir. La cuve étoit un seau d'écorce, qui n'étoit pas capable de contenir tout nôtre vin. Ainsi pour n'en point perdre, nous en fîmes du raisinet, qui n'étoit pas moins bon, que celui d'Europe, & nous nous en regalions aux bons jours. La chandelle, dont nous nous servions, étoit faite de petits cornets d'écorce de boulleau, que nous allumions, & qui nous duroient tres-peu. Nous étions obligez de lire & d'écrire à la clarté du feu pendant l'hyver, ce qui nous causoit beaucoup d'incommodité.

Pendant que nous étions au Fort de Frontenac à six vingt lieües de Quebec capitale de Canada, vers le Sud, nous accommodâmes un jardin, fermé de bonnes palissades pour en empêcher l'entrée aux enfans des Sauvages. Les pois, les herbages, & tout ce que nous y

avions

avions semé de legumes, y profitoient parfaitement bien. Nous en eussions eu en tres-grande abondance, si nous eussions eu tous les outils propres à labourer la terre au commencement de l'établissement de ce Fort, qui n'étoit fermé alors, que de gros pieus. Nous nous servions de bâtons pointus, & nous n'avions point d'autres instrumens d'agriculture.

Tout ce qui nous consoloit dans ce genre de vie pénible, c'étoit l'esperance de voir un jour l'Evangile établi dans ces Vastes Provinces, par la benediction de Dieu sur nos travaux. Ces Peuples barbares faisoient paroître quelque desir d'être instruits de nos Mysteres.

Ils se rendoient attentifs, & fort assidus à la priere, quoi qu'ils n'eussent point encore assez d'ouverture d'esprit, pour entrer, comme il faut, dans les veritez de la Religion, & que les uns & les autres ne viennent chercher de l'instruction que par un pur esprit d'interêt, pour avoir de nous des couteaux, des

alei-

aleines, & d'autres choſes ſemblables.

Je dois les penſées ſuivantes à un excellent Religieux de nôtre ordre, que je pourray nommer dans un troiſiéme volume, ſi Dieu me fait la grace de venir à bout de mon deſſein.

Je mets bien de la difference entre le zele, les travaux, & l'application infatigable des vrais Miſſionaires, & les ſuccés prétendus, qu'on a vantez ſi ſouvent, ſans apparence de verité. La juſtice, que l'on eſt obligé de rendre aux ſoins des hommes Apoſtoliques, dans la nouvelle France, eſt, qu'ils ſurpaſſent veritablement tout ce qu'on en peut exprimer. Ils égalent, ſi on veut, les entrepriſes, le courage, & les ſouffrances de l'Apôtre St. Paul, qui a été expoſé a de grands dangers, à la faim, à la ſoif, à des perſecutions étranges. Leur ſilence même a été grand & louable au milieu des murmures, & des calomnies de leurs ennemis. Mais la conduite des Miſſionaires dans le Monde Chrêtien, ſe juſtifie par elle même,

me, & les met au dessus de pareils reproches, aussi bien à l'égard du Canada, que par tout ailleurs.

J'ai donné tous mes soins autrefois dans ce lieu là, aussi bien que d'autres Missionaires parmi les Iroquois : à humaniser ces Barbares, à les rendre capables de loix & de police, à arrêter leurs saillies brutales, autant qu'il étoit possible. J'ai taché de les desabuser de leurs vaines superstitions, & je préparois ainsi les voies du Seigneur, selon mon pouvoir. Cependant il faut avoüer, qu'on a fait tres-peu de progrés à cet égard. Ces peuples sont aussi sauvages, que jamais, toujours également attachez à leurs anciennes maximes, à leurs coutumes profanes, à la gourmandise, à l'orgueil, à l'yvrognerie, & à la cruauté, incapables même d'instruction, & d'obeissance.

Que l'on cherche du changement, & quelque humanité parmi les Iroquois, tant qu'on voudra, on les trouvera pourtant toujours tels, qu'ils étoient il y a 30. ou 40. ans. Depuis que les Fran-

François du Canada ont fait la paix avec eux, & que les Jesuites ont demeuré parmi eux pour la Mission, quoi qu'ils y eussent bati autant de Chapelles & d'Eglises, qu'ils en avoient détruit auparavant, ces Iroquois, que l'on peut fort justement appeller des Philistins indomtables, n'ont pourtant pas fait de fort grands progrés dans la foi. A dire le vrai, nous voions encore le contraire aujourdhui. Ces Barbares ont une guerre cruelle avec les François, qui sont en ces Païs-là. J'avoüe, qu'il m'est dur d'apprendre, que des Chrêtiens soient en guerre avec des peuples brutaux, que j'avois menagez avec toute l'addresse, dont j'étois capable, pendant six ou sept ans, que j'avois demeuré parmi eux, soit par les Ambassades, dont on m'avoit chargé, soit par les instructions, que je leur avois données, pour la lecture, pour l'ecriture, & pour la Religion même. Nous avons entretenu cette Nation belliqueuse en paix, tant que nous avons pu.

Les Iroquois, qui traitent toujours nos

nos Religieux de *Chitagon* c'eſt à dire de Pieds-nuds, les ont ſouvent regretez vers le Lac *Ontario*, ou de Frontenac, où ils avoient une Maiſon de Miſſion. J'ai ſouvent ouï dire, que quand un Prêtre de St. Sulpice, un Jeſuite, ou quelque autre Eccleſiaſtique du Canada demandoit aux Iroquois, d'ou vient, qu'ils ne leur donnoient point de leur Chaſſe, comme ils faiſoient aux Pieds-nuds? ces Sauvages leur répondoient, que nos Recollects ont accoutumé de vivre en commun comme eux, & qu'ils ne prenoient point de recompenſe de tous les preſens, qu'ils leur faiſoient, qu'ils ne prenoient ni pelleteries, dont tous les autres Européens ſont ſi avides, ni aucune autre choſe pour recompenſe de tout ce que nos Religieux faiſoient pour eux. Cela fait voir, qu'on devroit commencer par l'animal avec ces peuples là, & aller en ſuite au ſpirituel, & que, ſi comme dans l'Egliſe primitive, les Chrêtiens d'aujourdhui n'étoient qu'un Cœur & qu'une Ame, s'ils ſe détachoient du grand interêt, ou

au

au moins, s'ils prenoient en échange des Sauvages, ce qui seroit raisonnable par rapport à ce qu'ils troquent contre eux, sans doute qu'on gagneroit davantage avec eux, & que l'on convertiroit facilement ces Nations Barbares.

Il est vray, que pendant que j'étois Missionaire au Fort de Frontenac, parmi les Iroquois, & que les Jesuites étoient repandus ça & là dans leurs Cantons, ces Religieux servoient à d'autres usages que moi. Car comme ces Barbares ne se conduisoient, que par les sens, ils regardoient pour lors les Missionaires Jesuites, comme des Capitaines, & des hommes d'une grande consideration, comme des Envoiez, & des Resident perpetuels de la Colonie Françoise du Canada, qui maintenoient l'Alliance, qui étoit entre eux, qui disposoient de la paix, & de la guerre, qui restoient dans leurs Cantons pour y servir de gages & de cautions, lors que ces peuples alloient en traite dans les Païs habitez du Canada. Autrement ces Barbares auroient été dans des défian-

fiances perpétuelles, & dans la crainte d'être arrêtez, faute d'avoir chez eux, des ôtages, pour la sureté de leurs vies, & de leurs biens.

On a remarqué, que les Missionaires, dont je viens de parler, se chargent de la tutelle des Sauvages, dont ils s'acquittent parfaitement bien. Ils attirent ces Barbares dans leur residence, & les exercent à défricher les terres de leurs Cantons, ce qui contribue beaucoup à l'avantage de la Colonie & de l'Eglise même. On doit à leur credit, & à leur zele plusieurs fondations considerables pour les Missions sauvages, que l'on a obtenues de plusieurs personnes puissantes & zelées, dont on ménage les liberalitez, aussi bien que les appointemens, & les gratifications annuelles du Roi, pour le même usage.

Au reste ces Missions sont proprement les endroits, où se forment les veritables Saints, par les travaux d'un zele infatigable, d'une charité fervente, & accompagnée de patience & d'humilité, par un grand des-interessement,

par

par une douceur extraordinaire, & par une foi pure, & vive. Mais c'eſt là une eſpece d'Apoſtolat fort different de celui, que l'on a vu parmi les autres Nations du Monde.

Mais pour dire un mot ici des progrés de ces Miſſions, dont je viens de parler, ſeroit il bien poſſible, que ce prétendu nombre ſi prodigieux de Sauvages convertis eût échappé à la connoiſſance d'une foule des François Canadiens, qui vont tous les ans à trois ou quatre cens lieües de chez eux, dans les extremitez des Païs connus, où ils font des années de ſejour, pour le commerce? Comment ſe peut il faire, que ces Egliſes ſi devotes, & ſi nombreuſes aient diſparu à mes yeux, lors que j'ai paſſé parmi tant de païs & de Nations, & aux yeux de nos Recollects, qui ont parcouru tant de Peuples Sauvages, de même qu'à tant d'autres perſonnes, qui ont de l'eſprit & du diſcernement?

On ſçait de plus, que les Sauvages viennent tous les Ans en grandes troupes dans le Canada, avec leurs Canots

chargez

charges de pelleteries. On y voit donc le concours de toutes sortes de Sauvages, qui sont comme l'élite de ces Nations differentes. Tout le païs est temoin, que dans leurs mœurs, & dans leurs manieres d'agir, ils ne font rien paroître, que de Barbare, & de Sauvage, sans donner aucune marque de Religion. Toutes les preuves, qu'ils en peuvent donner, consistent à assister comme des idoles, à nos Mysteres, à nos instructions, & à nos prieres. Du reste on les voit indifferens, sans aucun attachement, sans discernement de foi, & sans esprit de Religion.

Comme ils sont naturellement oisifs & faineans, & que d'ailleurs nos ceremonies leur sont nouvelles, ils y assistent souvent, mais ce n'est que par maniere d'acquit, & par pure curiosité. Quelques uns s'y trouvent par des raisons d'interest, d'autres, par des motifs de crainte, ou par quelque estime particuliere, pour la personne de quelque Missionaire, qu'ils regardent souvent comme un Chef considerable.

Tout ce qu'on peut donc faire, c'eſt de tirer du fond des bois, certaines familles, qui marquent plus de docilité, & alors on les diſpoſe à s'établir dans des Cantons habitez. On en voit deux Villages aux environs de Quebec, capitale du Canada, & deux autres plus haut ſur le Fleuve de St. Laurent aux environs de Mont-Real, leſquels ſont ſeparez du commerce des Européens. C'eſt donc dans ces endroits, que l'Egliſe des Sauvages ſe trouve, & quoi que leur langue, auſſi bien que leurs manieres de vivre ſoient toujours Sauvages, on ne laiſſe pourtant pas de tenir ces Neophytes dans le devoir. On travaille à les élever à la pieté. Cependant on ne gagne pas beaucoup ſur leur eſprit. Il s'en trouve quelques-uns, qui ſont Chrêtiens de bonne foi. Mais il y en a pluſieurs, & même des familles entieres, qui échappent de temps en temps aux Miſſionaires, aprés avoir demeuré avec eux pendant dix ou douze ans, & qui s'en retournent dans les bois, à leur premiere façon de vivre.

On

On répondra, peut être, à cela, que l'on voit plusieurs Chrêtiens en Europe, qui s'écartent de leur devoir, & qui souïllent l'honneur de leur caractere par une vie libertine, profane, & païenne. Mais il ne s'agit pas ici de la corruption des mœurs de ces Barbares Néophytes, mais de l'attachement, qu'ils ont au Christianisme. Il est certain, qu'ils en abandonnent toute la profession, & qu'ils en laissent perir tout sentiment dans leur cœur par une Apostasie entiere, par une prodigieuse insensibilité, & par un aveuglement tout à fait étonnant.

On a publié le contraire en France dans plusieurs Relations, qu'on a debitées sur ce sujet, & qu'on a fait lire aux Pensionaires des Ursulines. On dit même qu'il y a grand nombre d'Indiens convertis d'autres à qui on a administré jusqu'à la confirmation, & qu'on en a reçeu quelques uns dans les premiers ordres. Pleût à Dieu, que toutes ces Eglises, dont on parle dans ces Rélations, fussent aussi réelles, que tous les habitans du

Canada, & les perſonnes ſages & éclairées ſçavent, qu'elles ſont chimeriques. Si elles ont ſubſiſté autrefois, que ſont elles devenues depuis prés d'un ſiecle, qu'on ne les voit plus? Cependant la Colonie du Canada ſe multiplie. Le commerce y eſt plus abondant, & plus connu a l'Europe, qu'il n'étoit autrefois. Ainſi on eſt en état de voir ce grand nombre de Convertis. Cependant on ne le voit en aucun lieu de ce païs-là. Eſt-ce peut être, qu'on a fait diſparoitre ces nouveaux Chrêtiens, de même que les Relations, que l'on a ceſſé de donner au public, & qu'ainſi on a deſabuſé le public? En cela on en a uſé tres-ſagement. Car que pourroient croire ceux, qui viendront aprés nous, de faire imprimer dans les ſupplémens de Baronius, & de lire d'année en année de ſi grands progrés dans la Religion, ſi non que l'Antiquité auroit bien voulu leur en impoſer par une vaine oſtentation. Ou bien on croiroit, que ces Egliſes ſe ſeroient détruites peu à peu par la

ne

negligence des Missionaires.

Lors qu'on lisoit autrefois ces Relations en France à des personnes, qui ne connoissoient pas le Canada, comme on le connoit à present, elles ajoutoient foi à tout ce qu'on leur disoit, selon leur inclination. Il étoit donc aisé de les tromper à cet égard. Mais pour moi, qui ai été sur les lieux, & qui ai accoutumé de dire les choses avec beaucoup de franchise & d'ingenuité, je me contente d'en appeller au sentiment de tout ce qu'il y a d'habitans de la nouvelle France, qui sont presentement au nombre de quinze ou seize mille ames, & qui se sont même augmentez depuis mon départ, en multipliant l'Eglise des François. Je suis assuré, qu'ils diront naïvement, qu'il n'y a presque point de Christianisme encore aujourdhui parmi les Sauvages, à l'exception de quelques particuliers, qui sont en tres-petit nombre, fort volages, & fort inconstans, prêts à tous momens d'abandonner leur Religion pour un tres-petit interest. Ainsi on

n'y voit point d'Egliſe plus veritable, que celle, qui s'y trouvoit dans les premiers temps de la Colonie. D'ou il faut conclure, qu'il y avoit alors une Egliſe commencée par les ſoins de nos Religieux, ou qu'il n'y en a point aujourdhui.

Peut être a-t-on avancé quelque choſe à humaniſer ces Barbares, & a les rendre plus polis, qu'ils n'étoient. Mais tous les habitans de ce païs-là ſçavent, qu'ils ne ſont pas plus Chrêtiens, qu'ils l'étoient autrefois. Cependant ſelon toutes les apparences, ils ſeroient plus attachez à la Religion, ſi on eût marché ſur les traces, que nos bons Religieux avoient fraiées, ſi on eût eu ſoin d'entretenir une paix ſolide avec les Iroquois, & avec les autres Nations Sauvages, & ſi on les eût mélez avec les Européens, pour les rendre plus dociles, & plus traitables.

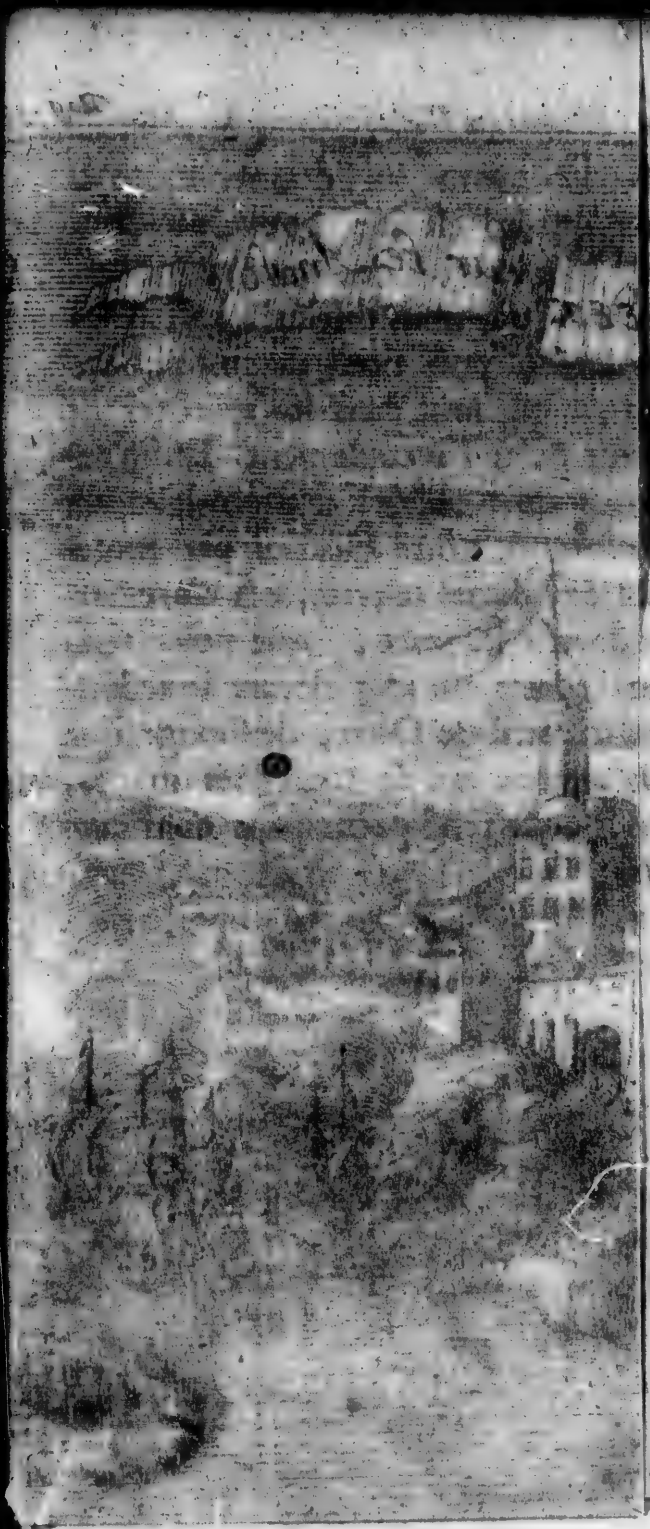
Pendant que j'étois en Miſſion dans le Canada, je m'aviſay un jour de demander à des perſonnes éclairées, d'ou vient qu'on ne donnoit plus de Rélations

tions annuelles des Missions du Canada. Comme ceux, que j'avois interrogez, ne me répondoient point, quelqu'un, qui n'y pensoit pas malice, s'aviſa de me dire, que la Cour de Rome avoit ordonné, que les Relations des Missions étrangeres fussent veritables, & que les faits, qu'on y avanceroit, fussent clairs comme le Soleil en plein midi, & que la Congregation *de Propaganda fide* avoit ordonné, qu'on n'en publiât plus, à moins qu'elles ne fussent d'une notorieté publique. Cette réponſe me parut être d'un homme bien instruit des affaires.

Sur tout cela nous devons admirer les jugemens de Dieu sur ces Nations Barbares, & reconnoitre sa misericorde à nôtre égard, de nous avoir fait naitre de parens éclairez de la foi dans un païs, où elle est en sureté, & où on nous forme à la vertu, & à la pieté, & où la multitude des graces interieures, & des secours exterieurs nous presentent les moiens d'asseurer nôtre Salut, si nous y sommes fideles.

Nous devons lui donner toute la gloire, qui lui eſt due pour les excellentes lumieres, que nous avons reuës, & qui nous diſtinguent ſi avantageuſement pour nous, de tant de Nations, qui ſont dans les tenebres de l'erreur & de l'aveuglement. Enfin cela nous doit obliger d'affermir nôtre vocation, & nôtre Election par toutes ſortes de bonnes œuvres, & nous remettant devant les yeux, que nous rendrons comte un jour devant le redoutable tribunal de Dieu, de l'uſage, que nous aurons fait de toutes les graces, dont il nous rend participans dans cette vie.

CHA-



CHAPITRE XXXVI.

Hiſtoire de l'irruption, que les Anglois firent dans le Canada en 1628. *Priſe de Quebec capitale de ce païs en* 1629. *Traitement tres-honneſte qu'ils firent aux Recollects de cette ville.*

J'ai cru, que je devois donner au public les obſervations, que j'ai tirées du R. Pere Valentin le Roux, Commiſſaire provincial de nos Recollects du Canada, qui eſt un homme d'un merite ſingulier. J'ai dit dans mon premier volume, que je lui communiquai mon journal de la découverte, que j'avois faite de tout le Fleuve Meſchaſipi. Cet homme, qui eſt d'une grande penetration d'eſprit, a publié ce qu'il ſçait des intrigues du Canada ſous un nom emprunté, & il fait voir dans cet ouvrage que la conduite de la Providence eſt toujours admirable, & qu'-

elle accomplit ſes deſſeins par des voiez impenetrables dans leurs principes, dans leurs progrés, & dans leur conſommation.

Il ſembloit, dit ce Religieux éclairé, que la Colonie de la nouvelle France prenoit ſa forme de jour en jour depuis quelques années. On avoit pouſſé les Découvertes. Le commerce s'y avançoit. Les hommes s'y multiploient. On batiſſoit des Chapelles & des Oratoires en pluſieurs lieux, & le Païs prenoit une nouvelle forme de gouvernement. Mais Dieu permit, que tout cela fût ruiné par la décente des Anglois, qui pretendent, que leur Souverain n'eſt pas ſeulement le Roi des trois Roiaumes, mais qu'il l'eſt encore de la Mer.

Quelques Anglois zelez pour leur Nation, armérent une Flotte en 1628. pour s'emparer du Canada du temps de Louïs 13. Pere du Roi de France à preſent regnant. Deux tourterelles, dont on voit tous les ans un grand nombre en ce Païs-là, tombérent d'elles mêmes

mes en un temps fort calme dans le Fort de Quebec le 9. Juillet de la même année. Les habitans du Canada prirent cela pour un préſage du changement, qui devoit arriver.

Les Anglois s'emparérent dans leur route d'un Navire François, qui étoit à l'embouchure du Fleuve de St. François dans l'endroit de l'Iſle, que l'on appelle percée, à cauſe d'une pointe de terre, qui s'avance dans la Mer, au milieu de laquelle il y a une grande Arcade, qui ſe trouve percée naturellement dans le Roc, & ſous laquelle les grandes chaloupes des pêcheurs de Morruë paſſent, quand on revient de la pêche. Les Anglois cinglerent en remontant le Fleuve, & s'avancérent juſques à *Tadouſſac*, qui eſt une Riviere, laquelle décend dans ce Fleuve, & vient des terres, qui ſont vers la Baïe de *Hudſon*, ſelon qu'on le peut remarquer dans la Carte.

Les Anglois y trouvérent une barque, dont ils ſe ſervirent pour envoier Vingt ſoldats à terre. Ces gens étoient

envoiez pour tacher de se saisir du Cap Tourment, ainsi nommé, à cause du peril où les Navires y sont pendant les tempêtes, qui sont plus frequentes dans ce lieu là, que par tout le Fleuve. Deux Sauvages, qui vivoient parmi les Européens, les aiant remarquez, en donnerent avis à Quebec, qui n'est qu'a sept ou huit lieües de ce Cap.

Monsieur de Champlein, qui étoit Gouverneur de cette ville, pria en même temps le Pere Joseph le Caron, superieur des Recollects, d'aller au devant de la Flotte Angloise en Canot d'écorce, pour en découvrir la verité. L'avis n'étoit que trop vrai. Il en trouva la confirmation a cinq lieües de Quebec, & n'eut le temps que de se jetter promptement à terre, & de se Sauver dans le bois. Les deux Religieux, que nous avions au Cap Tourmente, se rendirent par Terre à Quebec, avec le Sieur Faucher, Commandant pour y annoncer la Prise du Cap Tourment. Les Anglois s'y étoient emparez de tous les effets, qui pouvoient leur être utiles, & les habitans

bitans avoient gagné le bois. Il n'y en eut que trois, qui tombérent entre les mains des Anglois, dont l'un nommé Piver avec sa femme & sa Niéce parut bien-tôt aprés, devant Quebec, accompagné d'un Officier du Seigneur Kerck, Amiral de la Flotte Angloise.

Cet Officier somma la place de se rendre par une lettre, qu'il lui presenta de la part de l'Amiral. Mais ce Gouverneur brave de sa personne, quoi que d'ailleurs fort embaraſſé de cette invasion, demeura ferme & intrepide, & fît une réponse si fiere, que les Anglois, qui sont gens à perir plus-tôt que d'abandonner leurs entrepriſes, crurent par cette réponse, que le Fort de Quebec étoit mieux en état de défense, qu'il n'étoit. Ils lacherent donc prise pour cette fois, & remettans leur dessein jusques à un temps plus commode. & ils firent voile pour se rendre en Angleterre.

Le General Anglois renvoiant donc la partie à l'année suivante, se contenta pour cette fois, de faire un grand nom-

bre de prisonniers, qu'il mena en Angleterre, entr'autres, un jeune Sauvage *Huron*, nommé Louïs de sainte Foi, qui avoit été baptisé deux ans auparavant, par l'Archeveque de Rouën. Les autres prisonniers, dans le dessein, sans doute, de se faire valoir, dirent, que ce Sauvage étoit fils du Roi de Canada. Le General Anglois crut, qu'un prisonnier si considerable lui faciliteroit la prise de tout le païs l'année suivante. Mais il fut bien surpris, lors qu'aprés s'être saisi de Quebec, il apprit, que le Pere de ce Sauvage étoit un miserable *Huron*, qui n'avoit ni credit, ni pouvoir parmi sa Nation. Cela fut cause, qu'on lui rendit son Fils avec un méchant habit. Les Anglois lui otérent tout l'équippage, qu'il avoit eu jusques là comme fils de Roi. Au reste cette reputation, où il fut pendant quelque temps, fut la cause de son malheur, & peut être de sa perte éternelle. Il se rejetta parmi les Sauvages, & perdit toutes les idées, qu'il avoit du Christianisme.

Sur

Sur la fraieur, où on étoit de toutes parts de l'arrivée des Anglois, plusieurs Sauvages montagnars vinrent s'offrir à nos Recollects de Quebec. Entr'autres le nommé *Napaga Biscou*, lequel aiant été instruit & baptisé par le Pere Joseph le Caron, ne cherchoit que l'occasion de rendre service à son bienfaiteur. Si tôt donc, qu'il put s'échapper des Anglois, il vint representer au Pere Joseph, que si les ennemis en usoient de même à Quebec, qu'ils avoient fait au Cap Tourment, les Sauvages ne pourroient plus trouver de retraite pour leur soulagement pendant l'hyver. Je te supplie, donc dit il a ce Religieux, de me donner deux ou trois de tes Freres. Ils nous feront la priére, & instruiront nos enfans, & ceux de nôtre Nation, qui n'ont point encore vu de Pieds-nuds, car c'est ainsi qu'ils appellent nos Recollects. Je les nourriray. Ils seront traitez comme moi, & nous te viendrons voir de temps en temps.

Le Pere Joseph trouva la proposi-

tion de ce Sauvage conforme à ſes deſirs, & à ceux de ſes Religieux. Il en prit deux avec lui, qu'il emmena au lieu, où cet Indien habitoit. Cet homme ſouhaitoit, que le nommé Frere Gervais Mohier, Religieux Recollect Laïc fût de la partie. Il s'agiſſoit de paſſer l'hyver chez les *Algonquins*. Ils partirent donc auſſi-tôt pour ſe rendre aux trois Rivieres, & ils coururent pluſieurs dangers dans la route. Leurs Canots ſe briſérent à quinze lieües au deſſus des trois Rivieres, de ſorte qu'ils furent obligez de faire le reſte du chemin au travers des bois. Ils penſerent être emportez par la Marée, qui remontoit dans le Fleuve St. Laurent a plus de cent trente ſix lieües de la Mer, ce qui les ſurprit. Enfin a la faveur d'un Canot, qu'ils rencontrérent par hazard, ils ſe rendirent aux trois Rivieres, où il y avoit des Villages formez par les *Montagnars* & les *Algonquins*. Ces Sauvages étoient là en attendant ce temps propre à faire la récolte de leur blé d'Inde. Ils leur témoi-

moignerent l'extréme affection, qu'ils avoient pour eux, dont ils avoient ouï parler de Pere en Fils.

Etant-là, ils apprirent, que les Anglois étoient hors de la Riviere, & qu'avant cela ils avoient combatu, vaincu, & dissipé la Flotte de France, qui venoit en Canada. Cette nouvelle obligea Monsieur de Champlein Gouverneur de Quebec aussi bien que tous les autres François, de prier le Pere Joseph de revenir.

Sur ces entrefaites on vit arriver vingt Canots, qui étoient conduits par des *Hurons*, lesquels amenoient le Pere Joseph de la Roche Daillon Recollect. On ne sçauroit exprimer la douleur de *Nepaga Buscou*, quand il fallut se separer de ce Religieux. Mais l'ordre étoit precis. Je n'oublierry pas ici l'addresse, dont un jeune sauvage Chrêtien se servit pour se retirer des mains des Anglois, ou plutôt pour avoir quelque present des François. Il s'appelloit Pierre Antoine *Arekoumon*, & avoit été baptisé en France, & tenu

sur

ſur les fonds, par le Prince de Guimené. Il étoit à *Tadouſſac*, quand les Anglois y parurent. Il fût donc pris comme les autres. On le mena à bord. On l'interrogea en François & en Latin. Il fit ſemblant de ne rien ouïr, de ce qu'on lui demandoit.

Le Capitaine Michel, François de Nation, s'étoit jetté, il y avoit deja quelque temps, parmi les Anglois, pour quelque mécontement, qu'il avoit reçu. Il avoit connu ce Sauvage, & ſçavoit, qu'il étoit inſtruit dans ces deux langues. Il en avertit l'Amiral, qui le retint, pour ſervir d'interprete aux Anglois, lors qu'ils iroient à la traite parmi les Sauvages. Pierre Antoine ne put donc cacher davantage, qu'il ſçavoit ces deux langues, & qu'il étoit Chrêtien. Mais il s'aviſa d'une ruſe. Il fit ſemblant d'entrer dans le parti des Anglois. Il dit à l'Amiral, qu'il avoit des meſures à garder avec les François, & ſur tout qu'il étoit fort obligé aux Recollects, qui l'avoient converti, & qui lui avoient même appris ce qu'il

ſçavoit

ſçavoit de Latin & de François. Il pria donc inſtamment l'Amiral de le menager ſur ce point, & de ne le pas conduire à Quebec : qu'il lui ſeroit plus utile, s'il lui permettoit de ſe rendre aux trois Rivieres avec deux Canots chargez de vivres & de marchandiſes, & qu'il amencroit quantité de Sauvages à la traite. On ſe fia à ſa parole. On lui accorda, ce qu'il demandoit. Mais cet homme ſe voiant hors des Anglois, qui en avoient bien uſé à ſon égard, alla droit à l'Iſle rouge, paſſa de l'autre côté du Fleuve de St. Laurent, ſe rendit à la Riviere du Loup, & du depuis, l'Amiral n'en eut point de nouvelles.

L'hyver fût dur à paſſer à Quebec, par ce qu'on y manquoit de toutes choſes, & que les Navires, qui y apportoient des proviſions, avoient été enlevez par les Anglois. On fût donc obligé d'y partager le peu de vivres, qui s'y trouva. Nos Religieux auroient pu prendre leur part comme les autres. Mais ils ſe contenterent du blé d'Inde,

d'Inde, & des legumes, qu'ils avoient ſemez. La Dame Hebers leur fit preſent de deux barriques de pois, qui ſont d'une groſſeur, & d'une bonté extraordinaire en Canada. D'ailleurs ils avoient des racines, & avoient fait proviſion de glands en cas de neceſſité, trop heureux d'ailleurs de prendre quelques anguilles, qui ſont en grande abondance dans ce Fleuve. La Providence multiplia ces proviſions, ſi bien qu'ils en fournirent à trois ſeminaires Sauvages, & à pluſieurs autres perſonnes, qui ſe trouverent alors en grande neceſſité.

Les Jeſuites, qui s'étoient ſervi quelque temps de la moitié de la maiſon de nos Recollects, avoient fait batir une autre maiſon, où ils s'étoient logez. Ils firent tous leurs efforts pour ſecourir les François.

Au commencement du printemps Monſieur de Champlein voiant la neceſſité, où on avoit été pendant l'hyver, qui avoit été fort rude en Canada, ſi bien qu'on y avoit veu ſix ou ſept

ſept pieds de neige ſans diſcontinuer, par ce qu'il n'y pleût que tres-rarement dans cette ſaiſon là, il pria le Pere Joſeph de lui accorder une partie de nos terres du côté de la pointe aux lievres. Quatre particuliers du païs lui en cederent d'autres. On les cultiva fort à la hâte, & on y ſema du froment barbu, des pois & du blé d'Inde au commencement, & au milieu du mois de Maj. On eſt obligé d'en uſer de la ſorte, parce que le froment n'y peut point paſſer l'hyver comme en Europe, à cauſe des grandes neiges, & du froid extréme, qu'il y fait.

Ledit Sieur de Champlein avoit envoié des gens vers Galpée, qui eſt entre l'Iſle percée & Baſton, lequel appartient aux Anglois, pour reconnoître, ſi on n'y trouveroit point quelque Vaiſſeau de France. On n'en put apprendre aucune nouvelle par le retour d'une grande chaloupe, qu'on y avoit envoiée. Mais on ſçut, que les Sauvages Gaſpeſiens offroient de nourrir vingt familles entieres. Les *Algonquins*

quins & les *Montagnars* offrirent de plus amples secours. On équippa une Barque pour passer en France. Le Sieur du Boulé beau Frere du Sieur de Champlein en accepta la conduite. Il prit le Sieur des Dames Commis de la Compagnie pour son Lieutenant.

Etant pres de Gaspée dans la Baïe de St. Laurent ils rencontrérent heureusement un Navire François commandé par le Sieur Emeric de Caën, qui leur amenoit du secours. Il leur apprit, que le Roi envoioit le Sieur de Rasilly pour combattre les Anglois, & sauver le Païs. La Barque fût chargée, & le Sieur du Boullé s'en retournoit vers Quebec, lorsqu'il fût pris par un Vaisseau Anglois, qui le fit prisonnier de guerre avec tous ses gens.

Cependant les *Hurons* arrivérent à Quebec avec vingt Canots. On traita leur blé d'Inde. Monsieur de Champlain en donna une partie aux Jesuites, qui s'étoient chargez de nourrir plusieurs hommes, & nos Recollects aiant aussi reçu du secours de vivres, subsistérent

rent jusqu'a l'arrivée des Anglois, qui ne tarderent pas à venir.

La Flotte Angloise surprit les François en Canada. Ils parurent dés le matin du 19. Juillet 1629. vis à vis de la grande Baïe de Quebec à la pointe de l'Isle d'Orleans. La Flotte étoit composée de trois Vaisseaux, & de six autres, qui étoient restez à *Tadoussac*, & qui les suivoient. Les Missionaires Jesuites & Recollects eurent ordre de se retirer dans le Fort de Quebec avec les autres Habitans. Le Pere Valentin le Roux assure, qu'il n'y avoit alors de la poudre, que pour quelques volées de Canon, & environ huit ou neuf cens coups de mousquet.

Le Sieur de Kerck General de la Flotte Angloise envoia un Gentil-homme Anglois au Sieur de Champlein pour sommer la place, & pour rendre une lettre fort honête. Le miserable état du païs, qui n'avoit ni vivres ni munitions, par ce qu'il n'étoit point venu de secours de puis deux ans, obligea le Gouverneur de rendre une réponse

ponſe plus douce que l'année precedente.

Il deputa donc le Pere Joſeph le Caron, Superieur des Recollects, & l'envoia à bord de l'Amiral Anglois, pour traiter avec lui de la reddition de Quebec à des conditions avantageuſes, & ſur tout pour obtenir quelque delai, s'il étoit poſſible. Ce Religieux demanda quinze jours. Mais le General Anglois, qui avoit appris par les priſonniers de la Barque la grande neceſſité, où on étoit de toutes choſes à Quebec, ne lui voulut accorder aucun delai. Ce Religieux lui demanda au moins une quinzaine. Le Conſeil de la Flotte Angloiſe s'aſſembla pour en deliberer. Mais ils ne donnerent point d'autre réponſe ſi non qu'ils n'accordoient que ce jour là juſqu'au ſoir. Le General de la Flotte donna ordre au Pere Joſeph de retourner a Quebec porter cette réponſe au Sieur de Champlein, & qu'au reſte il n'avoit qu'à dreſſer les articles de la capitulation, & qu'on les executeroit fidelement.

L'Amiral

L'Amiral Anglois donna ordre fort honnetement au dit Pere Joſeph de ſe retirer avec tous ſes Religieux au Convent ordinaire, & lui fit eſperer, qu'il ne leur ſeroit fait aucun tort, quoi qu'il arrivât.

Deux François priſonniers l'un nommé Bailli autrefois Commis de la Compagnie des Marchands, & Pierre le Roi, Charon de ſon mêtier, avoient rendu de mauvais offices aux Jeſuites aupres d'un Capitaine de Navire Anglois. Ils lui perſuaderent, qu'il trouveroit beaucoup à gagner chez eux. Cela fut cauſe, que ce Capitaine dit au Pere Joſeph avec quelque émotion, que ſi le vent eût été bon, il eût commencé par la Maiſon de ces Religieux. Le Pere Joſeph ne manqua pas de leur faire confidence du deſſein des Anglois, afin qu'ils priſſent leurs ſuretez dans le Traité, qu'on alloit faire.

Le Pere Joſeph aiant reçu cette réponſe le Capitaine le conduiſit par tout ſon Vaiſſeau, & lui montra ſes munitions, & ſon monde même ſous les

armes.

armes. En suite on le fit mettre à terre, & il fit son rapport a Monsieur de Champlein à Quebec.

On tint Conseil, où les avis furent fort partagez. Deux François, qui avoient accompagné le Pere Joseph, avoient remarqué, que les Anglois n'étoient pas en grand nombre, & qu'ils navoient que deux ou trois cens hommes de troupes reglées, avec quelques autres, qui n'avoient pas la mine d'avoir porté les armes. D'ailleurs ils se confioient beaucoup sur le courage des habitans de Quebec. Ils auroient donc fort panché aussi bien que les Jesuites, & nos Religieux à courir le risque d'un siege. Mais l'experience, que le Sieur de Champlein avoit de la bravoure des Anglois, qui étoient hommes à perir plus-tôt qu'a demordre de ce qu'ils ont une fois entrepris, fit connoitre au Conseil, qu'il valloit mieux se rendre aux Anglois par une composition avantageuse, que de faire perir tout son monde. Les articles de la capitulation furent donc dressez. Le Pere Joseph

eut

eut la commission de les porter à bord de l'Amiral Anglois, & tout aiant été reglé: on fit demander terme jusqu'au lendemain.

En même temps les Sauvages, amis de nos Religieux, & sur tout le nommé *Chaumin*, solliciterent le Pere Joseph & nos Recollects; de lui accorder deux ou trois de nos Religieux, de se retirer dans les bois, & de là dans leur païs. Quoi que *Chaumin* ne fût pas encore fort affermi dans la Religion Chrêtienne, il aimoit pourtant fort passionément nos Religieux, à cause qu'ils vivent en bien communs comme les Sauvages. On delibera, sur cette proposition. On consideroit d'un côté, que les Anglois ne seroient pas longtemps possesseurs du païs, & que tôt ou tard le Roi de France y rentreroit par Traité, ou autrement: que cependant on avanceroit le bien commun parmi les Sauvages qui d'ailleurs s'offroient d'entretenir nos Missionaires Recollects, & qu'enfin le pais retournant sous la domination de la France. Nos Religieux

le trouveroient encore dans le Canada en état de continuer leurs Travaux ordinaires, & de soutenir leurs établissemens commencez.

On y étoit d'autant plus invité, que le General Anglois avoit donné de grands temoignages d'amitié au Pere Joseph. Enfin deux de nos Religieux s'offrirent à s'y en aller. Le Pere Joseph même ne s'en éloignoit pas. Cependant il n'y avoit point de temps à perdre. Il falloit partir, & s'échapper dés le jour même, ainsi que firent quelques François, qui se retirerent en Canot avec les Sauvages. Il est facheux pour des Missionaires d'être arretez par force dans leurs justes desseins.

Le Conseil de Quebec & les autres Chefs s'opposoient à leur depart. Il fût conclu par plusieurs raisons politiques, & purement humaines, soit par les reproches, qu'ils pretendoient avoir sujet de craindre en France, soit par la défiance de la Providence envers nos Religieux, soit enfin par ce qu'ils ne croioient pas, que les François vou-

lussent

luſſent retourner en Canada. Il fallut ſe rendre, & ce fut là le ſeul endroit, qu'on eut de faire des plaintes en Cour, & particulierement parmi nos Recollects de la Province de Saint Denis, contre le Pere Joſeph, de n'avoir pas eu aſſez de fermeté, ni de zele en cette rencontre. Et en effet il ſeroit arrivé, que ces Nations Sauvages, qui avoient mis toute leur confiance aux Recollects, ſeroient aujourdhui plus diſpoſées au Chriſtianiſme, qu'elles n'avoient été juſques là.

Le Pere Joſeph s'en juſtifia du mieux, qu'il pût, & ſoutint, qu'il n'avoit fait que d'executer les ordres du Conſeil de Quebec, comme en font foi les réponſes, qu'il a faites au Definitoire de la Province aprés ſon retour, en lui rendant compte de ſa miſſion.

Le lendemain 20. Juillet 1629. le Sieur de Champlein aiant été à bord de l'Amiral Anglois, les articles de la Capitulation furent ſignez de part & d'autre. Les Anglois décendirent à ter-

re & furent mis en poſſeſſion du Canada par le dit Sieur de Champlein.

Le Pere Valentin le Roux, Ancien Commiſſaire Provincial des Recollects du Canada, que j'ai vu à mon retour de ma grande Découverte, n'a rien laiſſé des articles de la Capitulation faite par les François de Quebec avec les Anglois. Quoi qu'il en ſoit: ceux-ci prirent poſſeſſion de tout le Canada. Mais il dit que le Sieur de Champlein ſauva ſa famille, & tous ſes effets. Il trouva même quelques avantages dans cette Capitulation par le bon traitement, que les Anglois lui firent. Les Habitans François, qui etoient pour lors dans le Païs, eurent chacun vingt écus, & le reſte de leurs effets demeura aux vainqueurs. C'eſt dequoi on fit de grandes plaintes, par ce qu'il ſe trouva, que pluſieurs particuliers s'étoient enrichis dans cette occaſion. Ceux, qui voulurent bien demeurer dans le païs, obtinrent de grands avantages des Anglois. Sur tout la famille de Monſieur Hebert, avec qui j'ai ſouvent

vent converſé à Mont-roial, lorsque j'y paſſois pour me rendre au Fort de Frontenac.

Pour ce qui eſt de nos Recollects, j'avoüe, qu'ils furent redevables à la generoſité Angloiſe de pluſieurs faveurs ſingulieres, ce qui m'a toujours donné beaucoup d'eſtime pour cette brave Nation. On leur tint donc la parole, que l'Amiral leur avoit donnée, de ne pas ſoufrir, qu'on fît aucun tort à nôtre Couvent de nôtre Dame des Anges, lez Quebec, n'y à nôtre premiere Reſidence, qui étoit pour lors à l'endroit, où eſt à preſent l'Egliſe Cathedralle de Quebec, nos Religieux aiant été reſtablis depuis, auprés de laditte Cathedralle. Cependant quelque diligence que les Capitaines Anglois y apportaſſent, ils ne purent empêcher, qu'un de leurs ſoldats ne ſe ſaiſit adroitement d'un Calice d'argent. Mais les Officiers Anglois, qui ſont naturellement genereux, en temoignerent leur chagrin à nos Religieux, & jurerent ſolemnellement d'en faire la vengean-

ce, s'ils en pouvoient découvrir l'Autheur.

Les Jesuites (qui ne sont venus dans le Canada que quatorze ou quinze ans aprés nos Recollects, lesquels par conséquent sont les premiers Missionaires de l'Amerique), reçurent un traitement tout opposé. Leur Maison fut pillée, & tout ce qui s'y rencontra fut donné en proie aux soldats. On les obligea même de s'embarquer dés le lendemain avec & Sieur de Champlein & tous les François qui firent voile vers *Tadoussac*. Mais les Sieurs Louïs & Thomas Kerck, Freres, l'un Amiral, l'autre Vice-Amiral, Anglois, permirent à nos Religieux de demeurer à Quebec. Les Anglois temoignérent même publiquement, qu'ils les laissoient dans le Canada pour instruire les Sauvages dans les principes du Christianisme, & qu'avec l'agrément du Roi d'Angleterre ils empecheroient, qu'ils ne se retirassent en France. Ils leur dirent même d'agir familiérement avec eux en toutes choses, & de les visiter avec la même

me liberté, qu'ils avoient avant la prise de Quebec. Ainsi bien loin de leur interdire l'exercice de la Religion Romaine, ils les priérent de prendre chez eux le vin pour la messe, dont ils auroient à faire pour le service ordinaire de l'Eglise, lequel ils leur offrirent de bon cœur.

Nos Recollects vecurent ainsi plus de six Semaines aprés la prise de Quebec, & reçurent beaucoup de civilitez de la part des Anglois, qui leur firent même instance pour les faire rester parmi eux, & leur laissoient la liberté d'instruire les Sauvages qui avoient habitudes avec eux, cela dura jusqu'au 9. de Septembre suivant, qu'ils s'embarquérent avec le Sieur de Pont-gravé, qui étoit resté à Quebec, à cause de son indisposition, pour aller rejoindre le Sieur de Champlein. Les Jesuites & tous les François de Canada, qu'on avoit fait passer à *Tadoussac* le lendemain de la prise de Quebec. On laisse à penser, quelle fut la douleur des Missionaires, lors qu'ils se virent obligez d'abandon-

ner une Miſſion, à laquelle ils avoient travaillé juſques-là avec tant d'application.

Dans l'eſperance, que nos Recollects avoient de retourner au plutôt en Canada, ils cacherent en differens lieux une partie de leurs Utenſiles, & ferrérent dans une Caiſſe de peaux d'Elans enfermées dans un bon coffre, qui n'avoit point d'aïr, les principaux ornemens d'Egliſe, aprés quoi, ils partirent pour *Tadouſſac*.

La Flotte mit à la voile le 14. Septembre pour l'Angleterre, & arriva à Plimouth le 18. d'Octobre, où nos Recollects ſéjournerent cinq ou ſix jours, aprés quoi, ils furent conduits à Londres avec quelques François. De Londres ils ſe rendirent à Calais le 24. du même mois, & de là dans nôtre Couvent de Paris.

Le public poura remarquer, que les Anglois ont conſervé nôtre Couvent de Quebec, & de nôtre Dame des Anges, ce dernier ſe trouva en bon état pour y recevoir les Jeſuites à leur retour

tour en Canada, en attendant que leur maiſon fût établie. Nos Religieux leur avoient confié l'endroit, où ils avoient caché leurs ornemens, & leur avoient même donné pouvoir de s'en ſervir. C'eſt ce qu'ils avoient declaré au Pere le Jeune, Jeſuite. Ils voulurent bien nous faire le plaiſir de s'en ſervir comme de leur propre, auſſi bien que de nôtre Maiſon, de nôtre Egliſe, & de nos terres, dont une partie leur eſt demeurée juſques à preſent, depuis l'endroit appellé la Gribanne, juſques au bord de nôtre Couvent de nôtre Dame des Anges. Sur quoi il faut remarquer, que la lettre attribuée au Pere l'Allemant Jeſuite, & rapportée au troiſiéme Tome du Mercure François, doit être ſuppoſée. Car on lui fait dire entr'autres choſes contraires à la verité, qu'il entre dans les ſentimens de ſon Provincial, auquel il écrit, de dédier leur Egliſe à nôtre Dame des Anges, & que la nôtre étoit conſacrée à St. Charles. Ce qui montre invinciblement, que cette lettre n'eſt pas du

dit Pere Charles l'Allemant. Il étoit trop bien verſé dans l'Hiſtoire de l'Amerique pour ignorer, que la premiere Egliſe du Canada appartenoit aux Recollects, qui en ont été les premiers Miſſionaires, & qu'elle avoit été conſacrée ſous le nom de nôtre Dame des Anges.

CHAPITRE XXXVII.

Comme les Religieux de Saint François, ont devancez par toute terre habitable les Peres Jeſuites, dans les Miſſions.

JE ne peux m'empecher de ſuivre les penſées que le R. Pere Valentin le Roux Recollect, dont j'ay fait mention dans le Chapitre precedent & qu'il a bien voulu donner au public, ſous le nom du Pere Chrêtien le Clerqs.

C'eſt une gloire & un grand ſujet de conſolation pour nôtre Saint ordre, que

que les Religieux de Saint François aient eu l'avantage, d'étre les premiers precurſeurs des Reverends Peres de la Compagnie de *Jeſus* dans tous les païs, par la predication de l'Evangile, de faire les premieres Découvertes, de defricher la vigne du Seigneur, de leur preparer des voies Apoſtoliques dans les deux Indes, Orientales & Occidentales, dans l'Affrique, dans l'Aſie, dans la Barbarie, dans la Turquie, & Generalement par tout, ou les enfans de Saint Ignace ont marché ſur les traces des enfans de Saint François.

Dans les Indes Orientales, ou les Jeſuites ſont aujourdhui ſi puiſſans en credit, en merite, & en biens, y aians de la rouſee du Ciel & de la graiſſe de la terre, le Recepteur general de ces Indes dont j'ay oublié le nom, en aiant fait le recit en ma preſence a la table de Monſieur le Comte de Frontenac, Gouverneur General de la nouvelle France; on ſçait que huit Freres Mineurs y furent envoiez en 1500. annoncer l'Evangile à *Calicut*, à *Cochin*, & y re-

curent même la Couronne du Martyre, à l'exception du Pere Henry, qui fut à son retour en Espagne Confesseur du Roi de Portugal, & Evêque de Cepta.

En 1502. l'on y destina une Mission plus forte de nos Religieux qui poussa plus avant les Découvertes, arbora l'étendart de la Croix, & y fit des conquestes prodigieuses à l'Evangile par la conversion de ces peuples.

En 1510. nos Religieux de Saint François batirent le fameux College du Seminaire de *Goa* ville Capitale des Indes Orientales; & nos Religieux l'ont conduit & acru l'espace de vingt huit, Ans, jusqu'à ce qu'enfin, l'An 1542. nos Religieux le remirent à Saint François de Xavier, pour s'appliquer uniquement avec ses disciples, à prêcher l'Evangile à ces Nations Barbares: de quoi font foi les historiens de ces temps, & les Autheurs de la vie du Saint François de Xavier, dans les premieres editions, sur tout le Pere Horace Tursellin, quoique dans les éditions suivantes,

tes, quelque Autheur particulier des Jesuites ait bien voulu supprimer cette marque de reconnoissance, que l'on nous devoit avec tant de justice.

On sçait la gloire que nous avons euë par tous les païs de l'Orient, & l'Occident, & même au Japon, en partageant avec quelques-uns de ces Peres la Couronne du Martyre, nos Recollects leur aiant frayé les routes de l'Evangile au Roiaume de Voxu partie orientale du Japon, comme j'ai fait connoitre dans la preface de ce Volume: c'est dans ces Vastes païs où ils ont depuis appellé, introduit, accueilli, reçu, soustenu, aimé, & favorisé les Peres de la Compagnie de Jesus, & continué avec eux les travaux Evangeliques.

Il n'est pas moins constant que dans les autres parties du monde, les Religieux de Saint François y soustiennent encore aujourdhui de puissantes Missions, qu'ils ont établies dés la naissance de l'ordre.

Alexandre IV. en l'Année 1254. rend témoignage dans une de ses Epi-

stres, que nos Religieux étoient répandus par tout dans les terres des schismatiques, & parmi les Infideles. Voici les propres termes de ce Souverain Pontife.

Alexandre &c. *& à nos bien-aimez, les Freres Mineurs faisant Missions aux terres des Sarrasins, Payens, Grecs,* Bulgares, Cumanes, Ethiopiens, Siriens, Hiberniens, Jacobites, Nubians, Nestoriens, Georgiens, Armeniens, Indiens, Mossellaniques, Tartares, Hongrois de la haute & basse Hongrie, Chrêtiens Captifs entre les Turcs, & autres Nations infidelles du Levant, ou quelque autre part qu'ils soient, Salut & Apostolique Benediction.

En 1272. nôtre R. Pere Jerosme D'ascoli, crée depuis Pape Nicolas IV. avec ses Disciples, non seulement menagerent la reconciliation de l'Eglise Greque avec la Latine, mais ils annonçerent encore l'Evangile dans la Tartarie, & par son moien les Religieux de nôtre ordre furent appellez par les Princes de l'une & de l'autre Armenie

en

en 1289. & continuerent encor leur Conqueſtes en 1332.

La Turquie & les Roiaumes ſoûmis au grand Seigneur, ont eſtez & ſont encore les Theatres du zele des Religieux de Saint François, & les témoins de nos travaux Apoſtoliques, & l'on ſçait que la terre ſainte avec pluſieurs autres endroits ſujets du Turc, ſont encore gouvernez ſous la Prefecture des enfans de Saint François, ceux qui demeurent même dans le Saint Sepulchre de nôtre Seigneur *Jeſus Chriſt*, autre ont rendu des ſervices conſiderables aux Reverends Peres Jeſuites, & leur ont donné autre fois de l'emploi avec plaiſir.

L'Hiſtoire fait mention de nos Miſſions en l'An 1342. en la Boſnie, & l'Eſclavonie contre les Infideles, chez les grands Tartares qui poſſedent aujourdhui la Chine, dans la Perſe, dans la Medie, dans la Caldée.

En 1370. nôtre Miſſion fut renforcée par Urbain V. de ſoixante de nos Religieux, l'ordre étant honoré par tout

tout d'un tres grand nombre de Martyrs.

L'Ambaſſade d'Eugene IV. & la Miſſion de 40. de nos Religieux au *Preſtre Jean* en 1439. ſoutenue en ſuite d'un plus grand nombre, eſt encore aſſé connüe, auſſi bien que la reduction de ſes Etats, & de leurs ſoumiſſions à l'Egliſe Romaine.

Je ſerois infini, ſi j'entreprenois de faire une deduction des Miſſions les plus fameuſes, dont nous avons été honorez par toute la terre, dans leſquelles les Reverends Peres Jeſuites ſe ſont répandus ; mais ils y ſont entrez dans nos travaux, ou plus-tôt nous avons l'avantage de les continuer avec eux, agiſſant par tout de concert, & dans une parfaite union, pour les interez de la gloire de Dieu, & de l'Evangile que nous y recherchons uniquement.

C'eſt pourquoi nos Recollects de Paris aiant appellé en Canada les Peres Jeſuites à leur ſecours, pour y travailler enſembles à la conqueſte des Ames, mais il eſt à remarquer qu'aprés que les

Am-

Anglois eurent rendu le Canada aprés quatre Ans de sejour, aux François, les Peres Jesuites qui avoient plus de moiens que nos Religieux y retournerent, & comme par intrigues, on avoit mis obstacle au retour de nos Recollects, cela leur étoit sensible de voir que si nous avions precedez les Jesuites dans toutes les autres Missions du monde Chrêtien, celle de la nouvelle France étoit la seule, où nous n'avions pas la consolation de continuer avec eux les Travaux Apostoliques, & d'autant plus que la Charité reciproque, qui ne fut en rien alterée entre ces deux Corps, nous persuadoit que les Peres Jesuites pleins de vertu & de merite, en avoient autant de regret, qu'ils nous en témoignoient pour lors par leurs lettres.

Il faudroit un volume pour décrire les difficultez que nos Religieux eurent pour retourner dans nos Missions du Canada, & les intrigues dont des personnes se sont servi, pour nous l'empêcher, on n'oublia rien pour cela, enfin aprés environ trente Ans, les deputez

du

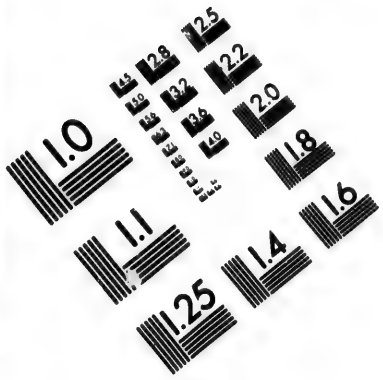
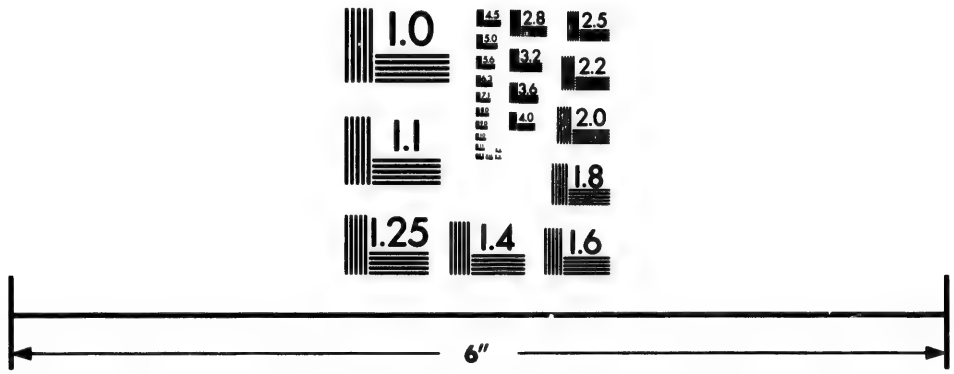
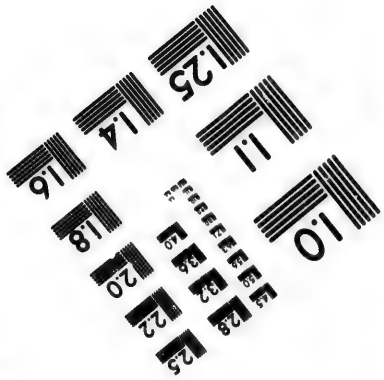


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

du Canada qui s'impatientoient aprés le retour de nos Recollects, en dirent à nos Religieux plus qu'ils n'en vouloient ſçavoir, & plus que la Charité ne permet d'en donner au public, ils dirent à nos Religieux reſolument qu'ils cherchoient quelqu'un pour mettre Curé à Quebec, & en quelques-uns des endroits principaux; leurs conſciences ſe trouverent trop genées, d'avoir affaire aux mêmes gens, tant pour le ſpirituel, que pour le temporel, n'aiant perſonne à qui ils puſſent communiquer confidemment, les difficultez de leurs conſciences; qu'aux Peres Jeſuites, & qu'au refus de nos Recollects, ils alloient en chercher ailleurs.

Meſſieurs de la Compagnie du Canada inſtruits par ces Deputez, tenoient à peu prés les mêmes diſcours, ſingulierement Monſieur Rolé Directeur, Meſſieurs Margonne, des porter, Beruhier & autres, ajoutant en ces termes exprés: parlant a nos Recollects: *mes peres il eût bien mieux vallu que vous fuſſiez retourné en Canada, que d'autres perſonnes;*

ſonnes; c'eſt une haute injuſtice qu'on vous à fait, & aux habitans, nous voions bien d'où cela provient, preſentez vos raiſons, & on vous fera juſtice, & à ceux du païs. Le Secretaire de la Compagnie dit quelque choſe de plus à nos Religieux: *autrefois mes peres, j'ai été contre vous, & j'en ai demandé pardon à Dieu; on m'avoit ſurpris, à preſent je vois bien que j'ai manqué; plût à Dieu que vous fuſſéez repaſſé en Canada il y a long-temps, & y faire vôtre charge de Curé, l'on vous y deſire pour le repos des conſciences.*

Les Peres Zacharie Moreau Recollect qui eſt mort de la mort des Juſtes, entre mes mains à nôtre Couvent de St. Germain en Laye, & Paul Hüet qui à été mon Pere Maître de Jeune a nôtre Couvent des Recollects de Montergir, dirent à Meſſieurs de le Compagnie du Canada, que quand bien même ils nous permettroient d'y retourner, nous ne pretendions pas y exercer les fonctions curiales, pour ne point faire de jalouſie à perſonne, à moins

moins que les Reverends Peres Jesuites ne nous rendissent la même honnesteté que nos Anciens Peres leur avoient fait, en l'An 1625. lors que nôtre Pere Joseph le Caron, Superieur de nôtre Couvent de Quebec, leur permit, & même les pria pour entretenir l'amitié, d'exercer, avec nous à l'alternative, les fonctions curiales à Quebec; mais tout cela ne servit de rien, la Compagnie renvoia nos Religieux au Conseil de Quebec par amusement, par ce que ce Conseil étoit composé des personnes & du Gouverneur qui étoient creatures des Reverends Peres Jesuites, du superieur de la Mission du Syndic & des habitans, que l'on gaignoit aisément pour empêcher nôtre retour en Canada; le Pere Provincial des Jesuites & le Pere l'Allement, superieur de la maison professe, qui étoit alors en France superieur des Missions; mais tous ces dehors ne servirent qu'a prolonger nôtre retour.

Le Lecteur peut juger qui si les Reverends Peres Jesuites avoient été en nô-

nôtre place, & les Recollects à la leur, nous n'aurions pas manqué de faire valoir & enteriner leur Requeſte, & d'y emploier nôtre credit, puiſqu'autre fois nos Recollects avoient tenu ferme contre tout le païs, pour appeller les Jeſuites en Canada, & enſuite pour les y ſoutenir, lorſqu'ils y furent arrivez en 1625. & que le Gouverneur & les habitans s'oppoſoient à leur reception: la Charité qui eſt droite & ſimple nous perſuade que ces Reverends Peres ne manquerent point de bonne volonté pour nous rendre le reciproque dans l'occaſion preſente, & qu'ils ne manquerent que de credit, & de pouvoir dans le Conſeil de Quebec, comme ils en aſſeurent nos Religieux l'Année ſuivante par leur lettre: on juge aſſez, que la reſolution ne fût pas encore ce coup là en faveur de nos Religieux, par ce que Monſieur de Lauzon, Directeur general de la Compagnie, nous aient ſouvent remis nôtre retour, & paſſent en ſuite en qualité de Gouverneur en Canada, ne manqua pas de continuer

nuer aux Recollects les offices qu'il leur avoit rendus jusques alors. Monsieur le Merquis de Denouville qui aprés la grande Découverte que j'avois fait, passa aussi en qualité de Gouverneur en Canada, & il nous avoit fait des promesses semblables à Monsieur de Lauzon pour le progré de nos Découvertes, d'ailleur ce Marquis avoit ordre de la Cour de France, d'appuier nos Recollects dans leur institut; mais il fît aussi tout le contraire, mais la Cour de France le retira de son Gouvernement, pour y remettre Monsieur le Comte de Frontenac qui a été de mon temps le vray Pere des nos Recollects, & qu'il soutenoit dans nos Missions du Canada, comme j'en ay parlé amplement dans ma Description de ma Louisiane, & encore davantage dans mon volume precedent.

CHA-

CHAPITRE XXXVIII.

Sentiment qu'un Missionaire doit avoir dans le peu de progrés qu'il trouve dans ses travaux.

TOut le monde Chrêtien reconnoit pour une verité constante, & un sistéme de Religion, & un premier principe de foi, que la vocation & la conversion veritable & sincere des peuples, & des Nations est le grand ouvrage de la misericorde de la puissance de Dieu, & de l'efficacité triomphante de sa grace & de son esprit.

Que si cela est vray des Nations infideles & idolâtres qui sont déja policées, reglées & ordonnées par les Loix, dont la raison est, pour ainsi dire, preparée à recevoir les instructions de l'Evangile & de la Religion Chrêtienne, les hommes Apostoliques doivent beaucoup plus reconnoître cette dependance Souveraine de Dieu à l'égard des Nations Barbares qui n'ont aucune nature

ture de Religion vraye ou fausse, qui vivent sans regle, sans ordre, sans loix, sans Dieu, & sans culte, dont la raison est absolument ensevelie dans la matiere, & incapable des raisonemens les plus communs de la Religion & de la foi.

Tels sont les peuples du Canada, tout le long du Fleuve Saint Laurent, & generalement une quantité prodigieuse de Nations dont j'ai fait mention dans ma Louisiane, dans mon volume precedent, & celui dont je traite ici: c'est aux Missionaires de reconnoître de bonne foi, que l'ouvrage de la conversion de tant de Nations aveuglées, est au dessus de nos forces; qu'il n'appartient qu'au Pere des esprits, comme dit Saint Paul, & à celui qui tient les cœurs de tous les hommes entre ses mains de lever ce voile, qui couvre les yeux de ces Barbares, de clarifier leur raison, de dissiper ce Cahos de tenebres, où ils sont ensevelis, de tourner leurs inclinations, de fondre la dureté de leur cœur inflexible, d'humanifer

ces

ces peuples, de les rendre susceptibles des loix, que la droite raison suggere, & de les soûmettre à celles, que la Religion prescrit; en un mot d'éclairer ces aveugles, & de les faire entrer par la vertu de sa grace, dans la connoissance, & l'amour de la Verité.

C'est là le fondement du veritable Apostolat à l'égard des peuples naturels de Canada & de toutes nos grandes Découvertes & à douze cents lieües par delà, qui nous sont connus: le grand point de la simplicité de foi, de l'humilité, de grace, & de l'onction de l'Esprit, doit animer ceux, que Dieu destine, & qu'il appelle à la publication de l'Évangile auprés de ces Nations innombreuses, que j'auray toujours gravées dans mon cœur, & pour le Salut desquelles j'exposeray ma vie, & tout ce que j'ay de plus pretieux sur la terre, jusques à la mort: mais avant que de se sacrifier pour tant de Nations, il faut établir pour principe, que personne ne peut être attiré efficacement à *Jesus Christ* fils de Dieu, si le Pere de lumieres ne l'attire de la

force de ſa grace Victorieuſe : que ſon Eſprit inviſible ſouffle où il lui plaît, & quand il lui plaît : que les momens de la grace ſont connus de Dieu, & entre les mains de la puiſſance du Pere, & du maître de nôtre ſort ; & qu'aiant appellé tous les hommes à la foi dans la preperation de ſa bonne volonté, commune à tous ; il leur donne à la verité dans le temps, les graces naturelles, interieures & ſuffiſantes pour y parvenir, à la diſtinction de ces graces efficaces & triomphantes, auſquelles on ne ſe refuſe point : que l'ouvrage n'eſt pas ſeulement & uniquement de celui qui court, ni de celui qui veut ; mais principalement de celui qui éclaire, & qui touche par un effet de ſa grande miſericorde : qu'à plus forte raiſon, l'ouvrage & la gloire n'eſt pas de celui qui preſche, ni de celui qui plante, ou qui arroſe ; ce n'eſt qu'un foible inſtrument ; mais bien de celui qui par ſa grace, y donne ſes accroiſſemens : que la foi eſt un don de Dieu ; que le ſacrifice de toute la nature n'eſt pas capable

ble de meriter, par aucun droit, la premiere grace de vocation, qui ne tombe pas ſous le merite: que les hommes travaillent inutilement à élever l'édifice ſpirituel de la foi, ſi Dieu ne ſe met de la partie, ne prepare & ne previent le ſujet.

Humble ſimplicité, qui doit faire l'Ame des travaux Apoſtoliques, des Ouvriers de l'Evangile, & de l'application de tous les Miſſionaires, qui m'ont devancez, & qui viendront aprés moi, pour gaigner les Ames à *Jeſus Chriſt*, dans toutes les vaſtes Découvertes, que j'ai faites en Canada, & parmi toutes les Nations de nôtre Louiſiane, pour les attacher à leur miniſtere dans cet eſprit de dependance, comme des ſimples organes, & des foibles inſtrumens de la Charité de celui, à qui ſeul la gloire doit être referée de la converſion du petit troupeau: mais avec anneantiſſement profond ſous les ordres de Dieu, quand le zele n'a pas ſon effet, trop content de pouvoir dire: nous avons ſatisfait de nôtre part, à ce que Dieu demandoit

doit de nos miniſteres, quand bien même le peu de ſuccez nous obligeroit de reconnoitre, que nous ſommes des ſerviteurs inutils.

Je prie le Seigneur Dieu preſentement à genoux & les mains levées au Ciel, finiſſant ce troiſiême volume de nos grandes Decouvertes, qu'il continuë & imprime de plus en plus dans mon cœur juſques à la mort, les ſentimens de ſoûmiſſions aux ordres de Dieu, & de mes Superieurs Majeurs, touchant le Salut des Ames de tant de Sauvages, qui ſont dans les tenebres de l'ignorance, depuis tant de Siecles, & que je puiſſe faire un ſacrifice entier du reſte de mes jours, pour un ſi loüable deſſein, expoſant mon Ame à tous les evenemens de la providence de Dieu, à la vie, & à la mort, & que je puis être aſſez heureux de laiſſer des ſentimens veritablement Apoſtoliques, à tous les Miſſionaires pleins de lumiere, & de capacité, de vertu & de grace, de zele & de courage à tout entreprendre pour les converſions des Ames, à ſoûtenir les diffi-

difficultez les plus ardües, & à souffrir les contradictions & les chagrins pour l'accomplissement de leurs ministeres.

Je prie Dieu de tout mon cœur, que tous les Missionaires de l'Univers soient devoüez aux Missions d'une Mer à l'autre, & qu'ils puissent être avec moi du nombre des vases d'élection, destinez à porter le nom du Seigneur aux peuples, & aux Nations Barbares jusqu'aux extremitez de la terre; & que la Providence de Dieu que j'adore, fortifie son Eglise militante d'un grand nombre d'Ouvriers, pour travailler à l'augmentation de la Vigne du Seigneur, pour seconder les travaux de tous les autres ordres Reguliers, & seculiers, dans des nouvaux établissemens du Roiaume de *Jesus Christ*.

F I N.

Concerning provinces possessed by the — 139
ye Manner of ye Illinois fire — 233
Misspilameniek — 135
Of ceremonie de Calumet — 149
Wild raisins or big apples — 157
The river of Miamis — 170
The river of Illinois the source about one league & half from ye river Miamis — 181
Herbs of ye Illinois country — 187
The people of America drink roots in stead of water
Relation of their wild bulls weight &c — or 120 pounds — 191
The women of Illinois very strong — 187
The manner of their spinning cotton — 189
Their gold & silver Carpit — 193
Vessels of Grape & pear tree — 194
Corn & corn first sight — 195
Ores of Lead, Slate, Iron, Copper — 196
Villages of ye Illinois — 197
Hermaphrodites, Women in Illinois — 219
Exact Geometers — 219

189
233

183
149
157
170
181

187

190

191

187
1891

195
191
195
196
197

219
219